

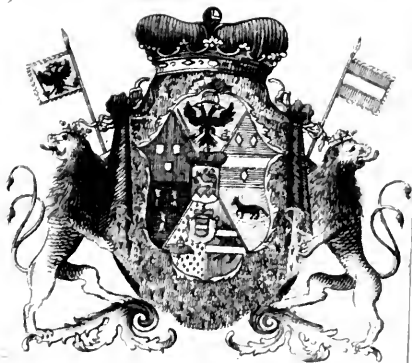


455.

1.

C

Helvetus

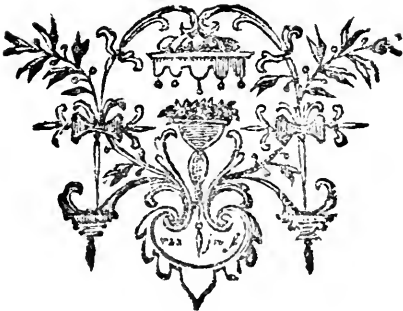


688/4-

DE

..... Undè animi constet natura videndum,
Quà fiant ratione & quà vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De Rerum Naturâ, Lib. I.



Chez *ARKSTEE & MERKUS.*



P R E F A C E.

L'OBJET que je me propose d'examiner dans cet ouvrage est intéressant; il est même neuf. L'on n'a jusqu'à présent considéré l'esprit que sous quelques-unes de ses faces. Les grands écrivains n'ont jetté qu'un coup d'œil rapide sur cette matiere, & c'est ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoissance de l'esprit, lorsqu'on prend ce mot dans toute son étendue, est si étroitement liée à la connoissance du cœur & des passions de l'homme, qu'il étoit impossible d'écrire sur ce sujet, sans avoir du moins à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, & qui ne peut avoir, dans tous les gouvernements, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis sur cette matiere sont, je pense, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'est par les faits que j'ai remonté aux causes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres sciences, & faire une morale comme une physique expérimentale. Je ne me suis livré à cette idée que par la persuasion où je suis, que toute morale dont les principes sont utiles au public, est nécessairement confor-

me à la morale de la religion, qui n'est que la perfection de la morale humaine. Au reste, si je m'étois trompé, & si, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce seroit une erreur de mon esprit, & non pas de mon cœur, & je déclare d'avance que je les defavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon lecteur, c'est de m'entendre avant que de me condamner; c'est de suivre l'enchaînement qui lie ensemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'est pas l'effet d'une sotte confiance; j'ai trop souvent trouvé mauvais le soir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumieres.

Peut-être ai-je traité un sujet au dessus de mes forces: mais quel homme se connoît assez lui-même pour n'en pas trop présumer? Je n'aurai pas du moins à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du public. Si je ne l'obtiens pas, je serai plus affligé que surpris: il ne suffit point, en ce genre, de desirer, pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le
vrai

vrai est utile aux hommes. Si je m'en suis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de consolation. *Si les hommes, comme le dit Mr. de Fontenelle, ne peuvent, en quelque genre que ce soit, arriver à quelque chose de raisonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuisé toutes les sottises imaginables; mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens; j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. Que de sottises, ajoute Mr. de Fontenelle, ne dirions-nous pas maintenant, si les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainsi dire, enlevées!*

Je le répète donc: je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque assuré qu'on soit de ses intentions, les cris de l'envie sont si favorablement écoutés, & ses fréquentes déclamations sont si propres à séduire des âmes plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainsi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, souvent calomnieuses, ont jetté les hommes de génie, semble déjà présager le retour des siècles d'ignorance. Ce n'est, en tout genre, que dans la médiocrité de ses talents qu'on trouve un azyle contre les

pourfaites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection ; & cette protection , je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs , je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser aucun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage , où je ne considère aucun homme en particulier , mais les hommes & les nations en général , doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces discours , on s'appercevra que j'aime les hommes , que je desire leur bonheur , sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le lecteur les juge fausses , je le prie de se rappeler , en les condamnant , que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités ; & que la crainte d'avancer une erreur ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proscrire , & lui donner quelquefois le nom odieux de licence ; en vain répètent-ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois , à quel plus grand

grand danger encore ne seroit pas exposée la nation qui consentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute nation sans lumieres, lorsqu'elle cesse d'être sauvage & féroce, est une nation avilie, & tôt ou tard subjuguée. Ce fut moins la valeur que la science militaire des Romains qui triompha des Gaules.

Si la connoissance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel instant; cet instant passé, cette même vérité redevient utile à tous les siècles & à toutes les nations.

Tel est enfin le sort des choses humaines: il n'en est aucune qui ne puisse devenir dangereuse dans de certains moments; mais ce n'est qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdrait la connoissance de certaines vérités, il ne seroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puissants & souvent même mal intentionnés, sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité, la banniroient entièrement de l'univers. Aussi le public éclairé, qui seul en connoît tout le prix, la demande sans cesse: il ne craint point de s'exposer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels

qu'elle procure. Entre les qualités des hommes , celle qu'il estime le plus est cette élévation d'ame qui se refuse au mensonge. Il fait combien il est utile de tout penser & de tout dire ; & que les erreurs même cessent d'être dangereuses , lorsqu'il est permis de les contredire. Alors elles sont bientôt reconnues pour erreurs ; elles se déposent bientôt d'elles-mêmes dans les abymes de l'oubli , & les vérités seules surnagent sur la vaste étendue des siècles.

LETTRE
A U R. P***.
JOURNALISTE
DE TREVOUX.

M. R. P.

*J*E lis fort assidument vos Mémoires. J'y remarque avec plaisir votre zele infatigable à poursuivre toute opinion dangereuse, & j'en partage la reconnoissance avec tous les honnêtes-gens; mais le zele, respectable dans ses motifs, ne peut être utile dans ses effets, qu'autant qu'il est toujours conduit par l'équité. Trop de chaleur égare, & la précipitation de jugement en des matieres aussi graves, pourroit faire naître dans beaucoup de bons esprits, des soupçons d'infidélité desavantageuse pour vous & pour votre objet; je crains, M. R. P. que vous ne vous y soyez exposé dans l'esquisse que vous avez tracée du livre intitulé de l'Esprit; & dans les articles où vous essayez d'en indiquer les principaux caractères. Personne ne respecte plus que moi les vues sages du gouvernement qui a supprimé cet ouvrage. Mais si le gouvernement a le droit incontes-

table de condamner & de supprimer ce qui n'est pas convenable à ses vues, je doute que des particuliers aient celui de donner des notices indigestes & peu exactes, qui font rejaillir sur un homme estimé l'odieux soupçon d'incrédulité. Permettez-moi, M. R. P. que j'examine un moment, avec vous, article par article, les reproches que vous faites à l'auteur de l'Esprit.

Vous dites d'abord que son livre paroît porter sur ce principe général, qu'il ne faut aux hommes qu'une bonne législation. Mais vous voudriez qu'il nous eût instruit des devoirs qu'impose la loi naturelle & de la distinction primitive & essentielle du bien & du mal, du juste & de l'injuste : je n'entrerai pas à ce sujet, M. R. P. dans une discussion trop délicate, où votre inattention vous conduiroit. Dans quel embarras ne jetterions-nous pas les consciences timorées, si nous compromettions le légitime avec l'idée métaphysique de la loi naturelle, qui peut s'interpréter si diversement par les hommes, qu'il a fallu pour fixer leur conduite, des loix positives auxquelles ils doivent obéir aveuglément, quand elles sont établies par une autorité légitime? Comment prétendriez-vous qu'on pût accorder une partie de ces loix, tant canoniques que civiles, avec l'idée vague de la loi naturelle?

Ne seroit-il pas extrêmement dangereux d'entrer dans cet examen ? Dans tous les gouvernements , même dans le gouvernement théocratiques , les loix ne se sont-elles pas prêtées à la foiblesse humaine ? n'y trouve-t-on pas des vertus interdites , & des vices permis ad duritiam cordis ? La vertu est , dans l'ordre parfait , ce que sont les élémens dans l'état de santé , & les vices légitimes , (je ne dis pas les crimes) ce que sont les remedes dans l'état de maladie. C'est pourquoi , dans tous les différens gouvernements , il y a des vices établis , & des vertus prosrites par les loix. Cependant les sujets doivent obéir , c'est ce que vous ne pouvez me nier. Vous croyez peut-être que vous pourriez y apporter quelques exceptions ; vous les trouveriez dans le Décalogue , dans les vérités divines révélées ; mais ce sont aussi des commandemens ou des loix expresses dont on reconnoît l'autorité. Si , en soutenant l'autorité de la législation , il vous paroît qu'on oublie la loi naturelle , c'est que vous avez oublié vous-même l'autorité des loix positives à laquelle les hommes sont indispensablement & souverainement assujettis. Ils n'ont certainement pas droit d'y contrevenir par l'intervention de leurs idées abstraites du juste ou de l'injuste absolu : car une idée

abstraite , quelque claire qu'elle soit , n'est point liée à l'ordre des causes qui déterminent l'établissement des loix civiles & canoniques. Quand vous ferez attention aux droits de Dieu sur les créatures , aux droits d'un pere sur ses enfans , aux droits de la société sur la chose publique , aux droits du souverain sur ses sujets , aux droits des sujets sur leurs propriétés , aux droits réciproques des gens , aux degrés de supériorité & de subordination de ces droits , aux circonstances , & aux forces naturelles ou physiques qui en dérangent l'ordre , vous appercevrez une telle complication d'idées & d'objets réels , que vous conviendrez que l'application de l'idée métaphysique de la loi naturelle , ne doit pas être abandonnée à la décision abstraite des particuliers qui composent les sociétés.

D'ailleurs , M. R. P. il ne tenoit qu'à vous de voir , dans l'ouvrage , que , si une bonne législation mene plus sûrement à la vertu que les préceptes des fausses religions , nulle législation n'est aussi propre , dans tout pays & dans tout gouvernement , à rendre les vices rares & les vertus communes , que la religion chrétienne : ce sont les propres termes de l'auteur. Je ne sçais pas si c'est-là une précaution familiere aux incrédules , je connois peu leurs ouvrages ; mais je sçais certainement , M. R. P. que suppo-
ser

ser à qui que ce soit, de mauvaises intentions, contre ses expressions formelles, & supprimer ses expressions pour rendre ses intentions odieuses, cela est également contraire à la loi naturelle, aux loix positives & à la loi chrétienne qui se réunissent toutes là-dessus.

Après le début général, vous indiquez séparément, M. R. P. plusieurs objets de critique fort importants, & certainement présentés de manière à donner mauvaise opinion de l'auteur & de son ouvrage.

I. Dites-vous, „ la spiritualité de l'a-
„ me y est mise au nombre des hypothèses,
„ & le matérialisme y est clairement insi-
„ nué”.

Votre prudence & votre équité devoient modérer le grief d'une imputation aussi outrageante par l'exposition exacte des sentimens de l'auteur. En partant des hypothèses des philosophes sur la matérialité ou l'immatérialité de l'ame, il s'explique assez clairement pour ne laisser aucun soupçon sur sa croyance.

„ J'observerai seulement à ce sujet, dit-
„ il, que, si l'église n'eût pas fixé notre
„ croyance sur ce point, & qu'on dût par
„ les seules lumières de la raison, s'élever
„ jusqu'à la connoissance du principe pen-
„ sant, on ne pourroit s'empêcher de conve-
„ nir

„ nir que nulle opinion en ce genre, n'est
 „ susceptible de démonstration”.

Prétendez-vous, M. R. P. soutenir que l'évidence de l'immatérialité de l'ame soit un article de foi? mais ceux qui regardent l'immortalité de l'ame comme un article de foi, pensent au contraire que cette connoissance n'est pas évidente, puisqu'elle est révélée par la foi. Or, sans la révélation, que pourroient être les idées des hommes sur ce point, sinon des hypothèses? Que peuvent être encore aujourd'hui celles des infidèles, sinon des hypothèses? Mais c'est contre votre conscience que vous avez insinué que c'est aussi une hypothèse dans l'esprit de l'auteur que vous tâchez de flétrir.

„ 2. On y réduit toutes les facultés de
 „ l'ame à sentir, ce qui est détruire toute
 „ l'idée claire, toute évidence: car le sen-
 „ timent est toujours obscur”.

S'agit-il ici, M. R. P. d'un article de foi, ou de votre opinion? vous deviez vous expliquer pour échapper au reproche qu'on pourroit vous faire de manquer un peu de droiture dans les moyens que vous employez pour diffamer l'auteur que vous attaquez sous prétexte de Religion. L'opinion dont il est ici question, est celle des auteurs les plus célèbres & les moins suspects d'irreligion. Du moins cela est-il vrai à l'égard du P.
 Buf-

Buffier Jéfuite ()*. *Votre société n'a jamais defaprouvé fes idées fur les sensations, ni les louanges qu'il prodigue à Locke en l'oppofant avec tant de succès au P. Mallebranche. Il n'en est pas de même de votre opinion. Elle détruiroit toute évidence des sens qui, selon vous, ne produifent qu'un fentiment toujours obscur. Dans quel abîme de doute votre doctrine ne nous jetteroit-elle pas par rapport à la religion? fides ex auditu. Que devoit-on penser de toutes les instructions reçues par la parole, par l'écriture, par le témoignage des sens? On voit que votre ardeur à poursuivre l'auteur du livre de l'Esprit, vous a porté à des excès beaucoup plus reprochables & plus dangereux, que ceux que vous prétendez combattre.*

„ 3. *La tolérance univerfelle qu'on y*
 „ *pré-*

(*) Il établit ce fyftême en plusieurs endroits de fa métaphyfique ; à la fin de fa logique, il fait exprès une digression fur l'origine de nos idées. Il s'exprime ainfi, en répondant à Mr. de Crouzas :
 „ comment penferois-je, si je n'avois point de
 „ corps? c'est ce qu'il faudroit m'apprendre avant
 „ que de me résoudre à penser, comme s'il n'y
 „ avoit point de corps: mais c'est ce que l'on ne
 „ m'apprendra pas, parce que nous n'avons de
 „ penfées & de connoiffances que par l'usage des
 „ sens qui font une partie du corps, &c”.

„ préconise, n'est au fonds que la loi & le
 „ vœu d'une indifférence totale en matière
 „ de religion”.

Vous n'appercevez pas, M. R. P. que vous confondez ici l'indifférence en matière de religion, avec la paix de religion pour laquelle l'auteur se déclare en desapprouvant les persécutions. Cette distinction étoit pourtant bien nécessaire. Peut-on être regardé comme indifférent sur la religion, lorsqu'on s'élève contre les persécutions? n'est-ce pas avouer plutôt que la religion n'est indifférente ni en elle-même, ni dans la conscience de ceux qui la professent? Ceux, au contraire, qui persécutent un homme qui ne professe par la même religion qu'eux, qui veulent lui arracher une confession parjure, qui le forcent à des œuvres sacrilèges; ceux-là, M. R. P. ne semblent-ils pas établir cette conduite sur des idées peu conséquentes aux objets que se doit proposer un zèle charitable & éclairé? L'indifférence peut-elle être reprochée à ceux qui soutiennent qu'on ne peut éviter à la religion les outrages, & conserver à l'état des hommes qui sont dans l'erreur, que par la tolérance civile, qui proscrie l'injure, & contient l'erreur dans le silence.

„ 4. La vraie notion de la liberté, di-
 „ tes-vous, M. R. P. telle qu'on doit l'ad-
 „ met-

„mettre pour les moralités des actions humaines, y est considérablement altéré”.

Mon dessein n'est pas d'entrer avec vous, dans les combats théologiques sur la nature & l'étendue du pouvoir de la liberté. Ces combats sont trop périlleux. Je me bornerai à l'idée métaphysique de la liberté; & pour éviter toute discussion, je me fixerai à la définition vulgaire enseignée dans les écoles, & dans les livres mêmes d'institutions philosophiques destinés à leur usage. Libertas est potentia rationalis ad opposita. Ce qui me paroît signifier que la liberté est le pouvoir qu'a l'ame de délibérer pour se déterminer avec raison, à agir, ou à ne pas agir. Il y a donc dans la liberté pouvoir & intelligence. Mais de quelle nature peut être le pouvoir? Est-ce une force motrice ou physique? Il me semble que ce genre de pouvoir ne peut pas être attribué à l'ame. Du moins un tel pouvoir n'a aucun rapport avec la liberté dans laquelle on ne peut reconnoître qu'une force d'intention tendant à un choix, par raison de préférence. C'est donc la force d'intention, & la raison de préférence qui constituent le pouvoir effectif de la liberté d'un être intelligent, lorsqu'il délibère pour se déterminer avec raison. Ainsi le pouvoir effectif (car je ne parle pas ici de la simple aptitude, ou de la simple

ple

ple capacité de ce pouvoir) parce qu'il s'agit de la liberté même : ce pouvoir effectif, dis-je, renferme donc la force d'intention & le motif qui intéresse l'ame, & qui la porte à délibérer. Ainsi l'exercice régulier de la liberté a pour objet l'intérêt bien entendu : d'où il résulte que l'exercice régulier de la liberté, n'est essentiellement qu'un acte de l'intelligence éclairée. Aussi les enfans, les imbécilles, les fous ne sont-ils point reconnus pour des hommes libres. Or voilà précisément les idées de l'auteur, à qui vous reprochez d'avoir mélangé la vraie notion de la liberté, quoiqu'à ses idées il ajoute d'après St. Paul, quant au surnaturel, l'expression d'un respect religieux pour la profondeur de cette matière.

„ 5. La probité & la justice, ajoutez-
 „ vous, M. R. P. sont regardées dans ce li-
 „ vre, comme de purs effets de la sensibilité
 „ physique & de l'intérêt”.

Cette imputation n'est pas énoncée de manière à présenter des idées assez nettes. Parlez-vous ici des idées ou des actes de probité & de justice? Les idées de la justice & de la probité doivent se rapporter à l'évidence, & les actes doivent se rapporter à la liberté. Dans l'un & l'autre cas, que trouvez-vous dans le livre de l'Esprit, qui soit contraire à la vérité, & à la morale? Seroit-

ce son opinion sur la nature de l'évidence? Mais avant que nous puissions adopter la vôtre, il faut que vous ayez la bonté de nous l'expliquer, & que vous disiez sincèrement si vous la soutenez comme de foi : car il est important de ne pas confondre dans vos imputations, les vérités de religion avec les opinions philosophiques.

„ 6. Les passions y sont tellement exal-
 „ tées, qu'on traite de stupide quiconque
 „ cesse d'être passionné”.

Vous ne pouvez pas vous dissimuler que, dans le langage philosophique, & notamment dans le livre dont il est question, le mot de passions ne signifie pas les affections déréglées, mais simplement les affections vives de l'ame, qui peuvent devenir criminelles ou vertueuses selon leur objet. Or sous ce point de vue, pouvez-vous douter que l'activité morale ne soit le principe des qualités & des vertus morales, comme la ferveur est la source des vertus chrétiennes; ferveur & activité, passions précieuses qui font les saints & les grands hommes. La tiédeur est abhorrée dans la piété. L'inertie doit être proscrite par la morale humaine, & par la politique. Ferez-vous des guerriers redoutables sans un amour vif de la gloire? des commerçans industrieux sans un

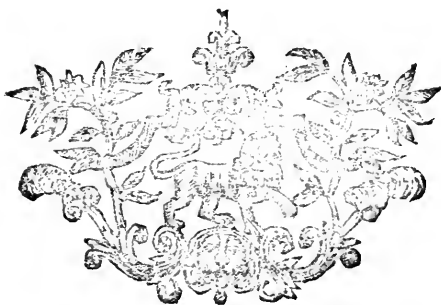
desir vif des richesses &c.? Vous ne pouvez pas vous cacher, M. R. P. que c'est dans ce sens que l'auteur dit que les passions sont le contre-poids qui meuvent le monde moral.

Le reste de vos imputations est si vague, qu'on ne peut pas y répondre d'une manière précise. Vous dites qu'on trouve dans ce livre des principes dont on pourroit tirer de mauvaises conséquences. Mais quels sont les principes dont on ne tire pas de mauvaises conséquences, quand on veut en abuser? Vous dites qu'en parlant contre les détracteurs de la science, l'auteur ne distingue pas la fausse curiosité d'avec les études louables. Je n'entends pas trop ce que vous voulez dire par fausse curiosité, mais que m'importe? Parmi les sçavans, que ces détracteurs ont persécutés, je vois qu'il cite Socrate, Galilée, Descartes. Ces gens-là n'avoient-ils qu'une fausse curiosité? Vous condamnez la logique de l'auteur sur les conclusions du particulier au général. Je vous conseille cependant, M. R. P. de vous éterniser à ne jamais conclure autrement quand vous raisonnerez d'après des faits. Comme il n'est pas aisé d'avoir tous les faits particuliers possibles qui concourent à former un résultat général, il faut bien se contenter d'en avoir une quantité suffisante pour
éta-

établir une probabilité. Alors , quoi qu'en dise la logique , on fait bien de conclurre , & l'on a très-bien raisonné.

Au reste , M. R. P. je ne me mêlerai pas de défendre le livre de l'Esprit sur les critiques philosophiques ou littéraires : c'est à l'ouvrage à se défendre lui-même de ce côté-là. Mais qui pourroit ne pas justifier avec zèle un citoyen estimable , lorsque son honneur & sa religion sont attaqués par des imputations injustes !

J'ai l'honneur d'être , &c.



CHAP. VIII. <i>De la différence des jugemens du public, & de ceux des sociétés particulières.</i>	103
CHAP. IX. <i>Du bon ton & du bel usage.</i>	111
CHAP. X. <i>Pourquoi l'homme admiré du public n'est pas toujours estimé des gens du monde.</i>	122
CHAP. XI. <i>De la probité par rapport au public.</i>	132
CHAP. XII. <i>De l'esprit par rapport au public.</i>	134
CHAP. XIII. <i>De la probité par rapport aux siècles & aux peuples divers.</i>	148
CHAP. XIV. <i>Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.</i>	158
CHAP. XV. <i>De quelle utilité peut être à la morale la connoissance des principes établis dans les chapitres précédents.</i>	176
CHAP. XVI. <i>Des moralistes hypocrites.</i>	183
CHAP. XVII. <i>Des avantages que pourroient procurer aux hommes les principes ci-dessus exposés.</i>	188
CHAP. XVIII. <i>De l'esprit, considéré par rapport aux siècles & aux pays divers.</i>	198
CHAP. XIX. <i>Que l'estime pour les différents genres d'esprit est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.</i>	199
CHAP. XX. <i>De l'esprit, considéré par rapport aux différents pays.</i>	224
CHAP. XXI. <i>Que le mépris respectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité.</i>	236
CHAP. XXII. <i>Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la Nature des qualités qu'el-</i>	

DES CHAPITRES. xxiiij

qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement. 246

CHAP. XXIII. *Des causes qui jusqu'à présent ont retardé les progrès de la morale.*

253

CHAP. XXIV. *Des moyens de perfectionner la morale.*

259

CHAP. XXV. *De la probité par rapport à l'univers.*

273

CHAP. XXVI. *De l'esprit par rapport à l'univers.*

276

La conclusion générale de ce discours, c'est que l'intérêt, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'estime & du mépris attachés aux actions & aux idées des hommes.

DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

Pour résoudre ce problème, on recherche, dans ce discours, si la Nature a doué les hommes d'une égale aptitude à l'esprit, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; & l'on examine si tous les hommes, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées, lorsqu'ils ont

xxiv TABLE DES CHAPITRES
ont des motifs suffisants pour surmonter
la peine de l'application.

CHAPITRE PREMIER.	25
CHAP. II. De la finesse des sens.	29
CHAP. III. De l'étendue de la mémoire.	29
CHAP. IV. De l'inégale capacité d'attention.	30
CHAP. V. Des forces qui agissent sur notre ame.	33
CHAP. VI. De la puissance des passions.	33
CHAP. VII. De la supériorité d'esprit de gens passionnés sur les gens sensés	34
CHAP. VIII. Que l'on devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné.	357

Fin de la Table du Tome premier.

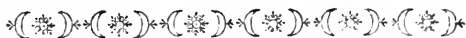




DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.



CHAPITRE PREMIER.

Exposition des principes.

ON dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *Esprit* : chacun dit son mot ; personne n'attache les mêmes idées à ce mot ; & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit* & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend , il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser (& l'esprit n'est en ce sens que l'assemblage des pensées d'un homme ;) ou l'on le considère comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit , pris dans cette dernière signification , il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés , ou , si je l'ose dire , deux puissances passives ,

dont l'existence est généralement & distinctement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs ; on la nomme *sensibilité physique*.

L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous ; on l'appelle *mémoire* : & la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les causes productrices de nos pensées, & qui nous sont communes avec les animaux,

(a) On a beaucoup écrit sur l'ame des bêtes : on leur a, tour-à-tour, ôté & rendu la faculté de penser ; & peut-être n'a-t-on pas assez scrupuleusement cherché, dans la différence du physique de l'homme & de l'animal, la cause de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1. Toutes les pattes des animaux sont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf ; ou par des ongles, comme dans le lion & le loup ; ou par des griffes, comme dans le lion & le chat. Or, cette différence d'organisation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non seulement, comme le dit Mr. de Buffon, presque en entier du sens du tact, mais encore de l'adresse nécessaire pour manier aucun outil, & pour faire aucune des découvertes qui supposent des mains.

2. La vie des animaux en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'observations, ni, par conséquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins, & doivent par conséquent avoir moins d'invention : si les animaux voraces ont en général plus d'esprit que les autres animaux, c'est que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruses pour surprendre leur proie.

3. Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme, qui, par le secours des armes qu'il s'est forgées, s'est rendu redoutable au plus fort d'entreux.

L'homme est d'ailleurs l'animal le plus multiplié sur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorsqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphants &c

les

ne nous occasionneroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, si elles n'étoient jointes en nous à une certaine organisation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval; qui doute que les hommes sans art, sans habitations, sans défense contre les animaux, tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture & d'éviter les bêtes féroces, ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (a)?

Or, dans cette supposition, il est évident

les rhinoceros, ne se trouvent que sous certaine latitude.

Or plus l'espece d'un animal, susceptible d'observation, est multipliée, plus cette espece d'animal a d'idées & d'esprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont les pattes sont, à peu près, aussi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme? C'est qu'ils lui restent inférieurs à beaucoup d'égards; c'est que les hommes sont plus multipliés sur la terre; c'est que, parmi les différentes especes de singes, il en est peu dont la force soit comparable à celle de l'homme; c'est que les singes sont frugivores, qu'ils ont moins de besoins, & par conséquent moins d'invention, que les hommes; c'est que d'ailleurs leur vie est plus courte, qu'ils ne forment qu'une société fugitive devant les hommes & les animaux tels que les tigres, les lions, &c; c'est qu'enfin la disposition organique de leur corps les tenant, comme les enfants, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs besoins sont satisfaits, les singes ne sont pas susceptibles de l'*ennui*, qu'on doit regarder, ainsi que je le prouverai dans le troisieme Discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.

C'est en combinant toutes ces différences, dans le physique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne sont, pour ainsi dire, dans ces derniers, que des facultés stériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, sans injustice, ne peut avoir soumis à la douleur & à la mort des créatures innocentes, & qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures ma-

dent que la police n'eût, dans aucune société, été portée au degré de perfection où maintenant elle est parvenue. Il n'est aucune nation qui en fait d'esprit, ne fût restée fort inférieure à certaines nations sauvages qui n'ont pas deux cents idées (b), deux cents mots pour exprimer leurs idées, & dont la langue, par conséquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou six sons ou cris (c), si l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *flèches*, &c. qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que, sans une certaine organisation extérieure, la sensibilité & la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant

chines: je répondrai à cette objection que l'écriture & l'égalité n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & supposer ces motifs justes. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours au bon mot du P. Malebranche, qui, lorsqu'on lui soutenoit que les animaux étoient sensibles à la douleur, répondoit, en plaisantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du foin défendu*.

(b) Les idées des nombres, si simples, si faciles à acquérir & vers lesquelles le besoin nous porte sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois, que par le mot de *beaucoup*.

(c) Tels sont les peuples que Dampierre trouva dans une île qui ne produisoit ni arbre ni arbruste, & qui, vivant du poisson que les flots de la mer jettoient dans les petites baies de l'île, n'avoient d'autre langue qu'un gloufflement semblable à celui du coq-d'Inde.

(d) Quelque Stoïcien décidé que fût Seneque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'âme. „ Votre lettre,
„ écrit-

Avant d'entrer à ce sujet dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés font des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les philosophes (*d*), & renouvelée de nos jours, n'entre pas nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'esprit, s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothèses. J'observerai seulement à ce sujet, que si l'église n'eût pas fixé notre croyance sur ce point, & qu'on dût, par les seules lumières de la raison, s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration; qu'on doit peser les raisons pour & contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre

„ écrit-il à un de ses amis, est arrivée mal-à-propos :
 „ lorsque je l'ai reçue, je me promenois délicieusement
 „ dans le palais de l'espérance; je m'y assurois de l'im-
 „ mortalité de mon âme; mon imagination, doucement
 „ échauffée par les discours de quelques grands hommes,
 „ ne doutoit déjà plus de cette immortalité qu'ils promet-
 „ tent plus qu'ils ne la prouvent; déjà je commençois à
 „ me déplaire à moi-même, je méprisois les restes d'une
 „ vie malheureuse, je m'ouvrois avec délices les portes de
 „ l'éternité. Votre lettre arrive: je me réveille; & d'un
 „ songe si amusant il me reste le regret de le reconnoître
 „ pour un songe ”.

Une preuve, dit Mr. Deslandes dans son *histoire critique de la philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité, ni à l'immatérialité de l'âme, c'est que, du tems de Néron, l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énerroit le courage des soldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale consolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

bre de vraisemblances; & par conséquent ne porter que des jugemens provisoires. Il en seroit, de ce problème, comme d'une in-

(e) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiôme de Descartes, & de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répète tous les jours cet axiôme dans les écoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je peux m'exprimer ainsi, d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence, ne seroit guere assuré que de sa propre existence. Comment le seroit-il, par exemple, de celle des corps? Dieu, par sa toute-puissance, ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la présence des objets? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas à cet égard usage de son pouvoir, & que tout l'univers ne soit un pur phénomène? D'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle est plus ou moins vraie*, il est évident que nous sommes plus certains de notre propre existence que de celle des corps, l'existence des corps n'est, par conséquent, qu'une probabilité probabilité qui sans doute est très-grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence; mais qui n'est cependant qu'une probabilité. Or, si presque toutes nos vérités se réduisent à des probabilités, quelle reconnaissance ne devoit-on pas à l'homme de génie qui se chargeroit de conduire des tables physiques, métaphysiques, morales & politiques, où seroient marqués avec précision sous les divers degrés de probabilité, & par conséquent de croyance qu'on doit assigner à chaque opinion?

L'existence des corps, par exemple, seroit placée dans les tables physiques comme le premier degré de certitude; on y détermineroit ensuite ce qu'il y a à parier que le soleil se lèvera demain, qu'il se lèvera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'existence de Rome ou de Londres puis celle des héros tels que César ou Guillaume le conquérant; l'on descendroit ainsi, par l'échelle des probabilités, jusqu'aux faits

infinité d'autres qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (e). Je ne m'arrête donc pas davantage à cette question,

les moins certains ; & enfin jusqu'aux prétendus miracles de Mahomet, jusqu'à ces prodiges attelés par tant d'Arabes, & dont la fausseté cependant est encore très-probable ici-bas, où les menteurs sont si communs & les prodiges si rares.

Alors les hommes, qui le plus souvent ne diffèrent de sentiment que par l'impossibilité où ils sont de trouver des signes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, se communiqueroient plus facilement leurs idées ; puisqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainsi, toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces tables de probabilités.

Comme la marche de l'esprit est toujours lente, & les découvertes dans les sciences presque toujours éloignées les unes des autres, on sent que les tables de probabilités une fois construites, on n'y feroit que des changements légers & successifs, qui consisteroient, conséquemment à ces découvertes, à augmenter ou à diminuer la probabilité de certaines propositions que nous appellons vérités, & qui ne sont que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, seroit plus facile à soutenir : alors les doutes cesseroient d'être vagues ; soumis au calcul, & par conséquent appréciables, ils se convertiroient en propositions affirmatives : alors la secte de Carnéade, regardée autrefois comme la philosophie par excellence, puisqu'on lui donnoit le nom d'*éclective*, seroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette philosophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits, & à adoucir les mœurs.

Si cette secte, conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du-moins des apparences, vouloit qu'on réglât sa vie sur ces apparences, qu'on agit lorsqu'il paroïssoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le tems de délibérer ; qu'on se décidât par conséquent plus sûrement, & que dans son ame on laissât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conséquent plus sociable ; enfin que l'habitude du doute, en nous rendant

tion, je viens à mon sujet: & je dis que la sensibilité physique & la mémoire, ou, pour parler plus exactement, que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet, la mémoire ne peut être qu'un des organes de la sensibilité physique: le principe qui sent en nous, doit être nécessairement le principe qui se ressouvient; puisque *se ressouvenir*, comme je vais le prouver, n'est proprement que *sentir*.

Lorsque, par une suite de mes idées, ou par l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne, alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à peu près dans la même situation où ils étoient à la vue de ce chêne. Or cette situation des organes doit incontestablement produire une sensation: il est donc évident que *se ressouvenir*, c'est *sentir*.

Ce principe posé, je dis encore que c'est dans la capacité que nous avons d'appercevoir les ressemblances ou les différences, les convenances ou les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, que consistent toutes les opérations de l'esprit. Or cette capacité n'est que la sensibilité physique même: tout se réduit donc à *sentir*.

Pour nous assurer de cette vérité, considérons la nature. Elle nous présente des objets, ces objets ont des rapports avec nous & des rapports entr'eux; la connoissance

moins sensibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point
ici

fance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Esprit* : il est plus ou moins grand, selon que nos connoissances en ce genre sont plus ou moins étendues. L'esprit humain s'éleve jusqu'à la connoissance de ces rapports ; mais ce sont des bornes qu'il ne franchit jamais. Aussi tous les mots qui composent les diverses langues, & qu'on peut regarder comme la collection des signes de toutes les pensées des hommes, nous rappellent ou des images, tels sont les mots, *chêne, océan, soleil* ; ou désignent des idées, c'est-à-dire, les divers rapports que les objets ont entr'eux, & qui sont ou simples, comme les mots, *grandeur, petitesse* ; ou composés, comme, *vice, vertu* ; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'est-à-dire, notre action sur eux, comme dans ces mots, *je brise, je creuse, je souleve* ; ou leur impression sur nous, comme dans ceux-ci, *je suis blessé, ébloui, épouvanté*.

Si j'ai retterré ci-dessus la signification de ce mot, *Idee*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puisqu'on dit également *l'idée d'un arbre* & *l'idée de vertu*, c'est que la signification indéterminée de cette expression peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occasionne toujours l'abus des mots.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que, si tous les mots des diverses

ses

ici des vérités révélées, qui sont des vérités d'un autre ordre.

ses langues ne désignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous & entr'eux, tout l'esprit par conséquent consiste à comparer & nos sensations & nos idées, c'est-à-dire, à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'elles ont entr'elles. Or, comme le jugement n'est que cette appercevance elle-même, ou du moins que le prononcé de cette appercevance, il s'ensuit que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à juger.

La question renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant si *juger* n'est pas *sentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me présente, il est évident que le jugement porté sur les différentes impressions que ces objets ont faites sur mes sens, n'est proprement qu'une sensation; que je puis dire également, je juge ou je sens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toise*, fait sur moi une impression différente de celui que j'appelle *pied*; que la couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune*; & j'en conclus qu'en pareil cas *juger* n'est jamais que *sentir*. Mais, dira-t-on, supposons qu'on veuille savoir si la force est préférable à la grandeur du corps, peut-on assurer qu'alors juger soit sentir? Oui, répondrai-je: car, pour porter un jugement sur ce sujet, ma mémoire doit me tracer successivement les tableaux des situations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le

cours

cours de ma vie. Or juger, c'est voir dans ces divers tableaux, que la force me sera plus souvent utile que la grandeur du corps. Mais, répliquera-t-on, lorsqu'il s'agit de juger si, dans un roi, la justice est préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne soit alors qu'une sensation ?

Cette opinion, sans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe : cependant, pour en prouver la vérité, supposons dans un homme la connoissance de ce qu'on appelle le bien & le mal ; & que cet homme sache encore qu'une action est plus ou moins mauvaise, selon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de la société. Dans cette supposition, quel art doit employer le poëte ou l'orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la justice, préférable, dans un roi, à la bonté, conserve à l'état plus de citoyens ?

L'orateur présentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un il lui peindra le roi juste qui condamne & fait exécuter un criminel ; dans le second, le roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel & lui détache ses fers ; dans le troisieme, il représentera ce même criminel qui, s'armant de son poignard au sortir de son cachot, court massacrer cinquante citoyens : or, quel homme, à la vue de ces trois tableaux, ne sentira pas que la justice, qui, par la mort d'un seul, prévient la mort de cinquante hommes, est, dans un roi, préférable à la bonté ? Cependant ce jugement n'est réellement qu'un

ne sensation. En effet , si par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots , on peut , comme l'expérience le prouve , en frappant l'oreille de certains sons , exciter en nous à peu près les mêmes sensations qu'on éprouveroit à la présence même des objets ; il est évident qu'à l'exposé de ces trois tableaux , juger que , dans un roi , la justice est préférable à la bonté , c'est sentir & voir que , dans le premier tableau , on n'immole qu'un citoyen ; & que , dans le troisieme , on en massacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'est qu'une sensation.

Mais , dira-t-on , faudra-t-il mettre encore au rang des sensations les jugemens portés , par exemple , sur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes , telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire , ou la méthode des abstractions , ou celle de l'analyse.

Pour répondre à cette objection , il faut d'abord déterminer la signification de ce mot *méthode* : une méthode n'est autre chose que le moyen dont on se sert pour parvenir au but qu'on se propose. Supposons qu'un homme ait dessein de placer certains objets ou certaines idées dans sa mémoire , & que le hasard les y ait rangés de manière que le ressouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappelé le souvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées , & qu'il ait ainsi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans sa mémoire : alors , juger que cet ordre est le meilleur & lui donner
le

le nom de *méthode*, c'est dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une sensation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre: or, se ressouvenir d'une sensation pénible, c'est sentir; il est donc évident que, dans ce cas, *juger est sentir*.

Supposons encore que, pour prouver la vérité de certaines propositions de géométrie & pour les faire plus facilement concevoir à ses disciples, un géometre se soit avisé de leur faire considérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaisseur: alors, juger que ce moyen ou cette méthode d'abstraction est la plus propre à faciliter à ses élèves l'intelligence de certaines propositions de géométrie, c'est dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une sensation moins pénible, en se servant de cette méthode que d'une autre.

Supposons, pour dernier exemple, que, par un examen séparé de chacune des vérités que renferme une proposition compliquée, on soit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette proposition: juger alors que le moyen ou la méthode de l'analyse est la meilleure, c'est pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a par conséquent éprouvé une sensation moins pénible, lorsqu'on a considéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette proposition compliquée, que lorsqu'on les a voulu saisir toutes à la fois.

Il résulte de ce que j'ai dit, que les

jugemens portés sur les moyens ou les méthodes que le hazard nous présente pour parvenir à un certain but, ne sont proprement que des sensations ; & que , dans l'homme , tout se réduit à sentir.

Mais , dira-t-on , comment jusqu'à ce jour a-t-on supposé en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ? L'on ne doit cette supposition , répondrai-je , qu'à l'impossibilité où l'on s'est cru jusqu'à présent d'expliquer d'aucune autre manière certaines erreurs de l'esprit.

Pour lever cette difficulté , je vais , dans les chapitres suivans , montrer que tous nos faux jugemens & nos erreurs se rapportent à deux causes , qui ne supposent en nous que la faculté de sentir ; qu'il seroit , par conséquent , inutile & même absurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puisse expliquer sans elle. J'entre donc en matière ; & je dis qu'il n'est point de faux jugement qui ne soit un effet ou de nos passions ou de notre ignorance.

CHAPITRE II.

Des erreurs occasionnées par nos passions.

LES passions nous induisent en erreur , parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent , & qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un roi est jaloux du titre de conquérant : la victoire ,

re, dit-il, m'appelle au bout de la terre, je combattrai, je vaincrai, je briserai l'orgueil de mes ennemis, je chargerai leurs mains de fers; & la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misère est presque également supporté par le vainqueur & par le vaincu; il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à la fureur guerrière, & que c'est l'orgueil qui forge ses armes & déploie ses étendards: toute son attention est fixée sur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puissante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets; on la verra créer des spectres, les répandre autour des tombeaux, & dans l'obscurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de son ame, & n'en laisser aucune de libre pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine.

Non seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent; mais elles nous trompent encore, en nous montrant souvent ces mêmes objets où ils n'existent pas. On fait le conte d'un curé & d'une dame galante: ils avoient oui dire que la lune étoit habitée, ils le croyoient, &, le télescope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la dame, *j'apperçois deux*
cm.

ombres; elles s'inclinent l'une vers l'autre; je n'en doute point, ce sont deux amants heureux.... Eh! si donc, madame, reprend le curé, ces deux ombres que vous voyez sont deux clochers d'une cathédrale. Ce conte est notre histoire; nous n'apercevons le plus souvent dans les choses que ce que nous désirons y trouver: sur la terre, comme dans la lune, des passions différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illusion est un effet nécessaire des passions, dont la force se mesure presque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'est ce qu'avoit très-bien senti je ne fais quelle femme, qui, surprise par son amant entre les bras de son rival, osa lui nier le fait dont il étoit témoin: *Quoi!* lui dit-il, *vous poussez à ce point l'impudence.....* Ah, perfide! s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus; tu crois plus ce que tu vois, que ce que je te dis.* Ce mot n'est pas seulement applicable à la passion de l'amour, mais à toutes les passions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Lorsque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puissantes, & que les citoyens inquiets se demandent les uns aux autres des nouvelles: d'une part, quelle facilité à croire les bonnes! de l'autre, quelle incrédulité sur les mauvaises! Combien de fois une trop sotte confiance en des moines ignorants n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la possibilité des antipodes? Il n'est point de siècle qui, par quelque affirmation ou quelque

que négation ridicule , n'apprête à rire au siècle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

Au reste , ces mêmes passions , qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs , sont aussi la source de nos lumières. Si elles nous égarent , elles seules nous donnent la force nécessaire pour marcher ; elles seules peuvent nous arracher à cette inertie & à cette paresse toujours prête à saisir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la seconde cause de nos erreurs.

CHAPITRE III.

De l'ignorance.

On prouve , dans ce chapitre , que la seconde source de nos erreurs consiste dans l'ignorance des faits de la comparaison desquels dépend , en chaque genre , la justesse de nos décisions.

Nous nous trompons , lorsqu'entraînés par une passion , & fixant toute notre attention sur un des côtés d'un objet , nous voulons , par ce seul côté , juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore , lorsque , nous établissant juges sur une matière , notre mémoire n'est point chargée de tous les faits de la comparaison desquels dépend en ce genre la justesse de nos décisions. Ce n'est pas que chacun n'ait l'esprit juste ; chacun voit bien ce qu'il voit : mais , personne ne se défiant assez de son
igno:

ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet est tout ce que l'on y peut voir.

Dans les questions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cause de nos erreurs. Pour savoir combien, en ce cas, il est facile de se faire illusion à soi-même; & comment, en tirant des conséquences toujours justes de leurs principes, les hommes arrivent à des résultats entièrement contradictoires, je choisirai pour exemple une question un peu compliquée: telle est celle du luxe, sur laquelle on a porté des jugements très-différents, selon qu'on l'a considérée sous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* est vague, n'a aucun sens bien déterminé, & n'est ordinairement qu'une expression relative, il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de *luxe* pris dans une signification rigoureuse, & donner ensuite une définition du luxe considéré par rapport à une nation & par rapport à un particulier.

Dans une signification rigoureuse, on doit entendre, par *luxe*, toute espèce de superfluités, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la conservation de l'homme. Lorsqu'il s'agit d'un peuple policé & des particuliers qui le composent, ce mot de *luxe* a une tout autre signification; il devient absolument relatif. Le luxe d'une nation policée est l'emploi de ses richesses à ce que nomme superfluités le peuple avec lequel on compare cette nation.

C'est

C'est le cas où se trouve l'Angleterre par rapport à la Suisse.

Le luxe, dans un particulier, est pareillement l'emploi de ses richesses à ce que l'on doit appeller superfluités, eu égard au poste que cet homme occupe dans un état, & au pays dans lequel il vit : tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons sous quels aspects différens on a considéré le luxe des nations, lorsque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuisible à l'état.

Les premiers ont porté leurs regards sur ces manufactures que le luxe construit, où l'étranger s'empresse d'échanger ses trésors contre l'industrie d'une nation. Ils voient l'augmentation des richesses amener à sa suite l'augmentation du luxe & la perfection des arts propres à le satisfaire. Le siècle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur & de la puissance d'un état. L'abondance d'argent qu'il suppose & qu'il attire, rend, disent-ils, la nation heureuse au dedans, & redoutable au dehors. C'est par l'argent qu'on foudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magasins, qu'on fournit des arcenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands princes, & qu'une nation enfin peut non seulement résister, mais encore commander à des peuples plus nombreux, & par conséquent plus réellement puissans qu'elle. Si le luxe rend un état redoutable au dehors, quelle félicité ne lui procure-t-il pas au-dedans?

Il adoucit les mœurs ; il crée de nouveaux plaisirs , fournit par ce moyen à la subsistance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité salutaire qui arrache l'homme à cette inertie , à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante , fait circuler la vie dans tous les membres d'un état , y réveille l'industrie , fait ouvrir des ports , y construit des vaisseaux , les guide à travers l'océan , & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richesses que la nature avare enferme dans les gouffres des mers , dans les abymes de la terre , ou qu'elle tient éparfés dans mille climats divers. Voilà , je pense , à peu près le point de vue sous lequel le luxe se présente à ceux qui le considèrent comme utile aux états.

Examinons maintenant l'aspect sous lequel il s'offre aux philosophes qui le regardent comme funeste aux nations.

Le

(a) Le luxe fait circuler l'argent ; il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entasser : c'est donc le luxe , disent quelques gens , qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponse à ce raisonnement , c'est qu'ils ne produisent point cet effet. Le luxe suppose toujours une cause d'inégalité de richesses entre les citoyens. Or cette cause , qui fait les premiers riches , doit , lorsque le luxe les a ruinés , en reproduire toujours de nouveaux : si l'on détruisoit cette cause d'inégalité de richesses , le luxe disparaîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des citoyens sont à peu près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire , que , cette inégalité de richesses une fois établie , le luxe lui-même est en partie cause de la reproduction perpétuelle du luxe. En effet , tout homme qui se ruine par son luxe , transporte la plus grande

Le bonheur des peuples dépend, & de la félicité dont ils jouissent au-dedans, & du respect qu'ils inspirent au-dehors.

A l'égard du premier objet, nous pensons, diront ces philosophes, que le luxe & les richesses qu'il attire dans un état n'en rendroient les sujets que plus heureux, si ces richesses étoient moins inégalement partagées, & que chacun pût se procurer les commodités dont l'indigence le force à se priver.

Le luxe n'est donc pas nuisible comme luxe, mais simplement comme l'effet d'une grande disproportion entre les richesses des citoyens (a). Aussi le luxe n'est-il jamais extrême, lorsque le partage des richesses n'est pas trop inégal; il s'augmente à mesure qu'elles se rassemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à son dernier période, lorsque la nation se partage en deux classes, dont l'une abonde en superfluités, & l'autre manque du nécessaire

Arrivé

grande partie de ses richesses dans les mains des artisans du luxe; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de dissipateurs, deviennent riches à leur tour, & se ruinent de la même manière. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richesses dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre, destinées à l'usage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en est pas ainsi de ces mêmes productions, lorsqu'elles ont passé dans les manufactures, & qu'elles ont été employées par l'industrie; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaisie; le prix en devient excessif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ses artisans, le faire toujours circuler dans la même classe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richesses entre les citoyens.

Arrivé une fois à ce point , l'état d'une nation est d'autant plus cruel qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens ? L'homme riche aura acheté de grandes seigneuries : à portée de profiter du dérangement de ses voisins , il aura réuni , en peu de temps , une infinité de petites propriétés à son domaine. Le nombre des propriétaires diminué , celui des journaliers sera augmenté : lorsque ces derniers seront assez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage , alors le journalier suivra le cours de toute espèce de marchandise , dont la valeur diminue lorsqu'elle est commune. D'ailleurs , l'homme riche , qui a plus de luxe encore que de richesses , est intéressé à baisser le prix des journées , à n'offrir au journalier que la paie absolument nécessaire

(b) On croit communément que les campagnes sont ruinées par les corvées , les impositions , & sur-tout par celle des tailles ; je conviendrai volontiers qu'elles sont très-onéreuses : il ne faut cependant pas imaginer que la seule suppression de cet impôt rendit la condition des paysans fort heureuse. Dans beaucoup de provinces , la journée est de huit sols. Or , de ces huit sols , si je déduis l'imposition de l'église , c'est-à-dire , à peu près quatrevingt-dix fêtes ou dimanches , & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommodé , sans ouvrage , ou employé aux corvées , il ne lui reste , l'un portant l'autre , que six sols par jour : tant qu'il est garçon , je veux que ces six sols fournissent à sa dépense , le nourrissent , le vêtent , le logent : dès qu'il sera marié , ces six sols ne pourront plus lui suffire , parce que , dans les premières années du mariage , la femme , entièrement occupée à soigner ou à allaiter ses enfans , ne peut rien gagner : supposons qu'on lui fit alors remise entière de sa taille , c'est-à-dire , cinq ou six francs , il auroit à peu près un liard de plus à dépenser par jour , or ce liard ne changeroit sûrement rien à sa si-
tua-

re pour sa subsistance (b) : le besoin contraint ce dernier à s'en contenter ; mais s'il lui survient quelque maladie ou quelque augmentation de famille , alors faute d'une nourriture saine ou assez abondante , il devient infirme , il meurt , & laisse à l'état une famille de mendiants. Pour prévenir un pareil malheur , il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres : partage toujours injuste & impraticable. Il est donc évident que , le luxe parvenu à un certain période , il est impossible de remettre aucune égalité entre la fortune des citoyens. Alors les riches & les richesses se rendent dans les capitales , où les attirent les plaisirs & les arts du luxe : alors la campagne reste inculte & pauvre ; sept ou huit millions d'hommes languissent dans la misère (c) , & cinq ou six mille vivent dans une opu-

opu-

tion : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuse ? hausser considérablement le prix des journées. Pour cet effet il faudroit que les seigneurs vécuissent habituellement dans leurs terres : à l'exemple de leurs peres , ils récompenseroient les services de leurs domestiques par le don de quelques arpens de terre ; le nombre des propriétaires augmenteroit insensiblement ; celui des journaliers diminueroit ; & ces derniers , devenus plus rares , mettroient leur peine à plus haut prix.

(c) Il est bien singulier que les pays vantés par leur luxe & leur police soient les pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les nations sauvages , si méprisées des nations policées. Qui doute que l'état du sauvage ne soit préférable à celui du paysan ? Le sauvage n'a point , comme lui , à craindre la prison , la surcharge des impôts , la vexation d'un seigneur , le pouvoir arbitraire d'un subdélégué ; il n'est point perpétuellement humilié & abruti par la présence journalière d'hommes plus riches & plus puissans que lui ; sans supérieur , sans servitude , plus robuste que le paysan parce qu'il est plus

opulence qui les rend odieux, sans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de sa table? Ne lui suffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ses exercices ou la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne sera pas détestable? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par la bonne chère? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages: lorsqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé & traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaisirs physiques, qui sont les seuls plaisirs réels; on est, tout au plus, affecté d'un plaisir de vanité, dont la privation seroit peut-être insupportable, mais

plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, & sur-tout du bien inestimable de la liberté, si inutilement réclamée par la plupart des nations.

Dans les pays policés, l'art de la législation n'a souvent consisté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre; à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppression, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant, le vrai esprit législatif ne devrait s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les approcher de la vie de pasteur; peut-être les découvertes en législation nous ramèneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on est d'abord parti. Non que je veuille décider une question si délicate, & qui exigeroit l'examen le plus profond: mais j'avoue qu'il est bien étonnant que tant de formes différentes

mais dont la jouissance est insipide. Sans augmenter son bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de son luxe, qu'offenser l'humanité, & le malheureux qui, comparant les haillons de la misère aux habits de l'opulence, s'imagine qu'entre le bonheur du riche & le sien il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements; qui se rappelle, à cette occasion, le souvenir douloureux des peines qu'il endure; & qui se trouve ainsi privé du seul soulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de sa misère.

Il est donc certain, continueront ces philosophes, que le luxe ne fait le bonheur de personne; & qu'en supposant une trop grande inégalité de richesses entre les citoyens, il suppose le malheur du plus grand nombre d'entr'eux. Le peuple, chez qui le luxe s'introduit, n'est donc pas heureux au-dedans: voyons s'il est respectable au dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire
dans

de gouvernement établies du moins sous le prétexte du bien public, que tant de loix, tant de réglemens, n'aient été, chez la plupart des peuples, que des instrumens de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, sans revenir à des mœurs infiniment plus simples. Je sens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaisirs dont on ne peut se détacher sans peine, mais ce sacrifice cependant seroit un devoir, si le bien général l'exigeoit. N'est-on pas même en droit de soupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre? Vérité assez heureusement exprimée par ces deux vers sur les sauvages:

Chez eux tout est commun, chez eux tout est égal;

Comme ils sont sans palais, ils sont sans hôpital.

dans un état, en impose d'abord à l'imagination; cet état est, pour quelques instants, un état puissant: mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Assez semblables aux mers, qui successivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richesses doivent successivement parcourir mille climats divers. Lorsque, par la beauté de ses manufactures & la perfection des arts de luxe, une nation a attiré chez elle l'argent des

(*) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe ne doit pas s'appliquer à toute espèce de commerce. Les richesses que les manufactures & la perfection des arts de luxe attirent dans un état, n'y sont que passagères & n'augmentent pas la félicité des particuliers. Il n'en est pas de même des richesses qu'attire le commerce des marchandises qu'on appelle de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, & par conséquent un partage bien moins inégal des richesses. Je sais bien que le commerce des denrées doit, après un certain tems, occasionner aussi une très-grande disproportion entre les fortunes des citoyens, & amener le luxe à sa suite; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer, c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains se fait alors bien plus lentement, & parce que les propriétaires sont à la fois cultivateurs & négocians, & parce que, le nombre des propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus rares, sont, comme je l'ai dit dans une note précédente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, & d'exiger une paie suffisante pour subsister honnêtement eux & leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que procure aux états le commerce des denrées. J'ajouterai de plus, que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le commerce des manufactures de luxe: un art, une manufacture passe aisément d'un pays dans un autre;

des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit nécessairement baisser chez ces peuples appauvris ; & que ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette nation riche, peuvent l'appauvrir à son tour en l'approvisionnant, à meilleur compte, des marchandises dont cette nation les fournissoit (*d*). Or, sitôt que la disette d'argent se fait sentir dans un état accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris.

Pour s'y soustraire, il faudroit se rapprocher d'une vie simple ; & les mœurs, ainsi

tre ; mais quel tems ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la paresse des payfans, & les engager à s'attacher à la culture d'une nouvelle denrée ? Pour naturaliser cette nouvelle denrée dans un pays, il faut un soin & une dépense qui doit presque toujours laisser, à cet égard, l'avantage du commerce au pays où cette denrée croit naturellement, & dans lequel elle est depuis long-tems cultivée.

Il est cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établissement des manufactures & le commerce des arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce seroit lorsque l'étendue & la fertilité d'un pays ne seroient pas proportionnées au nombre de ses habitans, c'est-à-dire, lorsqu'un état ne pourroit nourrir tous ses citoyens. Alors une nation qui ne sera point à portée de peupler un pays tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre ; l'un d'envoyer des colonies ravager les contrées voisines, & s'établir, comme certains peuples, à main armée, dans des pays assez fertiles pour les nourrir ; l'autre, d'établir des manufactures, de forcer les nations voisines d'y lever des marchandises, & de lui apporter en échange les denrées nécessaires à la subsistance d'un certain nombre d'habitans. Entre ces deux partis, le dernier est sans contredit le plus humain : quel que soit le sort des armes, victorieuse ou vaincue, toute colonie qui entre, à main armée, dans un pays, y répand certainement plus de désolation & de maux que n'en peut occasionner la levee d'une espee de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

ainsi que les loix, s'y opposent. Aussi l'époque du plus grand luxe d'une nation est-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de sa chute & de son avilissement. La félicité & la puissance apparente que le luxe communique, durant quelques instants, aux nations, est comparable à ces sievres violentes qui prêtent, dans le transport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent; & qui semblent ne multiplier les forces d'un homme, que pour le priver, au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces & de la vie.

Pour se convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes philosophes, cherchons ce qui doit rendre une nation réellement respectable à ses voisins: c'est, sans contredit, le nombre, la vigueur de ses citoyens, leur attachement pour la patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des citoyens, on fait que les pays de luxe ne sont pas les plus peuplés; que, dans la même étendue de terrain,

(e) Cette consommation d'hommes est cependant si grande, qu'on ne peut sans frémir considérer celle que suppose notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que, dans le traité des nègres, je mette également au rang des malheurs & la mort de mes compatriotes & celle de tant d'Africains, qu'anime au combat l'espoir de faire des prisonniers & le desir de les échanger contre nos marchandises. Si l'on suppose le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres que dans la traversée d'Afrique en Amérique; qu'on y ajoute celui des nègres qui, arrivés à leur destination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître; & qu'on joigne à ce nombre celui des citoyens qui périssent par le feu, le naufrage ou

terrain , la Suisse peut compter plus d'habitans que l'Espagne , la France , & même l'Angleterre.

La consommation d'hommes , qu'occasionne nécessairement un grand commerce (e) , n'est pas en ces pays l'unique cause de la dépopulation : le luxe en crée mille autres , puisqu'il attire les richesses dans les capitales , laisse les campagnes dans la disette , favorise le pouvoir arbitraire & par conséquent l'augmentation des subsides , & qu'il donne enfin aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes (f) dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux. Or ces différentes causes de dépopulation , en plongeant tout un pays dans la misère , y doivent nécessairement affoiblir la constitution des corps. Le peuple adonné au luxe n'est jamais un peuple robuste : de ses citoyens , les uns sont énervés par la mollesse , les autres exténués par le besoin.

Si les peuples sauvages ou pauvres , comme

le scorbut ; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur séjour à St. Domingue , ou par les maladies affectées à la température particulière de ce climat , ou par les suites d'un libertinage toujours si dangereux en ce pays : on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de sucre en Europe qui ne soit teinte de sang humain. Or quel homme , à la vue des malheurs qu'occasionnent la culture & l'exportation de cette denrée , refuseroit de s'en priver , & ne renonceroit pas à un plaisir acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux ? Détournons nos regards d'un spectacle si funeste , & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

(f) La Hollande , l'Angleterre , la France sont chargées de dettes ; & la Suisse ne doit rien.

me le remarque le chevalier Folard, ont à cet égard une grande supériorité sur les peuples livrés au luxe ; c'est que le laboureur est, chez les nations pauvres, souvent plus riche que chez les nations opulentes ; c'est qu'un payfan Suisse est plus à son aise qu'un payfan François (g).

Pour former des corps robustes, il faut une nourriture simple, mais saine & assez abondante ; un exercice qui, sans être excessif, soit fort ; une grande habitude à supporter les intempéries des saisons, habitude que contractent les payfans, qui, par cette raison, sont infiniment plus propres à soutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie sédentaire. C'est aussi chez les nations pauvres que se forment ces armées infatigables qui changent le destin des empires.

Quels remparts opposeroit à ces nations un pays livré au luxe & à la mollesse ? Il ne peut leur en imposer ni par le nombre, ni par la force de ses habitants. L'attachement pour la patrie, dira-t-on, peut suppléer au nombre & à la force des citoyens. Mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la patrie ? L'ordre des payfans,

(g) Il ne suffit pas, dit Grotius, que le peuple soit pourvu des choses absolument nécessaires à sa conservation & à sa vie ; il faut encore qu'il ait l'agréable.

(h) En conséquence, l'on a toujours regardé l'esprit militaire comme incomparable avec l'esprit de commerce : ce n'est pas qu'on ne puisse du moins les concilier jusqu'à un certain point ; mais c'est qu'en politique ce problème est un des plus difficiles à résoudre. Ceux qui, jusqu'à présent, ont écrit sur le commerce, l'ont traité comme une question

fans, qui compose à lui seul les deux tiers de chaque nation, y est malheureux : celui des artisans n'y possède rien ; transplanté de son village dans une manufacture ou une boutique, & de cette boutique dans une autre, l'artisan est familiarisé avec l'idée du déplacement ; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu ; assuré presque par-tout de sa subsistance, il doit se regarder non comme le citoyen d'un pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil peuple ne peut donc se distinguer long-temps par son courage ; parce que, dans un peuple, le courage est ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ses forces qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'exposent, ou l'effet d'un violent amour pour la patrie qui leur fait dédaigner les dangers : or le luxe tarit, à la longue, ces deux sources de courage (*b*). Peut-être la cupidité en ouvreroit-elle une troisième, si nous vivions encore dans ces siècles barbares où l'on réduisoit les peuples en servitude, & où l'on abandonnoit les villes au pillage. Le soldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut
l'être

question isolée ; ils n'ont pas assez fortement senti que tout a ses reflats ; qu'en fait de gouvernement, il n'est point proprement de question isolée ; qu'en ce genre, le mérite d'un auteur consiste à lier ensemble toutes les parties de l'administration ; & qu'enfin un état est une machine mue par différens ressorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force proportionnement au jeu de ces ressorts entr'eux, & à l'effet qu'on veut produire.

l'être que par ce qu'on appelle l'honneur; or le desir de l'honneur s'attiédit chez un peuple, lorsque l'amour des richesses s'y allume (i). En vain diroit-on que les nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaisirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage: un Spartiate (k) n'étoit pas moins heureux qu'un Perse; les premiers Romains, dont le courage étoit récompensé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le sort de Crassus.

Caius Duillius, qui, par ordre du sénat, étoit tous les soirs reconduit à sa maison à la clarté des flambeaux & au son des flûtes, n'étoit pas moins sensible à ce concert grossier que nous le sommes à la plus brillante sonate. Mais, en accordant que les nations opulentes se procurent quelques commodités inconnues aux peuples pauvres, qui jouira de ces commodités? un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui, se prenant pour la nation entière, concluent de leur aisance particulière que le paysan est heureux. Mais quand même ces commodités seroient reparties entre un plus grand nombre de citoyens, de quel prix est cet avantage comparé à ceux que procurent à des peuples pauvres une ame forte, courageuse, & ennemie de l'esclavage?

(i) Il est inutile d'avertir que le luxe est, à cet égard, plus dangereux pour une nation située en terre ferme que pour des insulaires; leurs remparts sont leurs vaisseaux, & leurs soldats les matelots.

(k) Un jour qu'on faisoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates: *de quoi s'étonne-t-on, disoit-il? à la vie malheureuse qu'ils mènent, ils ne doivent avoir rien de*

vage? Les nations chez qui le luxe s'introduit font tôt ou tard victimes du despotisme; elles présentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y soustraire? Dans ces nations, les uns vivent dans la mollesse, & la mollesse ne pense ni ne prévoit: les autres languissent dans la misère; & le besoin pressant, entièrement occupé à se satisfaire, n'élève point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique, les richesses de ces nations sont à leurs maîtres; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puissants, comme aux peuples courageux qui les avoisinent.

„ Apportez-nous vos trésors, auroient
 „ pu dire les Romains aux Carthaginois;
 „ ils nous appartiennent. Rome & Cartha-
 „ ge ont toutes deux voulu s'enrichir, mais
 „ elles ont pris des routes différentes pour
 „ arriver à ce but. Tandis que vous en-
 „ couragiez l'industrie de vos citoyens,
 „ que vous établissiez des manufactures,
 „ que vous couvriez la mer de vos vais-
 „ seaux, que vous alliez reconnoître des
 „ côtes inhabitées, & que vous attiriez
 „ chez vous tout l'or des Espagnes &
 „ de l'Afrique; nous, plus prudents,
 „ NOUS

de si pressé que de mourir. Cette plaisanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe: Alcibiade se trompoit, & Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athènes. C'est ce qui faisoit dire à un ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes loix, qu'à l'ombre des bocages, comme les Sybarites.

„ nous endurcissions nos soldats aux fatigues de la guerre, nous élevions leur courage, nous savions que l'industriel ne travailloit que pour le brave. Le temps de jouir est arrivé; rendez-nous des biens que vous êtes dans l'impuissance de défendre”. Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des sentimens que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage, & conservé, à cet égard, l'avantage que presque toutes les nations pauvres ont sur les nations opulentes? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athenes? les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or de l'Asie? N'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Genes, Venise subjuguées ou du-moins humiliées par des peuples qu'elles appelloient barbares? Et qui fait si on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuse au dedans que la Suisse, opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre? Voilà sous quel point de vue le luxe se présente aux philosophes qui l'ont regardé comme funeste aux nations.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voient, en tirant des conséquences très-justes de leurs principes, arrivent cependant à des résultats souvent contradictoires.

dictoires ; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité qu'ils cherchent.

Il est , je pense , inutile de dire qu'en présentant la question de luxe sous deux aspects différens , je ne prétends point décider si le luxe est réellement nuisible ou utile aux états : il faudroit , pour résoudre exactement ce problème moral , entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propose ; j'ai seulement voulu prouver , par cet exemple , que , dans les questions compliquées & sur lesquelles on juge sans passions , on ne se trompe jamais que par ignorance , c'est-à-dire , en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet est tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

C H A P I T R E IV.

De l'abus des mots.

Quelques exemples des erreurs occasionnées par l'ignorance de la vraie signification des mots.

UNE autre cause d'erreur , & qui tient pareillement à l'ignorance , c'est l'abus des mots , & les idées peu nettes qu'on y attache. Mr. Locke a si heureusement traité ce sujet , que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux lecteurs , qui tous n'ont pas l'ouvrage de ce philosophe également présent à l'esprit.

Descartes avoit déjà dit , avant Locke , que les Péripatéticiens , retranchés derrière

l'obscurité des mots , étoient assez semblables à des aveugles qui , pour rendre le combat égal , attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obscure : que cet homme , ajoutoit-il , sache donner du jour à la caverne , qu'il force les Péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils se servent , son triomphe est assuré. D'après Descartes & Locke , je vais donc prouver qu'en métaphysique & en morale , l'abus des mots & l'ignorance de leur vraie signification est , si j'ose le dire , un labyrinthe où les plus grands génies se sont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemples quelques-uns de ces mots qui ont excité les disputes les plus longues & les plus vives entre les philosophes : tels sont , en métaphysique , les mots de *matiere* , d'*espace* & d'*infini*.

L'on a de tous tems & tour-à-tour soutenu que la matiere sentoit ou ne sentoit pas , & l'on a sur ce sujet disputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'est avisé très-tard de se demander sur quoi l'on disputoit , & d'attacher une idée précise à ce mot de *matiere*. Si d'abord l'on en eût fixé la signification , on eût reconnu que les hommes étoient , si je l'ose dire , les créateurs de la matiere , que la matiere n'étoit pas un être , qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps , & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matiere que la collection des propriétés communes à tous les corps. La signification de ce mot ainsi déterminée , il ne s'agissoit plus que

de

de savoir si l'étendue , la solidité , l'im-pénétrabilité étoient les seules propriétés communes à tous les corps ; & si la découverte d'une force , telle , par exemple , que l'attraction , ne pouvoit pas faire soupçonner que les corps eussent encore quelques propriétés inconnues , telle que la faculté de sentir , qui , ne se manifestant que dans les corps organisés des animaux , pouvoit être cependant commune à tous les individus. La question réduite à ce point , on eût alors senti que , s'il est , à la rigueur , impossible de démontrer que tous les corps soient absolument insensibles , tout homme , qui n'est pas , sur ce sujet , éclairé par la révélation , ne peut décider la question qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette dispute , il n'étoit donc point nécessaire de bâtir différents systèmes du monde , de se perdre dans la combinaison des possibilités , & de faire ces efforts prodigieux d'esprit qui n'ont abouti & n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuses. En effet (qu'il me soit permis de le remarquer ici) , s'il faut tirer tout le parti possible de l'observation , il faut ne marcher qu'avec elle , s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne , & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore savoir.

Instruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés , nous devons sentir que nos observations multipliées &

rassemblées fuffifent à peine pour former quelques-uns de ces fyftèmes partiels renfermés dans le fyftème général; que c'est des profondeurs de l'imagination qu'on a jufqu'à préfent tiré celui de l'univers; & que, fi l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les philofophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du fyftème du monde. Avec beaucoup d'efprit & de combinaifons, ils ne débiteront jamais que des fables, jufqu'à ce que le tems & le hazard leur aient donné un fait général auquel tous les autres puiſſent fe rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matiere*, je le dis de celui d'*efpace*; la plupart des philofophes en ont fait un être, & l'ignorance de la fignification de ce mot a donné lieu à de longues difputes (a). Ils les auroient abrégées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot: ils feroient alors convenus que l'efpace, confidéré abſtraſtivement, eſt le pur néant; que l'efpace, confidéré dans les corps, eſt ce qu'on appelle l'étendue; que nous devons l'idée de vuide, qui compoſe en partie l'idée d'efpace, à l'intervalle apperçu entre deux montagnes élevées: intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'eſt-à-dire, par un corps qui d'une certaine diſtance ne fait fur nous aucune imprefſion ſenſible, a dû nous donner une idée du vuide, qui n'eſt autre choſe que la poſſibilité de nous repréſenter des montagnes

(a) Voyez les difputes de Clarke & de Leibnitz.

tagnes éloignées les unes des autres, sans que la distance qui les sépare soit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*espace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'*infini* qu'à la puissance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, sans qu'on puisse, à cet égard, fixer le terme où son imagination doit s'arrêter : l'*absence de bornes* est donc, en quelque genre que ce soit, la seule idée que nous puissions avoir de l'*infini*. Si les philosophes, avant que d'établir aucune opinion sur ce sujet, avoient déterminé la signification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-dessus, ils n'auroient pas perdu leur tems à des disputes frivoles. C'est à la fausse philosophie des siècles précédents qu'on doit principalement attribuer l'ignorance grossière où nous sommes de la vraie signification des mots : cette philosophie consistoit presque entièrement dans l'art d'en abuser. Cet art, qui faisoit toute la science des scholastiques, confondoit toutes les idées ; & l'obscurité qu'il jettoit sur toutes les expressions, se répandoit généralement sur toutes les sciences, & principalement sur la morale.

Lorsque le célèbre Mr. de la Rochefoucault dit que l'amour-propre est le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie signification de ce mot *amour-propre* ne souleva-t-elle pas de gens contre cet illustre auteur ? On prit l'amour-propre

propre pour orgueil & vanité; & l'on s'imagina, en conséquence, que Mr. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la source de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour-propre, ou l'amour de soi, n'étoit autre chose qu'un sentiment gravé en nous par la nature; que ce sentiment se transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, selon les goûts & les passions qui l'animoient; & que l'amour-propre, différemment modifié, produisoit également l'orgueil & la modestie.

La connoissance de ces idées auroit préservé Mr. de la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir; il l'a connue telle qu'elle est. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de presque tous les hommes à notre égard, est un spectacle affligeant pour notre vanité; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils sont: s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'est se plaindre des giboulées du printems, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne, & des glaces de l'hyver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu: pour voir leurs défauts sans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, sentir que l'indulgence est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la sagesse. On rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine & douce, que la connoissance profonde du cœur humain,
telle

telle que l'avoit Mr. de la Rochefoucault : aussi les hommes les plus éclairés ont-ils presque toujours été les plus indulgens. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages ! *Vivez*, disoit Platon, *avec vos inférieurs & vos domestiques comme avec des amis malheureux.* „ Entendrai-je toujours, dit „ soit un philosophe Indien, les riches s'é- „ crier, Seigneur, frappe quiconque nous „ dérobe la moindre parcelle de nos biens ; „ tandis que, d'une voix plaintive & les „ mains étendues vers le ciel, le pauvre „ dit, Seigneur, fais-moi part des biens que „ tu prodigues au riche ; & si de plus in- „ fortunés m'en enlèvent une partie, je „ n'implorerai point ta vengeance, & je „ considérerai ces larcins de l'œil dont on „ voit, au tems des semailles, les colom- „ bes se répandre dans les champs pour y „ chercher leur nourriture ”.

Au reste, si le mot d'amour-propre, mal entendu, a soulevé tant de petits esprits contre Mr. de la Rochefoucault, quelles disputes, plus sérieuses encore, n'a point occasionné le mot de *liberté*? disputes qu'on eût facilement terminées, si tous les hommes, aussi amis de la vérité que le P. Malebranche, fussent convenus, comme cet habile théologien, dans sa *Prémotion Physique*, que la *liberté* étoit un mystère. Lorsqu'on me pousse sur cette question, disoit-il, je suis forcé de m'arrêter tout court. Ce n'est pas qu'on ne puisse se former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une signification commune. L'homme libre est l'hom-

me qui n'est ni chargé de fers , ni détenu dans les prisons , ni intimidé , comme l'esclave , par la crainte des châtimens ; en ce sens , la liberté de l'homme consiste dans l'exercice libre de sa puissance : je dis de sa puissance , parce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté* l'impuissance où nous sommes de percer la nue comme l'aigle , de vivre sous les eaux comme la baleine , & de nous faire roi , pape , ou empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté* , pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que seroit-ce alors que la liberté ? On ne pourroit entendre , par ce mot , que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose ; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir des volontés sans motifs , & par conséquent des effets sans cause. Il faudroit donc que nous pussions également nous vouloir du bien & du mal ; supposition absolument impossible. En effet , si le desir du plaisir est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions , si tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent , toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette tendance. En ce sens , on ne peut donc attacher

(1) Il est encore des gens qui regardent la suspension d'esprit comme une preuve de la liberté ; ils ne s'aperçoivent pas que la suspension est aussi nécessaire que la précipitation dans les jugemens ; lorsque , faute d'examen , l'on s'est exposé à quelque malheur , instruit par l'infortune , l'amour de soi doit nous nécessiter à la suspension.

cher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais, dira-t-on, si l'on est nécessité à poursuivre le bonheur par-tout où l'on l'apperçoit, du moins sommes-nous libres sur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (*b*)? Oui, répondrai-je: mais *libre* n'est alors qu'un synonyme d'*éclairé*, & l'on ne fait que confondre ces deux notions: selon qu'un homme saura plus ou moins de procédure & de jurisprudence, qu'il sera conduit dans ses affaires par un avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon; mais, quelque parti qu'il prenne, le desir de son bonheur lui fera toujours choisir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ses intérêts, ses goûts, ses passions, & enfin à ce qu'il regarde comme son bonheur.

Comment pourroit-on philosophiquement expliquer le problème de la liberté? Si, comme M. Locke l'a prouvé, nous sommes disciples des amis, des parents, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos pensées & nos volontés soient des effets immédiats ou des suites nécessaires des impressions que nous avons reçues.

On ne peut donc se former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à la volonté

On se trompe pareillement sur le mot *délibération*: nous croyons délibérer lorsque nous avons, par exemple, à choisir entre deux plaisirs à peu près égaux & presque en équilibre; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids à peu près égaux, le plus pesant emporte un des bassins de la balance.

té (c) ; il faut la considérer comme un mystère ; s'écrier avec S. Paul, *O altitudo!* convenir que la théologie seule peut discourir sur une pareille matière, & qu'un traité philosophique de la liberté ne seroit qu'un traité des effets sans cause.

On voit quel germe éternel de disputes & de calamités renferme souvent l'ignorance de la vraie signification des mots. Sans parler du sang versé par les haines & les disputes théologiques, disputes presque toutes fondées sur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits, & dans quelles erreurs n'a-t-elle point jetté les nations ?

Ces erreurs sont plus multipliées qu'on ne pense. On fait ce conte d'un Suisse : on lui avoit assigné une porte des Tuileries,

avec

(c) „ La liberté, disoient les Stoïciens, est une chimere. Faute de connoître les motifs de rassembler les circonstances qui nous déterminent à agir d'une certaine manière, nous nous croyons libres. Peut-on penser que l'homme ait véritablement le pouvoir de se déterminer ? Ne sont-ce pas plutôt les objets extérieurs, combinés de mille façons différentes, qui le poussent & le déterminent ? Sa volonté est-elle une faculté vague & indépendante, qui agisse sans choix & par caprice ? Elle agit, soit en conséquence d'un jugement, d'un acte de l'entendement, qui lui représente que telle chose est plus avantageuse à ses intérêts que toute autre ; soit qu'indépendamment de cet acte les circonstances où un homme se trouve l'inclinent, la forcent à se tourner d'un certain côté ; & il se flatte alors qu'il s'y est tourné librement, quoiqu'il n'ait pas pu vouloir se tourner d'un autre”. *Histoire critique de la philosophie.*

(d) Lorsqu'on voit un chancelier avec sa simarre, sa large perruque & son air composé, s'il n'est point, dit Montaigne, de tableau plus plaisant à se faire que de se peindre ce même chancelier consommant l'œuvre du mariage ; peut-être n'est-on pas moins tenté de rire, lorsqu'on voit l'air

fou-

avec défense d'y laisser entrer personne. Un bourgeois s'y présente : *On n'entre point*, lui dit le Suisse. *Aussi*, répond le bourgeois, *je ne veux point entrer, mais sortir seulement du pont-royal..... Ah! s'il s'agit de sortir*, reprend le Suisse, *monsieur, vous pouvez passer (d)*. Qui le croiroit? ce conte est l'histoire du peuple Romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; & les Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de royauté, lui accordent, sous le nom d'*imperator*, la puissance qu'ils lui refusent sous le nom de *rex*.

Ce que je dis des Romains peut généralement s'appliquer à tous les divans & à tous les conseils des princes. Parmi les peuples, comme parmi les souverains, il n'en est aucun que l'abus des mots n'ait précipité

soucieux & la gravité importante avec laquelle certains vifirs s'asséyent au divan pour opiner & conclurre, comme le Suisse, *Ah! s'il s'agit de sortir, monsieur, vous pouvez passer*. Les applications de ce mot sont si faciles & si fréquentes, qu'on peut s'en fier à cet égard à la sagacité des lecteurs, & les assurer qu'ils trouveront par-tout des sentinelles Suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet un fait assez plaisant: c'est la réponse d'un Anglois à un ministre d'état. Rien de plus ridicule, disoit le ministre aux courtisans, que la manière dont se tient le conseil chez quelques nations negres. Représentez-vous une chambre d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau: c'est là que, nuds & d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état: arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche & y enfonce jusqu'au cou; & c'est dans cette posture qu'ils se tiennent & qu'on délibère sur les affaires d'état. Mais vous ne riez pas? dit le ministre au seigneur le plus près de lui. Non, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Quoi donc? reprit le ministre. *C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.*

pité dans quelque erreur grossière. Pour échapper à ce piège, il faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, composer une langue philosophique, dans laquelle on détermineroit la signification précise de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, se transmettre exactement leurs idées; les disputes, qu'éternise l'abus des mots, se termineroient; & les hommes, dans toutes les sciences, seroient bien-tôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet si utile & si desirable est peut-être impossible. Ce n'est point aux philosophes, c'est au besoin qu'on doit l'invention des langues; & le besoin, en ce genre, n'est pas difficile à satisfaire. En conséquence, on a d'abord attaché quelques fausses idées à certains mots; ensuite on a combiné, comparé ces idées & ces mots entr'eux; chaque nouvelle combinaison a produit une nouvelle erreur; ces erreurs se sont multipliées, & en se multipliant, se sont tellement compliquées qu'il seroit maintenant impossible, sans une peine & un travail infini, d'en suivre & d'en découvrir la source. Il en est des langues comme d'un calcul algébrique: il s'y glisse d'abord quelques erreurs; ces erreurs ne sont pas apperçues; on calcule d'après les premiers calculs; de proposition en proposition, l'on arrive à des conséquences entièrement ridicules. On en sent l'absurdité: mais comment retrouver l'endroit où s'est glissée la première erreur? Pour cet effet, il faudroit refaire & révé-

rifier

rifier un grand nombre de calculs ; malheureusement il est peu de gens qui puissent l'entreprendre , encore moins qui le veuillent , sur-tout lorsque l'intérêt des hommes puissants s'oppose à cette vérification.

J'ai montré les vraies causes de nos faux jugemens ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'esprit ont leur source ou dans les passions , ou dans l'ignorance , soit de certains faits , soit de la vraie signification de certains mots. L'erreur n'est donc pas essentiellement attachée à la nature de l'esprit humain ; nos faux jugemens sont donc l'effet de causes accidentelles , qui ne supposent point en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ; l'erreur n'est donc qu'un accident , d'où il suit que tous les hommes ont essentiellement l'esprit juste.

Ces principes une fois admis , rien ne m'empêche maintenant d'avancer , que *juger* , comme je l'ai déjà prouvé , n'est proprement que *sentir*.

La conclusion générale de ce discours ; c'est que l'esprit peut être considéré ou comme la faculté productrice de nos pensées ; & l'esprit , en ce sens , n'est que sensibilité & mémoire : ou l'esprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés ; & , dans cette seconde signification , l'esprit n'est qu'un assemblage de pensées , & peut se subdiviser dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

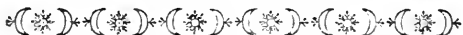
Voilà les deux aspects sous lesquels se présente l'esprit considéré en lui-même : examinons maintenant ce que c'est que l'esprit par rapport à la société.

DE

DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.



CHAPITRE PREMIER.

Idee générale.

LA Science n'est que le souvenir ou des faits ou des idées d'autrui : l'*Esprit*, distingué de la Science, est donc un assemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'esprit est juste, elle est même très-instructive pour un philosophe; mais elle ne peut être généralement adoptée: il faut au public une définition qui le mette à portée de comparer les différents esprits entr'eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, si l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le public mesurerait-il l'étendue d'esprit d'un homme qui donneroit au public une liste exacte des idées de cet homme? comment distinguer en lui la science & l'esprit?

Supposons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue: il faudroit que
le

(a) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur prétend connoître le caractère d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle: *De quel pays êtes-vous?* lui demande Marcel. *Je suis Anglois...* Vous, Anglois! lui replique Marcel: *Vous seriez de cette i.e. où les citoyens*

le public, pour favoir si je mérite réellement à cet égard le titre de second inventeur, fût préliminairement ce que j'ai lu, vu & entendu : connoissance qu'il ne veut ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypothese impossible que le public pût avoir un dénombrement exact & de la quantité & de l'espèce des idées d'un homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le public seroit souvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même qu'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit : tels sont en général tous les artistes.

Quelque frivole que paroisse un art, cet art cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danser son écolière, *que de choses dans un menuet !* il est certain que ce danseur apercevoit alors, dans la maniere de plier, de relever & d'emboiter ses pas, des adresses invisibles aux yeux ordinaires (a), & que son exclamation n'est ridicule que par la trop grande importance mise à de petites choses. Or, si l'art de la danse renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaisons, qui fait si l'art de la déclamation

ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine ! Non, monsieur : ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine, ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur.

mation ne suppose point, dans l'actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en emploie un politique pour former un système de gouvernement? Qui peut assurer, lorsqu'on consulte nos bons romans, que, dans les gestes, la parure & les discours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaisons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque système du monde; & qu'en des genres très-différents, la Le Couvreur & Ninon de l'Enclos n'aient eu autant d'esprit qu'Aristote & Solon?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette proposition; mais faire seulement sentir que, toute ridicule qu'elle paroisse, il n'est cependant personne qui puisse la résoudre exactement.

Trop souvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un art celles que cette même ignorance lui donne: mais supposons qu'on pût, à cet égard, détromper le public, je dis qu'en l'éclairant on ne changeroit rien à sa manière de juger. Il ne mesurera jamais son estime pour un art uniquement sur le nombre plus ou moins grand de combinaisons nécessaires pour y réussir; 1. parce que le dénombrement en est impossible à faire; 2. parce qu'il ne doit considérer l'esprit que du point de vue sous lequel il est important de le connoître, c'est-à-dire, par

(b) Le vulgaire restreint communément la signification de ce mot *intérêt* au seul amour de l'argent; le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu,

rapport à la société. Or, sous cet aspect, je dis que l'esprit n'est qu'un assemblage, plus ou moins nombreux, non seulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéressantes pour le public; & que c'est moins au nombre & à la finesse, qu'au choix heureux de nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'esprit.

En effet, si les combinaisons du jeu des échecs sont infinies, si l'on n'y peut exceller sans en faire un grand nombre, pourquoi le public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands esprits? C'est que leurs idées ne lui sont utiles ni comme agréables ni comme instructives, & qu'il n'a par conséquent nul intérêt de les estimer: or l'intérêt (*b*) préside à tous nos jugements. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de combinaisons & d'esprit que la découverte d'une vérité, & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance péseroit-il le mérite des idées des hommes? Chaque particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou désagréable qu'il en reçoit: le public n'est que l'assemblage de tous les particuliers; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour règle de ses jugements.

Ce point de vue, sous lequel j'examine
l'esprit,

tendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs, ou nous soustraire à des peines

l'esprit, est, je crois, le seul sous lequel il doit être considéré. C'est l'unique manière d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer sur ce point l'incertitude de nos jugements, & de découvrir enfin la cause de l'étonnante diversité des opinions des hommes en matière d'esprit; diversité absolument dépendante de la différence de leurs passions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs sentimens, & par conséquent de leurs intérêts.

Il seroit en effet bien singulier que l'intérêt général (c) eût mis le prix aux différentes actions des hommes; qu'il leur eût donné les noms de vertueuses, de vicieuses ou de permises, selon qu'elles étoient utiles, nuisibles ou indifférentes au public; & que ce même intérêt n'eût pas été l'unique dispensateur de l'estime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainsi que les actions, sous trois classes différentes.

Les idées utiles: &, prenant cette expression dans le sens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous instruire ou à nous amuser.

Les idées nuisibles: ce sont celles qui font sur nous une impression contraire.

Les idées indifférentes: je veux dire toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes, ou devenues trop familières, ne font presque aucune impression sur nous. Or, de pareil-

(.) On sent que je parle ici en qualité de politique, & non de théologien.

pareilles idées n'ont presque point d'existence, & ne peuvent, pour ainsi dire, porter qu'un instant le nom d'indifférentes; leur durée ou leur succession, qui les rend ennuyeuses, les fait bientôt rentrer dans la classe des idées nuisibles.

Pour faire sentir combien cette manière de considérer l'esprit est féconde en vérités, je ferai successivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes; & je prouverai qu'en tout temps, en tout lieu, tant en matière de morale qu'en matière d'esprit, c'est l'intérêt personnel qui dicte le jugement des particuliers, & l'intérêt général qui dicte celui des nations: qu'ainsi c'est toujours, de la part du public comme des particuliers, l'amour ou la reconnaissance qui loue, la haine ou la vengeance qui méprise.

Pour démontrer cette vérité, & faire apercevoir l'exakte & perpétuelle ressemblance de nos manières de juger, soit les actions, soit les idées des hommes, je considérerai la probité & l'esprit à différents égards, & relativement, 1. à un particulier, 2. à une petite société, 3. à une nation, 4. aux différents siècles & aux différents pays, 5. à l'univers entier: & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, sous chacun de ces points de vue, l'intérêt est l'unique juge de la probité & de l'esprit.

C H A P I T R E II.

De la probité, par rapport à un particulier.

C'EST point de la vraie probité, c'est-à-dire, de la probité par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre; mais simplement de la probité considérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque particulier n'appelle *probité* dans autrui, que l'habitude des actions qui lui sont utiles: je dis l'habitude, parce que ce n'est point une seule action honnête, non plus qu'une seule idée ingénieuse, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de spirituel; on fait qu'il n'est point d'avare qui ne se soit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de fripon qui n'ait fait une bonne action, de stupide qui n'ait dit un bon-mot, & d'homme enfin qui, si l'on rapproche certaines actions de sa vie, ne paroisse doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conséquence dans la conduite des hommes supposeroit en eux une continuité d'attention dont ils sont incapables; ils ne diffèrent les uns des autres que du plus au moins. L'homme absolument conséquent n'existe point encore; & c'est pourquoi rien de parfait sur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'est donc à l'habitude des actions qui lui sont utiles, qu'un particulier donne le nom de probité; je dis des actions, parce qu'on

qu'on n'est point juge des intentions. Comment le feroit-on ? Une action n'est presque jamais l'effet d'un sentiment ; nous ignorons souvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme estimable & pauvre, il fait sans doute une bonne action ; mais cette action est-elle uniquement l'effet du desir de faire un heureux ? La pitié, l'espoir de la reconnoissance, la vanité même, tous ces divers motifs, séparés ou réunis, ne peuvent-ils pas, à son insu, l'avoir déterminé à cette action louable ? Or, si le plus souvent l'on ignore soi-même les motifs de son bienfait, comment le public les appercevroit-il ? Ce n'est donc que par les actions des hommes que le public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette maniere de juger est encore fautive. Un homme a, par exemple, vingt degrés de passion pour la vertu, mais il aime ; il a trente degrés d'amour pour une femme, & cette femme en veut faire un assassin : dans cette hypothese, il est certain que cet homme est plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix degrés de passion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ses actions est quelquefois le moins passionné pour la vertu.

Aussi tout philosophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. On n'a que trop souvent vu des

hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'événements bizarres. Celui qui, dans toutes les situations possibles, répond de sa vertu, est un imposteur ou un imbécille dont il faut également se défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de *probité*, considérée par rapport à chaque particulier, il faut, pour s'assurer de la justesse de cette définition, avoir recours à l'observation ; elle nous apprend qu'il est des hommes auxquels un heureux naturel, un desir vif de la gloire & de l'estime, inspirent pour la justice & la vertu le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richesses. Les actions personnellement utiles à ces hommes vertueux sont les actions justes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui sont pas contraires.

Ces hommes sont en si petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La classe la plus nombreuse, & qui compose à elle seule presque tout le genre humain, est celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards sur l'intérêt général. Concentrés, pour ainsi dire, dans leur bien-être (a), ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont personnelle-

ment

(a) Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait: *il n'est*, dit Hobbes, *dans l'état des sauvages, d'homme méchant que l'homme robuste ; & dans l'état polier, que l'homme en crédit.* Le puissant, pris en ces deux sens, n'est cependant pas plus méchant que le foible :

ment utiles. Un juge absout un coupable, un ministre élève aux honneurs un sujet indigne; l'un & l'autre sont toujours justes, au dire de leurs protégés: mais que le juge punisse, que le ministre refuse, ils seront toujours injustes aux yeux du criminel & du disgracié.

Si les moines, chargés, sous la première race, d'écrire la vie de nos rois, ne donnerent que la vie de leurs bienfaiteurs; s'ils ne désignent les autres regnes que par cet mots *NIHIL FECIT*; & s'ils ont donné le nom de *rois fainéants* à des princes très-estimables; c'est qu'un moine est un homme, & que tout homme ne prend, dans ses jugements, conseil que de son intérêt.

Les chrétiens, qui donnoient avec justice le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçoient sur eux les païens, ne donnerent-ils pas le nom de zèle aux cruautés qu'ils exercèrent à leur tour sur ces mêmes païens? Qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'est point de crime qui ne soit mis au rang des actions honnêtes par les sociétés auxquelles ce crime est utile, ni d'action utile au public qui ne soit blâmée de quelque société particulière à qui cette même action est nuisible.

Quel homme, en effet, sacrifie l'orgueil de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil

foible; Hobbes le sentoit; mais il savoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant, il n'en paroît souvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort; ses coups blessent, on le traite de brutal.

l'orgueil d'être plus vrai, & s'il fonde, avec une attention scrupuleuse, tous les replis de son ame, ne s'apercevra pas que c'est uniquement à la maniere différente dont l'intérêt personnel se modifie, que l'on doit ses vices & ses vertus (b)? que tous les hommes sont mus par la même force? que tous tendent également à leur bonheur? que c'est la diversité des passions & des goûts, dont les uns sont conformes & les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus & de nos vices? Sans mépriser le vicieux, il faut le plaindre, se féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces passions, qui nous eussent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à son intérêt; & de-là l'injustice de tous nos jugemens, & ces noms de juste & d'injuste prodigués à la même action, relativement à l'avantage ou au desavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers physique est soumis aux loix du mouvement, l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt est, sur la terre, le puissant enchanteur qui

(b) L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable, & qui, pour s'arracher à ce spectacle, est, pour ainsi dire, forcé de secourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, est celui pour qui le spectacle de la misere d'autrui est un spectacle agréable; c'est pour prolonger ses plaisirs qu'il refuse tout secours aux malheureux. Or ces deux hommes si différens tendent cependant tous deux à leur plaisir, & sont mus par le même ressort. Mais, dira-t-on, si l'on

qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible, qui pâture dans nos plaines, n'est-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces insectes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur de la pampa des herbes? „ Fuyons, disent-ils, cet animal „ vorace & cruel, ce monstre, dont la „ gueule engloutit à la fois & nous & nos „ cités. Que ne prend-il exemple sur le „ lion & le tigre? ces animaux bienfai- „ sants ne détruisent point nos habitations, „ ils ne se repaissent point de notre sang; „ justes vengeurs du crime, ils punissent „ sur le mouton les cruautés que le mou- „ ton exerce sur nous ”. C'est ainsi que des intérêts différents métamorphosent les objets: le lion est à nos yeux l'animal cruel; à ceux de l'insecte, c'est le mouton. Aussi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz disoit de l'univers physique: que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque instant un phénomène nouveau & différent à chacun de ses habitants.

Ce principe est si conforme à l'expérience, que, sans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure
que

fait tout pour soi, l'on ne doit donc point de reconnaissance à ses bienfaiteurs? Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'est-il pas en droit d'en exiger; autrement, ce seroit un contrat & non un don qu'il auroit fait. *Les Germains, dit Tacite, sont & reçoivent des présents, & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnaissance.* C'est en faveur des malheureux, & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le public impose, avec raison, aux obligés le devoir de la reconnaissance.

que l'intérêt personnel est l'unique & universel appréciateur du mérite des actions des hommes; & qu'ainsi la probité, par rapport à un particulier, n'est, conformément à ma définition, que l'habitude des actions personnellement utiles à ce particulier.

C H A P I T R E III.

De l'esprit, par rapport à un particulier.

On prouve, par les faits, que nous n'estimons, dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'estimer.

TRANSPORTONS maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions: l'on sera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions. Or, dans tous ces différents cas, nous prisons d'autant plus une idée que cette idée nous est plus utile. Le pilote, le médecin & l'ingénieur

(1) Pour se moquer d'une grande parleuse, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa de lui présenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveilles; mais, pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différen-

génieur auront plus d'estime pour le constructeur de vaisseau, le botaniste & le mécanicien, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le libraire, l'orfèvre & le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le dessinateur & l'architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux feront, sans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes passions ou ces mêmes goûts (a). Une femme tendre fera plus de cas d'un roman que d'un livre de métaphysique: un homme tel que Charles XII. préférera l'histoire d'Alexandre à tout autre ouvrage: l'avare ne trouvera certainement d'esprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer son argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de passions, pour estimer les idées d'autrui, il faut être intéressé à les estimer; sur quoi j'observerai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux sortes d'intérêts.

Il est des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur sentiment sans opiniâtreté, conservent leur esprit dans cet état de suspension qui y laisse une entrée libre aux vérités

tes, sans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite: *êtes-vous*, lui dit-on, *contente de votre présenté?* *Qu'il est charmant!* répondit-elle, *qu'il a d'esprit!* A cette exclamation, chacun de rire: ce grand esprit, c'étoit un muet.

tés nouvelles: de ce nombre, font quelques esprits philosophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formé des opinions & rougir d'en changer; ces deux sortes d'hommes estimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuses, & propres à satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il est d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprends presque tous, qui sont animés d'une vanité moins noble; ceux-là ne peuvent estimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (*b*), & propres à justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondés leur haine ou leur amour. De-là cet instinct sûr & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite (*c*): de-là cet attrait puissant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres; attrait qui les force, pour ainsi dire, à se rechercher, malgré le danger que met souvent dans leur commerce le desir

(*b*) Tous ceux dont l'esprit est borné décrivent sans cesse ceux qui joignent la solidité à l'étendue d'esprit. Il les accusent de trop raffiner, & de penser en tout d'une manière trop abstraite: „ Nous n'accorderons jamais, dit Mr. Hu-
„ me, qu'une chose est juste, lorsqu'elle passe notre foible
„ conception. La différence, ajoute cet illustre philoso-
„ phe, de l'homme commun à l'homme de génie, se re-
„ marque principalement dans le plus ou le moins de pro-
„ fondeur des principes sur lesquels ils fondent leurs idées:
„ avec la plupart des hommes tout jugement est particu-
„ lier; ils ne portent point leurs vues jusques aux propo-
„ sitions universelles; toute idée générale est obscure pour
„ eux”.

(*c*) Les fots, s'ils en avoient la puissance, banniroient

fir commun qu'ils ont de la gloire : de-là cette maniere sûre de juger du caractère & de l'esprit d'un homme par le choix de ses livres & de ses amis ; un sot , en effet , n'a jamais que de sots amis : toute liaison d'amitié , lorsqu'elle n'est pas fondée sur un intérêt de bienfiance , d'amour , de protection , d'avarice , d'ambition , ou sur quelque autre motif pareil , suppose toujours quelque ressemblance d'idées ou de sentimens entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente (*d*) : voilà pourquoi les Auguste, les Mécene, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familièrement avec les gens d'esprit, & ce qui a donné lieu au proverbe dont la trivialité atteste la vérité : *dis-moi qui tu bantes, j'te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être considérée comme la force attractive & répulsive qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres (*e*). Qu'on transporte à Con-

tanti-

volontiers les gens d'esprit de leur société ; & répéteroient, d'après les Ephétiens : *si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.*

(*d*) A la cour, les grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'esprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

(*e*) Il est peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employassent les tourmens pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens assez fous & d'un orgueil assez intolérable pour vouloir exciter le magistrat à sévir contre l'écrivain qui, donnant à la musique italienne la préférence sur la musique françoise, étoit d'un avis différent du leur ? Si l'on ne se porte ordinairement à certains excès que dans les disputes de religion, c'est que les autres disputes ne fournissent pas

pas

tantinople un philosophe , qui , n'étant point éclairé par les lumieres de la révélation , ne peut suivre que les lumieres de la raison ; que ce philosophe nie la mission de Mahomet , les visions & les prétendus miracles de ce prophete : qui doute que ceux qu'on appelle les bons Musulmans n'aient de l'éloignement pour ce philosophe , ne le regardent avec horreur , & ne le traitent de fou , d'impie , & quelquefois même de malhonnête-homme ? En vain diroit-il que , dans une pareille religion , il est absurde de croire aux miracles dont on n'est pas soi-même le témoin ; & que , s'il y a toujours plus à parier pour un mensonge que pour un miracle (*f*) , les croire trop facilement , c'est moins croire en Dieu qu'aux imposteurs ; en vain représenteroit-il que , si Dieu eût voulu annoncer la mission de Mahomet , il n'eût point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raison la moins exercée. Quelques raisons que ce philosophe apportât de son incrédulité , il n'obtiendrait jamais la réputation de sage & d'honnête ,

pas les mêmes prétextes ni les mêmes moyens d'être cruel. Ce n'est qu'à l'impuissance , qu'on est en général redevable de sa modération. L'homme humain & modéré est un homme tres-rare. S'il rencontre un homme d'une religion différente de la sienne ; c'est , dit-il , un homme qui , sur ces matieres , a d'autres opinions que moi ; pourquoi le persécuterois-je ? L'évangile n'a nulle part ordonné qu'on employât les tortures & les prisons à la conversion des hommes. La vraie religion n'a jamais dressé d'échaffauds ; ce sont quelquefois ses ministres qui , pour venger leur orgueil , blessé par des opinions différentes des leurs , ont armé en leur faveur la stupide crédulité des peuples & des princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les prêtres
Egyp-

nête, auprès de ces bons Musulmans, qu'en devenant assez imbécille pour croire des choses absurdes, ou assez faux pour feindre de les croire. Tant il est vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Aussi ne persuade-t-on jamais les fots qu'avec des sottises.

Si le sauvage du Canada nous préfère aux autres peuples de l'Europe, c'est que nous nous prêtons davantage à ses mœurs, à son genre de vie; c'est à cette complaisance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorsqu'il dit : *c'est un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroît donc que c'est toujours soi qu'on estime dans les autres; & c'est la raison pour laquelle les César, les Alexandre, & généralement tous le grands hommes ont toujours eu d'autres grands hommes sous leurs ordres. Un prince est habile, il prend en main le sceptre; à peine est-il monté sur le trône, que toutes les places se trouvent

vent

Egyptiens font de la reine Nephté, dans *Séthos*: loin d'exciter l'animosité, la vexation, la persécution, par les conseils d'une pitié mal entendue; elle n'a, disent-ils, tiré de la religion que des maximes de douceur: elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les dieux.

(f) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne seroit-il pas suspect? Il faut, dit Mr. de Fontenelle, être si fort en garde contre soi-même pour raconter un fait, précisément comme on l'a vu, c'est-à-dire, sans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'est jamais surpris en mensonge, est à coup sûr un menteur.

vent remplies par des hommes supérieurs: le prince ne les a point formés, il semble même les avoir pris au hazard; mais, forcé de n'estimer & de n'élever aux premiers postes que des hommes dont l'esprit soit analogue au sien, il est, par cette raison, toujours nécessité à faire de bons choix. Un prince, au contraire, est peu éclairé: contraint, par cette même raison, d'attirer près de lui des gens qui lui ressemblent, il est presque toujours nécessité aux mauvais choix. C'est la suite de semblables princes qui souvent a fait substituer les plus grandes places de fots en fots, durant plusieurs siècles. Aussi les peuples, qui ne peuvent connoître personnellement leur maître, ne le jugent-ils que sur le talent des hommes qu'il emploie, & sur l'estime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un monarque stupide, disoit la reine Christine, toute sa cour ou l'est ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On fait ce mot d'un cardinal: après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du saint pere, & lui dit: *vous voilà élu pape, voici la dernière fois que vous entendrez la vérité: séduit par les respects, vous allez bientôt vous croire un grand homme; souvenez-vous qu'avant votre exaltation vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de courtisans sans doute sont doués de l'esprit & du courage
né:

nécessaire pour tenir un pareil discours ; mais la plupart d'entr'eux , semblables à ces peuples qui tour à tour adorent & fouettent leur idole , sont en secret charmés de voir humilier le maître auquel ils sont soumis. La vengeance leur inspire l'éloge qu'ils font de pareils traits , & la vengeance est un intérêt. Qui n'est point animé d'un intérêt de cette espece , n'estime & même ne sent que les idées analogues aux siennes : aussi la baguette , propre à découvrir un mérite naissant & inconnu , ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement tourner qu'entre les mains des gens d'esprit , parce qu'il n'y a que le lapidaire qui se connoisse en diamants bruts , & que l'esprit qui sente l'esprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui , dans le jeune Curchill , pouvoit apercevoir le fameux Marlborough.

Toute idée trop étrangere à notre maniere de voir & de sentir , nous semble toujours ridicule. Le même projet , qui , vaste & grand , paroîtra cependant d'une exécution facile au grand ministre , sera traité , par un ministre ordinaire , de fou , d'insensé ; & ce projet , pour me servir de la phrase usitée parmi les fots , sera renvoyé à *la république de Platon*. Voilà la raison pour laquelle , en certains pays , où les esprits , énervés par la superstition , sont paresseux & peu capables des grandes entreprises ; on croit couvrir un homme du plus grand ridicule , lorsqu'on dit de lui : *c'est un homme qui veut réformer l'État*. Ridicule que la pauvreté , le dépeuplement de ces pays ,
&

& par conséquent la nécessité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber sur les moqueurs. Il en est de ces peuples comme de ces plaisants subalternes (g), qui croient deshonorer un homme, lorsqu'ils disent de lui, d'un ton sotttement malin : *c'est un Romain, c'est un esprit*. Raillerie qui, rappelée à son sens précis, apprend seulement que cet homme ne leur ressemble point, c'est-à-dire, qu'il n'est ni sot, ni fripon. Combien un esprit attentif n'entend-il pas, dans les conversations, de ces aveux imbécilles & de ces phrases absurdes, qui, réduites à leur signification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient ? Aussi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'estime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou la critique ne signifient rien, sinon que cet homme pense ou ne pense pas comme lui. Je pourrois encore, par une infinité d'autres faits, prouver que nous n'estimons jamais que les idées analogues aux nôtres ; mais pour constater cette vérité, il faut l'appuyer sur des preuves de pur raisonnement.

CHA:

(g) Les bourgeois opulents ajoutent en dérision qu'on voit souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit : *c'est*, répond le poète Saadi, *parce que l'homme d'esprit fait le prix des richesses, & que le riche ignore le prix des lumières.*

D'ail-

CHAPITRE IV.

De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres.

On prouve encore, dans ce chapitre, que nous sommes, par la paresse & la vanité, toujours forcés de proportionner notre estime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

DEUX causes, également puissantes; nous y déterminent: l'une est la vanité, & l'autre est la paresse. Je dis la vanité, parce que le desir de l'estime est commun à tous les hommes; non que quelques-uns d'entr'eux ne veuillent joindre, au plaisir d'être admiré, le mérite de mépriser l'admiration; mais ce mépris n'est pas vrai, & jamais l'admirateur n'est stupide aux yeux de l'admiré: or, si tous les hommes sont avides d'estime, chacun d'eux, instruit par l'expérience que ses idées ne paroîtront estimables ou méprisables aux autres qu'autant qu'elles seront conformes ou contraires à leurs opinions, il s'ensuit qu'inspiré par sa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'estimer dans les autres une conformité d'idées qui l'assure de leur estime, & de haïr en eux une opposition d'idées, garant sûr de leur haine ou du moins
de

D'ailleurs, comment la richesse estimerait-elle la science? Le savant peut apprécier l'ignorance, parce qu'il l'a été dans son enfance; mais l'ignorant ne peut apprécier le savant, parce qu'il ne l'a jamais été.

de leur mépris, qu'on doit regarder comme un calmant de la haine.

Mais, dans la supposition même qu'un homme fût, à l'amour de la vérité, le sacrifice de sa vanité, si cet homme n'est point animé du desir le plus vif de s'instruire, je dis que sa paresse ne lui permet d'avoir, pour des opinions contraires aux siennes, qu'une estime sur parole. Pour expliquer ce que j'entends par *estime sur parole*, je distinguerai deux sortes d'estime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet ou du respect qu'on a pour l'opinion publique (a), ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines personnes, & que je nomme *estime sur parole*. Telle est celle que certaines gens conçoivent pour des romans très-médiocres, uniquement parce qu'ils les croient de quelques-uns de nos écrivains célèbres. Telle est encore l'admiration qu'on a pour les Descartes & les Newton; admiration qui, dans la plupart des hommes, est d'autant plus enthousiaste qu'elle est moins éclairée; soit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs respectent, en cette idée, l'ouvrage de leur imagination; soit qu'en s'établissant juges du mérite d'un homme tel que Newton,

(a) Mr. de la Fontaine n'avoit que de cette espece d'estime pour la philosophie de Platon. Mr. de Fontenelle rapporte à ce sujet qu'un jour La Fontaine lui dit : *avouez que ce Platon étoit un grand philosophe. . . . Mais, lui trouvez-vous des idées bien nettes ?* lui répondit Fontenelle. *Où ! non : il est d'une obscurité impenétrable. . . . Ne*

ton, ils croient s'affocier aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette forte d'estime, dont notre ignorance nous force à faire souvent usage, est, par-là même, la plus commune. Rien de si rare que de juger d'après soi.

L'autre espece d'estime est celle qui, indépendante de l'opinion d'autrui, naît uniquement de l'impression que font sur nous certaines idées, & que, par cette raison, j'appelle *estime sentie*, la seule véritable & celle dont il s'agit ici. Or, pour prouver que la paresse ne nous permet d'accorder cette forte d'estime qu'aux idées analogues aux nôtres, il fustit de remarquer que c'est, comme le prouve sensiblement la géométrie, par l'analogie & les rapports secrets que les idées déjà connues ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoissance de ces dernières; & que c'est, en suivant la progression de ces analogies, qu'on peut s'élever au dernier terme d'une science. D'où il suit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, seroient pour nous des idées inintelligibles. Mais, dira-t-on, il n'est point d'idées qui n'aient nécessairement entr'elles quelque rapport, sans lequel elles seroient universellement inconnues. Oui, mais ce rapport peut être immédiat

trouvez-vous pas qu'il se contredit? Oh! vraiment, reprit La Fontaine, ce n'est qu'un sophiste. Puis, tout-à-coup, oubliant les aveux qu'il venoit de faire: Platon, reprit-il, place si bien ses personnages! Socrate étoit sur le Pnyx lorsqu'Alcibiade la tête couronnée de fleurs. . . Oh! ce Platon étoit un grand philosophe.

médiat ou éloigné : lorsqu'il est immédiat , le foible desir que chacun a de s'instruire le rend capable de l'attention que suppose l'intelligence de pareilles idées : mais , s'il est éloigné , comme il l'est presque toujours lorsqu'il s'agit de ces opinions qui font le résultat d'un grand nombre d'idées & de sentiments différens , il est évident qu'à moins qu'on ne soit animé d'un desir vif de s'instruire , & qu'on ne se trouve dans une situation propre à satisfaire ce desir , la paresse ne nous permettra jamais de concevoir , ni par conséquent d'avoir d'*estime sentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Peu d'hommes ont le loisir de s'instruire. Le pauvre , par exemple , ne peut ni réfléchir , ni examiner ; il ne reçoit la vérité , comme l'erreur , que par préjugé : occupé d'un travail journalier , il ne peut s'élever à une certaine sphaere d'idées ; aussi préfere-t-il la bibliotheque bleue aux écrits de S. Réal , de la Rochefoucault , & du Cardinal de Retz

Aussi , dans ces jours de réjouissances publiques où le spectacle s'ouvre *gratis* , les comédiens , ayant alors d'autres spectateurs à amuser , donneront plutôt *Dom Japhet* & *Pourceaugnac* , qu'*Héraclius* & le *Alisanthrope*. Ce que je dis du peuple peut s'appliquer à toutes les différentes classes d'hom-

(b) „ Lucain , disoit Heinsius , est à l'égard des autres „ poëtes ce qu'un cheval superbe & heannissant fièrement „ est à l'égard d'une troupe d'ânes , dont la voix ignoble „ décele le goût qu'ils ont pour la servitude ”.

d'hommes. Les gens du monde sont distraits par mille affaires & mille plaisirs; les ouvrages philosophiques ont aussi peu d'analogie avec leur esprit, que le *Misanthrope* avec l'esprit du peuple. Aussi préféreront-ils en général la lecture d'un Roman à celle de Locke. C'est par ce même principe des analogies qu'on explique comment les savants & même les gens d'esprit ont donné à des auteurs moins estimés la préférence sur ceux qui le sont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre poëte? pourquoi Heinlius (b) & Corneille faisoient-ils plus de cas de Lucain que de Virgile? par quelle raison Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron? pourquoi Scaliger (c) regardoit-il Homere & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvenal? C'est que l'estime plus ou moins grande qu'on a pour un auteur, dépend de l'analogie plus ou moins grande que ses idées ont avec celles de son lecteur.

Que, dans un ouvrage manuscrit, & sur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge, séparément, dix hommes d'esprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés: je dis que chacun d'eux soulignera des endroits différents; & que, si l'on confronte ensuite les endroits approuvés avec l'esprit & le caractère de chaque ap-

(c) Scaliger cite comme détestable la dix-septième ode du quatrième livre d'Horace, que Heinsius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

approbateur, on sentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à sa manière de voir & de sentir, & que l'esprit est, si j'ose le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'unisson.

Si le savant abbé de Longuerue, comme il le disoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de St. Augustin sinon que le cheval de Troie étoit une machine de guerre; & si, dans le roman de Cléopatre, un avocat célèbre ne voyoit rien d'intéressant que les nullités du mariage d'Elise avec Artaban; il faut avouer que la seule différence qui se trouve à cet égard entre les savants ou les gens d'esprit, & les hommes ordinaires, c'est que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur sphere d'analogies est beaucoup plus étendue. S'agit-il d'un genre d'esprit très-différent du sien? pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'esprit n'estime que les idées analogues aux siennes. Que l'on rassemble un Newton, un Quinaut, un Machiavel; qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette espece d'estime, que j'appelle *estime sur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, essayé de se communiquer leurs idées, Newton regardera Quinaut comme un rimailleur insupportable, celui-ci prendra Newton pour un faiseur d'almanacs, tous deux regarderont Malchiavel comme un politique du Palais-Royal; & tous trois enfin, se traitant réciproquement d'esprits médiocres,

eres, se vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils se feront procuré.

Or, si les hommes supérieurs, entièrement absorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*estime sentie* pour un genre d'esprit trop différent du leur; tout auteur, qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc espérer d'estime que de deux sortes d'hommes: ou des jeunes-gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le desir & le loisir de s'instruire; ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. Ce nombre d'hommes est toujours très-petit: voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain, & pourquoi chaque vérité est toujours si lente à se dévoiler aux yeux de tous.

Il résulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, soumis à la paresse, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont d'*estime sentie* que pour cette espèce d'idées; & de-là cette haute opinion que chacun est, pour ainsi dire, forcé d'avoir de soi-même; opinion que les moralistes n'eussent peut-être point attribuée à l'orgueil, s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que, dans la solitude, le saint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même, ne peut être que l'effet de la

nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de foi la plus haute idée? il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit les opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, & par conséquent beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables, il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre (d). La Duchesse de la Ferté disoit un jour à Madame de Staal: *il faut l'avouer, ma chere amie, je ne trouve que moi qui aie toujours raison* (e). Écoutons le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guebre, le Grec, l'Iman, le Marabou: lorsque, dans l'assemblée du peuple, ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la Duchesse de la Ferté: *peuples, je*

(d) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des esprits faux & des mauvais livres, tout homme & tout ouvrage qui combat ses opinions; qu'il voudroit imposer silence à l'homme, & supprimer l'ouvrage. C'est un avarice que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné sur eux aux hérétiques. Si, dans un procès, disent ces derniers, une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des factum pour soutenir son droit, ne regarderoit-on pas cette violence de l'une des parties comme une preuve de l'injustice de sa cause?

(e) Voyez les *Mémoires de Madame de Staal*.

(f) Que la présomption, disent les gens médiocres, que coïse de ceux qu'on appelle les gens d'esprit! Quelle supériorité ne se croient-ils pas sur les autres hommes? Mais, leur répondroit-on, le cerf qui se vanteroit d'être le plus vite des cerfs, seroit sans-doute un orgueilleux; mais, sans blesser la modestie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue; vous n'avez ni

je vous l'assure, moi seul j'ai toujours raison. Chacun se croit donc un esprit supérieur, & les sots ne sont pas ceux qui s'en croient le moins (f) : c'est ce qui a donné lieu au conte des quatre marchands qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naissance, des dignités & de l'esprit, & qui trouvent tous le débit de leur marchandise, à l'exception du dernier qui se retire sans étrennes.

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'esprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu ; & cet aveu est d'une belle ame : cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur supérieur, qu'une *estime sur parole* : ils ne sont que donner à l'opinion publique la préférence sur la leur, & convenir que ces personnes sont plus estimées, sans être intérieurement convaincus qu'elles soient plus estimables (g).

Un

lu, ni médité : comment pourriez-vous avoir autant d'esprit qu'un homme qui s'est donné beaucoup de peine pour acquérir des connoissances ? Vous l'accusez de présomption : & c'est vous, qui, sans étude & sans réflexion, voulez marcher son égal. A votre avis, qui des deux est présomptueux ?

(g) En poésie, Fontenelle seroit, sans peine, convenu de la supériorité du génie de Corneille sur le sien ; mais il ne l'auroit pas sentie. Je suppose pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de poésie, l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection : il est certain qu'il n'auroit, en ce genre, proposé d'autres règles fines que celles qu'il avoit lui-même aussi bien observées que Corneille ; qu'il devoit donc se croire intérieurement aussi grand poète que qui que ce fut ; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille, il ne faisoit, par conséquent, que sacrifier son sentiment à celui du public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'est pour eux qu'ils ont le plus de

Un homme du monde conviendra, sans peine, qu'il est en géométrie fort inférieur aux d'Alcembert, aux Clairaut, aux Euler; que dans la poésie il le cede aux Moliere, aux Racine, aux Voltaire: mais je dis en même temps que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoitra plus de supérieurs en ce même genre; & que d'ailleurs il se croira tellement dédommagé de la supériorité qu'ont sur lui les hommes que je viens de citer, soit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts & les sciences, soit par la variété de ses connoissances, le bon-sens, l'usage du monde, ou par quelque autre avantage pareil, que, tout pesé, il se croira aussi estimable que qui que ce soit (*b*).

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme qui, par exemple, remplit les petits offices de la magistrature, puisse se croire autant d'esprit que Corneille? Il est vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra personne à cet égard dans sa confiance: cependant, lorsque, par un examen scrupuleux, l'on a découvert de combien de sentiments d'orgueil nous sommes journellement affectés, sans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à soi-même & aux autres la profonde estime qu'on a pour son esprit, on sent

l'espece d'estime que j'appelle *sensie*; mais, qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce sentiment n'en existe pas moins en eux.

(*b*) On se loue de tout: les uns vantent leur stupidité sous le nom de bon-sens; d'autres louent leur beauté; quelques uns, enorgueillis de leurs richesses, mettent ces dons
du

sent que le silence de l'orgueil n'en prouve point l'absence. Supposons, pour suivre l'exemple rapporté ci-dessus, qu'au sortir de la comédie le hazard rassemble trois praticiens : qu'ils viennent à parler de Corneille ; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde ; cependant, si, pour se décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille est à-la vérité un grand homme, mais dans un genre frivole, il est certain. si l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la poésie, que les deux autres praticiens pourroient se ranger à l'avis du premier ; puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poésie : l'art de la procédure, diroit un autre, a bien ses finesse & ses combinaisons, comme tout autre art : vraiment, répondroit le troisieme, il n'est point d'art plus difficile. Or, dans l'hypothese très-admissible, que, dans cet art si difficile, chacun de ces praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le résultat de cette conversation seroit que chacun d'eux se croiroit autant d'esprit que Corneille. Nous sommes, par la vanité, & sur-tout par l'ignorance, tellement

du hazard sur le compte de leur esprit & de leur prudence ; la femme qui compte le soir avec son cuisinier, se croit aussi estimable qu'un savant. Il n'est pas jusqu'à l'imprimeur d'*in folio* qui ne méprise l'imprimeur de *romans*, & qui ne se croie aussi supérieur au dernier que l'*in-folio* l'est en masse à la *brochure*.

ment nécessités à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui. Du temps de Thémistocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du siècle présent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets pris sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la première part, adjugea la seconde à Thémistocle ; & le peuple crut alors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il est donc certain que chacun a nécessairement de soi la plus haute idée, & qu'en conséquence on n'estime jamais dans autrui que son image & sa ressemblance.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit, considéré par rapport à un particulier, c'est que l'esprit n'est que l'assemblage des idées intéressantes pour ce particulier, soit comme instructives, soit comme agréables : d'où il suit que l'intérêt personnel, comme je m'étois proposé de le montrer, est, en ce genre, le seul juge du mérite des hommes.

CHAPITRE V.

De la probité par rapport à une société particulière.

L'objet de ce chapitre est de montrer que les sociétés particulières ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont utiles : or l'intérêt de ces sociétés se trouvant souvent opposé à l'intérêt public, elles doivent souvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuisibles au public ; elles doivent donc , par l'éloge de ces actions , souvent séduire la probité des plus honnêtes gens , & les détourner , à leur insu , du chemin de la vertu.

Sous ce point de vue , je dis que la probité n'est que l'habitude plus ou moins grande des actions particulièrement utiles à cette petite société. Ce n'est pas que certaines sociétés vertueuses ne paroissent souvent se dépouiller de leur propre intérêt , pour porter sur les actions des hommes des jugemens conformes à l'intérêt public ; mais elles ne font alors que satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu ; & , par conséquent , qu'obéir , comme toute autre société , à la loi de l'intérêt personnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuses ? Il lui est aussi impossible d'aimer le bien pour le bien , que d'aimer le mal pour le mal (a).

Bru-

(a) Les déclamations continuelles des moralistes contre la méchanceté des hommes , prouvent le peu de connois-

Brutus ne sacrifia fon fils au falut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit fur lui moins de puiffance que l'amour de la patrie; il ne fit alors que céder à la plus forte paffion: c'eft elle qui, l'éclairant fur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide fi généreux, fi propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique refource qui pût fauver Rome de l'empêcher de retomber fous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonftances critiques où Rome fe trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action fervît de fondement à la vafte puiffance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

Mais, comme il eft peu de Brutus & de fociétés compofées de pareils hommes, c'eft dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples, pour prouver que, dans chacune des fociétés, l'intérêt particulier eft l'unique diftributeur de l'eftime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux fur un homme qui facrifie tous fes biens

fancé qu'ils en ont. Les hommes ne font point méchants, mais fousmis à leurs intérêts. Les cris des moraliftes ne changeront certainement pas ce reflort de l'univers moral. Ce n'eft donc point de la méchanceté des hommes dont il faut fe plaindre, mais de l'ignorance des légiflateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en oppofition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous, c'eft que leur légiflation & leur genre de vie leur infpiroit plus de probité.

(b) *Je ne fuis coupable, difoit Chilon mourant, que d'un feul crime: c'eft d'avoir, pendant ma magiftrature, fonné de la rigueur des loix au criminel, mon meilleur ami.*

Je citerai encore, à ce fujet, un fait rapporté dans le Guliftan. Un Arabe va fe plaindre au fultan des violences que

biens pour sauver de la rigueur des loix un parent, assassins: cet homme passera certainement, dans sa famille, pour très-vertueux, quoiqu'il soit réellement très-injuste. Je dis très-injuste, parce que, si l'espoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation, si la certitude du supplice est absolument nécessaire pour y entretenir l'ordre, il est évident qu'une grâce accordée à un criminel est, envers le public, une injustice dont se rend complice celui qui sollicite une pareille grâce (b).

Qu'un ministre, sourd aux sollicitations de ses parents & de ses amis, croie ne doit élever aux premières places que des hommes du premier mérite: ce ministre si juste passera certainement, dans sa société, pour un homme inutile, sans amitié, peut-être même sans honnêteté. Il faut le dire à la honte du siècle; ce n'est presque jamais qu'à des injustices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bien-faisant que lui prodigue la société dans laquelle il vit.

Que,

que deux inconnus exerçoient dans sa maison. Le sultan s'y transporte, fait éteindre les lumières, saisir les criminels, envelopper leurs têtes d'un manteau; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le sultan fait rallumer les flambeaux, considère les corps des criminels, lève les mains, & rend grâces à Dieu. *Quelle ferveur, lui dit son vizir, avez-vous donc reçue du ciel?* Vizir, répond le sultan, *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences; c'est pourquoy j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le visage de ces malheureux; j'ai craint que la tendresse paternelle ne me fît manquer à la justice que je dois à mes sujets. Juge si je dois remercier le ciel, maintenant que je me trouve juste, sans être parricide.*

Que, par les intrigues, un pere obtienne l'emploi de général pour un fils incapable de commander, ce pere sera cité, dans sa famille, comme un homme honnête & bienfaçant: cependant, quoi de plus abominable que d'exposer une nation, ou du moins plusieurs de ses provinces, aux ravages qui suivent une défaite, uniquement pour satisfaire l'ambition d'une famille?

Quoi de plus punissable que des sollicitations, contre lesquelles il est impossible qu'un souverain soit toujours en garde? De pareilles sollicitations, qui n'ont que trop souvent plongé les nations dans les plus grands malheurs, sont des sources intarissables de calamités: calamités auxquelles peut-être on ne peut soustraire les peuples qu'en brisant entre les hommes tous les liens de la parenté, & déclarant tous les citoyens enfants de l'état. C'est l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autorise une apparence de vertu, d'empêcher la subdivision d'un peuple en une infinité de familles ou de petites sociétés, dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public, éteindroient à la fin dans les âmes toute espece d'amour pour la patrie.

Ce que j'ai dit prouve suffisamment que, devant le tribunal d'une petite société, l'intérêt est le seul juge du mérite des actions des hommes: aussi n'ajouterois-je rien à ce que je viens de dire, si je ne m'étois proposé

(a) On couvroit, dans certains pays, d'une peau d'âne, les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne doivent

posé l'utilité publique pour but principal de cet ouvrage. Or, je sens qu'un homme honnête, effrayé de l'ascendant que doit nécessairement avoir sur lui l'opinion des sociétés dans lesquelles il vit, peut craindre avec raison d'être, à son insu, souvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matière sans indiquer les moyens d'échapper aux séductions, & d'éviter les pièges que l'intérêt des sociétés particulières tend à la probité des plus honnêtes-gens, & dans lesquels il ne l'a que trop souvent surprise.

CHAPITRE VI.

Des moyens de s'assurer de la vertu.

On indique, en ce chapitre, comment on peut repousser les insinuations des sociétés particulières, résister à leurs séductions, & conserver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

UN homme est juste, lorsque toutes ses actions tendent au bien public. Ce n'est point assez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un prince a mille places à donner, il faut les remplir; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'est donc uniquement de la justice (a) ou de l'injustice de ses choix que dépend

vent rien à ce qu'on appelle décence ou faveur, mais tout à la justice.

dépend sa vertu. Si, lorsqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foiblesse, par sollicitation ou par paresse, à un homme médiocre, la préférence sur un homme supérieur, il doit se regarder comme injuste, quelques éloges d'ailleurs que donne à sa probité la société dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'est uniquement l'intérêt public qu'il faut consulter & croire, & non les hommes qui nous environnent. L'intérêt personnel leur fait trop souvent illusion.

Dans les cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fausseté, & de sottise à la vérité qu'on y regarde du moins comme une folie, & qu'on y doit toujours regarder comme telle.

Elle y est dangereuse; & les vertus nuisibles seront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des princes humains & bons, tels que les Louis XII, les Louis XV. Les comédiens avoient joué le premier sur le théâtre; les courtisans exhortoient le Prince à les punir: *non*, dit-il, *ils me rendent justice; ils me croient digne d'entendre la vérité.* Exemple de modération imité depuis par Mr. le duc d'. . . Ce prince, forcé de mettre quelques impositions sur une province, & fatigué des remontrances d'un député des états de cette province, lui répondit avec vivacité: *Et quelles sont vos forces, pour vous opposer à mes volontés? Que pouvez-vous faire? . . . Obéir & haïr*, répliqua

pliqua le député. Réponse noble qui fait également honneur au député & au prince. Il étoit presque aussi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce même prince avoit une maîtresse, un gentilhomme la lui avoit enlevée; le prince étoit piqué, & ses favoris l'excitoient à la vengeance: *punissez*, disoient-ils, *un insolent....* *Je fais*, leur répondit-il, *que la vengeance m'est facile, un mot suffit pour me défaire d'un rival, & c'est ce qui m'empêche de le prononcer.*

Une pareille modération est trop rare; la vérité est ordinairement trop mal accueillie des princes & des grands, pour séjourner long-temps dans les cours. Comment habiteroit-elle un pays où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la bassesse & à la flatterie, donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'usage du monde? L'on aperçoit difficilement le crime où se trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne soient plus dangereuses & par conséquent plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui? Non que je prenne ici le parti des libelles: mais enfin une flatterie peut, à son insu, détourner un bon prince du chemin de la vertu, lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'est souvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever jusqu'au trône (b).

Mais

(b) „ Ce n'est point, dit le poète Saadi, la voix timide
„ des

Mais l'intérêt cachera toujours de pareilles vérités aux sociétés particulières de la cour. Ce n'est, peut-être, qu'en vivant loin de ces sociétés qu'on peut se défendre des illusions qui les séduisent. Il est du moins certain que, dans ces mêmes sociétés, on ne peut conserver une vertu toujours forte & pure, sans avoir habituellement présent à l'esprit le principe de l'utilité publique (c), sans avoir une connoissance profonde des véritables intérêts de ce public, par conséquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'est jamais le partage de la stupidité; une probité sans lumières n'est, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard, 1. parce qu'il n'est point juge des intentions; 2. parce qu'il ne prend, dans ses jugements, conseil que de son intérêt.

S'il soustrait à la mort celui qui par malheur tue son ami à la chasse, ce n'est pas seulement à l'innocence de ses intentions qu'il

„ des ministres qui doit porter à l'oreille des rois les plain-
 „ tes des malheureux; il faut que le cri du peuple puisse
 „ directement percer jusqu'au trône”.

(c) Conséquemment à ce principe, Mr. de Fontenelle a défini le mensonge: *taire une vérité qu'on doit*. Un homme sort du lit d'une femme, il en rencontre le mari: *D'où venez-vous ?* lui dit celui-ci. Que lui répondre? lui doit-on alors la vérité? *Non*, dit Mr de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'est utile à personne*. Or la vérité elle-même est formée au principe de l'utilité publique. Elle doit présider à la composition de l'histoire, à l'étude des sciences & des arts: elle doit se présenter aux grands, & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuisibles au public; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuisent qu'à l'homme même. C'est l'assilliger sans utilité; sous

qu'il fait grace, puisque la loi condamne au supplice la sentinelle qui s'est involontairement laissé surprendre au sommeil. Le public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un citoyen celle d'un autre citoyen ; il ne punit, dans le second, que pour prévenir les surprises & les malheurs auxquels l'exposeroit une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la noblesse de l'ame les lumieres de l'esprit. Quiconque rassemble en soi ces différens dons de la nature, se conduit toujours sur la boussole de l'utilité publique. Cette utilité est le principe de toutes les vertus humaines, & le fondement de toutes les législations. Elle doit inspirer le législateur, forcer les peuples à se soumettre à ses loix ; c'est enfin à ce principe qu'il faut sacrifier tous ses sentimens, jusqu'au sentiment même de l'humanité.

L'humanité publique est quelquefois impitoyable envers les particuliers (d). Lorsqu'un

prétexte d'être vrai ; c'est être méchant & brutal ; c'est moins aimer la vérité, que se glorifier dans l'humiliation d'autrui

(a) C'est ce principe qui, chez les Arabes, a consacré l'exemple de sévérité que donna le fameux Ziad, gouverneur de Basra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des assassins qui l'infestoient, il se vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les rues. L'on y arrête un étranger, il est conduit devant le tribunal du gouverneur, il essaie de le fléchir par ses larmes : *malheureux étranger*, lui dit Ziad, *je dois te paroître injuste, en punissant une contravention à des crâmes que tu as pu ignorer ; mais le salut de Basra dépend de ta mort : je pleure & te condamne.*

qu'un vaisseau est surpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuse, commandé de tirer au sort la victime infortunée qui doit servir de pâture à ses compagnons, on l'égorge sans remords : ce vaisseau est l'emblème de chaque nation, tout devient légitime & même vertueux pour le salut public.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est qu'en fait de probité, ce n'est point des sociétés où l'on vit dont il faut prendre conseil, mais uniquement de l'intérêt public : qui le consulteroit toujours, ne feroit jamais que des actions ou immédiatement utiles au public, ou avantageuses aux particuliers sans être nuisibles à l'état. Or de pareilles actions lui sont toujours utiles.

L'homme qui secourt le mérite malheureux, donne, sans contredit, un exemple de bienfaisance conforme à l'intérêt général ; il acquitte la taxe que la probité impose à la richesse.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les trésors de la vertueuse opulence.

Qui se conduit par ce principe, peut se rendre à lui-même un témoignage avantageux de sa probité, peut se prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête-homme : je dis mériter ; car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne suffit pas d'être vertueux ; il faut, de plus,
se

(e) Il est permis de faire l'éloge de son cœur, & non celui de son esprit : c'est que le premier ne tire pas à conséquence.

se trouver, comme les Codrus & les Regulus, heureusement placé dans des temps, des circonstances & des postes où nos actions puissent beaucoup influer sur le bien public. Dans toute autre position, la probité d'un citoyen, toujours ignoré du public, n'est, pour ainsi dire, qu'une qualité de société particulière, à l'usage seulement de ceux avec lesquels il vit.

C'est uniquement par ses talents qu'un homme privé peut se rendre utile & recommandable à sa nation. Qu'importe au public la probité d'un particulier? cette probité ne lui est presque d'aucune utilité (e). Aussi juge-t-il les vivants comme la postérité juge les morts: elle ne s'informe point si Juvenal étoit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucrece impie, Horace libertin, Auguste dissimulé, & César la femme de tous les maris: c'est uniquement leurs talents qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent avec fureur contre les vices domestiques d'un homme illustre, prouvent moins leur amour pour le bien public que leur envie contre les talents; envie qui prend souvent, à leurs yeux, le masque d'une vertu, mais qui n'est le plus souvent qu'une envie déguisée, puisqu'en général ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme sans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice,

séquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du public.

ce, que d'honnêtes-gens auroient à rougir des sentimens dont ils se targuent, si on leur en découvroit le principe & la bassesse ?

Peut-être le public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu ; peut-être nos auteurs sont-ils quelquefois plus soigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs, & prennent-ils exemple sur Averroës, ce philosophe, qui se permettoit, dit-on, des friponneries qu'il regardoit non seulement comme peu nuisibles, mais même comme utiles à sa réputation : il donnoit, disoit-il, par-là le change à ses rivaux, détournoit adroitement sur les mœurs les critiques qu'ils eussent faites de ses ouvrages ; critiques qui, sans doute, auroient porté à sa gloire de plus dangereuses atteintes.

J'ai, dans ce chapitre, indiqué le moyen d'échapper aux séductions des sociétés particulières, de conserver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différens ; & ce moyen consiste à prendre, dans toutes ses démarches, conseil de l'intérêt public.



CHAPITRE VII.

De l'esprit par rapport aux sociétés particulières.

On fait voir que les sociétés pesent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces sociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on sent qu'elles doivent, en conséquence, porter, sur les mêmes objets, des jugemens très-différens de ceux du public.

CE que j'ai dit de l'esprit par rapport à un seul homme, je le dis de l'esprit considéré par rapport aux sociétés particulières. Je ne répéterai donc point, à ce sujet, le détail fatigant des mêmes preuves; je montrerai seulement, par de nouvelles applications du même principe, que chaque société, comme chaque particulier, n'estime ou ne méprise les idées des autres sociétés que par la convenance ou la disconvenance que ces idées ont avec ses passions, son genre d'esprit, & enfin le rang que tiennent dans le monde ceux qui composent cette société.

Qu'on produise un fakir dans un cercle de Sybarites, ce fakir n'y fera-t-il pas regardé avec cette pitié méprisante que des âmes sensuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaisirs réels, pour courir après des biens imaginaires? Que je fasse pénétrer un conquérant dans la retraite des philosophes, qui doute qu'il ne

traite

traite de frivolités leurs spéculations les plus profondes, qu'il ne les considère avec le mépris dédaigneux qu'une ame, qui se dit grande, a pour des ames qu'elle croit petites, & que la puissance a pour la foiblesse. Mais qu'à son tour, je transporte ce conquérant au portique: orgueilleux, lui dira le stoïcien outragé, toi qui méprises des ames plus hautes que la tienne, apprends que l'objet de tes desirs est ici celui de nos mépris; que rien ne paroît grand sur la terre, à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'est du pied des cedres, où s'assied le voyageur, que leur fâche semble toucher aux cieux; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes futaies rampent comme la bruyere, & n'offrent aux yeux du roi des airs qu'un tapis de verdure déployé sur des plaines. C'est ainsi que l'orgueil blessé du stoïcien se vengera du dédain de l'ambitieux; & qu'en général se traiteront tous ceux qui seront animés de passions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'histoire nous peint cette célèbre Cléopatre, qui, par la multiplicité de ses beautés, les charmes de son esprit, la variété de ses caresses, faisoit goûter chaque jour à son amant les délices de l'incestence; & dont enfin la première jouissance n'étoit, dit Echard, qu'une première faveur; qu'une telle femme se trouve dans une assemblée de ces prudes, dont la vieillesse & la laideur assurent la chasteté,

té, on y méprisera ses graces & ses talents : à l'abri de la séduction, sous l'égide de la laideur, ces prudes ne sentent pas combien l'ivresse d'un amant est flatteuse ; avec quelle peine, quand on est belle, on résiste au desir de mettre un amant dans la confiance de mille appas secrets : elles se déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ses foiblesses au rang des plus grands crimes. Mais, si l'une de ces prudes se présente à son tour dans un cercle de coquettes, elle y sera traitée sans aucun des ménagements que la jeunesse & la beauté doivent à la vieille & à la laideur. Pour se venger de sa pruderie, on lui dira que la belle qui cede à l'amour & la laide qui lui résiste, ne font, toutes deux, qu'obéir au même principe de vanité ; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ses attraits, l'autre fuit un délateur de ses disgraces ; & qu'animées, toutes deux, par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement ; & pourquoi le glorieux qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne & qui voudroit le voir ramper à ses pieds, est à son tour méprisé des gens éclairés. Insensé, lui diroient-ils volontiers, homme sans mérite & même sans orgueil, de quoi t'applaudis-tu ? des honneurs qu'on te rend ? Mais, ce n'est point à ton mérite, c'est à ton faste & à ta puissance qu'on rend hom-
mage.

mage. Tu n'es rien par toi-même ; si tu brilles , c'est de l'éclat que réfléchit sur toi la faveur du souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élevent de la fange des marécages ; soutenues dans les airs , elles s'y changent en nuages éclatants ; elles brillent comme toi , mais d'une splendeur empruntée du soleil ; l'astre se couche , l'éclat du nuage a disparu.

Si des passions contraires excitent le mépris respectif de ceux qu'elles animent , trop d'opposition dans les esprits produit à peu près le même effet.

Nécessités , comme je l'ai prouvé dans le Chapitre IV , à ne sentir , dans les autres , que les idées analogues à nos idées , comment admirer un genre d'esprit trop différent du nôtre ? Si l'étude d'une science ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficultés que nous ignorerions sans cette étude , c'est donc pour la science & l'art que nous cultivons , que nous avons nécessairement le plus de cette estime que j'appelle *sentie*.

Notre estime , pour les autres arts ou sciences , est toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la science ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géometre a communément plus d'estime pour le physicien que pour le poëte , qui doit en accorder davantage à l'orateur qu'au géometre.

C'est aussi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illustres , en des genres différents , faire très-peu de cas les
uns

uns des autres. Pour se convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part (car il n'y a point de dette plus fidèlement acquittée que le mépris,) prêtons l'oreille aux discours qui échappent aux gens d'esprit.

Semblables aux vendeurs de mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à soi, & croit les mériter seul. Le romancier se persuade que c'est son genre d'ouvrage qui suppose le plus d'invention & de délicatesse dans l'esprit; le métaphysicien se voit comme la source de l'évidence & le confident de la nature: moi seul, dit-il, je puis généraliser les idées, & découvrir le germe des événements qui se développent journallement dans le monde physique & moral; & c'est par moi seul que l'homme peut être éclairé. Le poëte, qui regarde les métaphysiciens comme des fous sérieux, les assure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'est retirée, ils n'ont pour y puiser, que le feu des Danaïdes; que les découvertes de leur esprit sont douteuses, mais que les agréments du sien sont certains.

C'est par de tels discours que ces trois hommes se prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres; & si, dans une pareille contestation, ils prenoient un politique pour arbitre: apprenez, leur diroit-il à tous, que les sciences & les arts ne sont que de sérieuses bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y

peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à son esprit : mais c'est uniquement la connoissance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & sensé ; tout autre objet est petit, & tout ce qui est petit est méprisable : d'où il concludroit que lui seul est digne de l'admiration universelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, supposons qu'un physicien prêtât l'oreille à cette conclusion : tu te trompes, repliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne mesure la grandeur de l'esprit que par la grandeur des objets qu'il considère, c'est moi seul qu'on doit réellement estimer. Une seule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aime une aiguille, je l'enferme dans une boussole ; l'Amérique se découvre ; l'on fouille ses mines, mille vaisseaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe ; & la face du monde politique est changée. Toujours occupé de grands objets, si je me recueille dans le silence & la solitude, ce n'est point pour y étudier les petites révolutions des gouvernements, mais celles de l'univers ; ce n'est point pour y pénétrer les frivoles secrets des cours, mais ceux de la Nature : je découvre comment les mers ont formé les montagnes & se sont répandues sur la terre ; je mesure & la force qui meut les astres & l'étendue des cercles lumineux qu'ils décrivent dans l'azur du ciel : je calcule leur masse, je la compare à celle de la terre ; & je rougis de

de la petitesse du globe. Or, si j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'insecte qui l'habite, le plus grand législateur n'est à mes yeux que le roi des abeilles.

Voilà par quels raisonnements chacun se prouve à lui-même qu'il est possesseur du genre d'esprit le plus estimable ; & comment, excités par le desir de le prouver aux autres, les gens d'esprit se dépriment réciproquement, sans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inspire pour les pareils, devient le jouet & la risée de ce même public dont il devrait être l'admiration.

Au reste, c'est en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour son esprit. On se moque d'un fleuriste immobile près d'une platte-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés sur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable sur la terre que la finesse & le mélange des couleurs dont il a, par sa culture, forcé la Nature à les peindre : chacun est ce fleuriste ; s'il ne mesure l'esprit des hommes que sur la connoissance qu'ils ont des fleurs, nous ne mesurons pareillement notre estime pour eux que sur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre estime est tellement dépendante de cette conformité d'idées, que personne ne peut s'examiner avec attention sans s'appercevoir que, si, dans tous les instants de la journée, il n'estime point le même homme précisément au même degré, c'est tou-

jours à quelques-unes de ces contradictions, inévitables dans le commerce intime & journalier, qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermomètre de son estime : aussi tout homme dont les idées ne sont point analogues à celles de sa société, en est-il toujours méprisé.

Le philosophe, qui vivra avec des petits-mâtres, fera l'imbécille & le ridicule de leur société ; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon, dont les plus fades quolibets passeront pour d'excellents mots : car le succès des plaisanteries dépend moins de la finesse d'esprit de leur auteur, que de son attention à ne ridiculiser que les idées désagréables à sa société. Il en est des plaisanteries comme des ouvrages de parti ; elles sont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuste des sociétés particulières les unes pour les autres, est donc, comme le mépris de particulier à particulier, uniquement l'effet & de l'ignorance & de l'orgueil : orgueil sans doute condamnable, mais nécessaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil est le germe de tant de vertus & de talents, qu'il ne faut ni espérer de le détruire, ni même tenter de l'affoiblir, mais seulement le diriger aux choses honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, sans

(*) L'intérêt ne nous présente des objets que les faces sous lesquelles il nous est utile de les appercevoir. Lorsqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'est pas tant à la justesse de son esprit, à la justice de son caractère, qu'il faut faire honneur, qu'au hazard qui nous pla-

fans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général; car la justice de nos jugemens & de nos actions n'est jamais que la rencontre heureuse de notre intérêt avec l'intérêt public (a).

Si l'estime, que les diverses sociétés ont pour certains sentimens & certaines sciences, est différente selon la diversité des passions & du genre d'esprit de ceux qui les composent; qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produise à peu près le même effet; & que des idées, agréables aux gens d'un certain rang, ne soient ennuyeuses pour des hommes d'un autre état? Qu'un homme de guerre, un négociant, dissertent devant des gens de robe; l'un, sur l'art des sièges, des campemens & des évolutions militaires; l'autre, sur le commerce de l'indigo, de la soie, du sucre & du cacao; ils seront écoutés avec moins de plaisir & d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du palais, des prérogatives de la magistrature & de la manière de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur esprit ou de leur vanité rend plus particulièrement intéressants pour eux.

En

place dans des circonstances où nous avons intérêt de voir comme le public. Qui s'examine profondément, se fustrop souvent en erreur pour n'être pas modeste. Il ne s'enorgueillit point de ses lumières, il ignore sa supériorité. L'esprit est comme la santé; quand on en a, l'on ne s'en aperçoit point.

En général, on méprise jusqu'à l'esprit dans un homme d'un état inférieur au sien. Quelque mérite qu'ait un bourgeois, il sera toujours méprisé d'un homme en place, si cet homme en place est stupide; *quoiqu'il n'y ait, dit Domat, qu'une distinction civile entre le bourgeois & le grand seigneur, & une distinction naturelle entre l'homme d'esprit & le grand seigneur stupide.*

C'est donc toujours l'intérêt personnel, modifié selon la différence de nos besoins, de nos passions, de notre genre d'esprit & de nos conditions, qui, se combinant, dans les diverses sociétés, d'un nombre infini de manières, produit l'étonnante diversité des opinions.

C'est conséquemment à cette variété d'intérêt que chaque société a son ton, sa manière particulière de juger & son grand esprit dont elle seroit volontiers un dieu, si la crainte des jugements du public ne s'opposoit à cette apothéose.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'affortir. Aussi n'est-il point de stupide, s'il apporte une certaine attention au choix de sa société, qui n'y puisse passer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des admirateurs sincères; aussi n'est-il point d'homme d'esprit, s'il se répand dans différentes sociétés, qui ne s'y voie successivement traité de fou, de sage, d'agréable, d'ennuyeux, de stupide & de spirituel.

La conclusion générale de ce que je viens de dire, c'est que l'intérêt personnel

nel est, dans chaque société, l'unique appréciateur du mérite des choses & des personnes. Il ne me reste plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement sêtés & recherchés des sociétés particulières telles que celles du grand monde, ne sont pas toujours les plus estimés du public.

CHAPITRE VIII.

De la différence des jugemens du public, & de ceux des sociétés particulières.

Conséquemment à la différence qui se trouve entre l'intérêt du public & celui des sociétés particulières, on prouve, dans ce chapitre, que ces sociétés doivent attacher une grande estime à ce qu'on appelle le bon ton & le bel usage.

POUR découvrir la cause des jugemens différents que portent sur les mêmes gens le public & les sociétés particulières, il faut observer qu'une nation n'est que l'assemblage des citoyens qui la composent; que l'intérêt de chaque citoyen est toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public; que, semblable aux astres qui, suspendus dans les déserts de l'espace, y sont mus par deux mouvements principaux, dont le premier plus lent (a) leur est commun avec tout l'univers, & le second plus rapide leur est particulier, cha-

(a) Système des anciens Philosophes.

que société est aussi mue par deux différentes espèces d'intérêts.

Le premier, plus foible, lui est commun avec la société générale, c'est-à-dire, avec la nation; & le second, plus puissant, lui est absolument particulier.

Conséquemment à ces deux sortes d'intérêts, il est deux sortes d'idées propres à plaire aux sociétés particulières.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt public, a pour objet le commerce, la politique, la guerre, la législation, les sciences & les arts: cette espèce d'idées intéressantes pour chacun d'eux en particulier, est en conséquence la plus généralement, mais la plus foiblement estimée de la plupart des sociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il est des sociétés, telles que les sociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles sont les idées le plus particulièrement agréables. & dont l'intérêt personnel le trouve par ce moyen confondu avec l'intérêt public.

L'autre espèce d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque société, c'est-à-dire, à ses goûts, à ses aversions, à ses projets, à ses plaisirs. Plus intéressante & plus agréable, par cette raison, aux yeux de cette société, elle est communément assez indifférente à ceux du public.

Cette distinction admise, quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette dernière espèce, c'est-à-dire, d'idées particulièrement intéressantes pour les sociétés

ciétés où il vit, y doit être, en conséquence, regardé comme très-spirituel: mais que cet homme s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place, il ne lui paroîtra souvent qu'un homme très-médiocre. C'est une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéressantes, il fera moins agréable aux sociétés dans lesquelles il vit; il y paroîtra même quelquefois & lourd & déplacé: mais qu'il s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme supérieur. C'est un colosse monstrueux & même desagréable dans l'atelier du sculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en soi les idées de l'une & l'autre espece; & n'obtiendrait-on pas, à la fois, l'estime de la nation & celle des gens du monde? C'est, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut se livrer pour acquérir des idées intéressantes pour le public, ou pour les sociétés particulières, est absolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matière, mais voltiger incessamment de sujets en sujets; il faut avoir des connoissances très-variées, & dès-lors très-superficielles; savoir de tout, sans perdre son temps à savoir parfaitement

une chose ; & donner , par conféquent , à son esprit plus de surface que de profondeur.

Or le public n'a nul intérêt d'estimer des hommes superficiellement universels : peut-être même ne leur rend-il point une exacte justice , & ne se donne-t-il jamais la peine de prendre le toisé d'un esprit partagé en trop de genres différents.

Uniquement intéressé à estimer ceux qui se rendent supérieurs en un genre , & qui avancent , à cet égard , l'esprit humain , le public doit faire peu de cas de l'esprit du monde.

Il faut donc , pour obtenir l'estime générale , donner à son esprit plus de profondeur que de surface , & concentrer , pour ainsi dire , dans un seul point , comme dans le foyer d'un verre ardent , toute la chaleur & les rayons de son esprit. Eh ! comment se partager entre ces deux genres d'étude , puisque la vie qu'il faut mener pour suivre l'un ou l'autre est entièrement différente ? L'on n'a donc l'une de ces espèces d'esprit qu'exclusivement à l'autre.

Si , pour acquérir des idées intéressantes pour le public , il faut , comme je le prouverai dans les chapitres suivants , se recueillir dans le silence & la solitude ; il faut ,
au

(b) Quel plaideur ne s'extasie pas à la lecture de son factum , & ne la regarde pas comme plus sérieuse & plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle & de tous les philosophes qui ont écrit sur la connoissance du cœur & de l'esprit humain ? Les ouvrages de ces derniers , dira-t-il , sont amusants , mais frivoles & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire sentir quelle importance chacun met à ses occupations , je citerai quelques lignes de la préface d'un livre intitulé , *Traité du Rossignol*. C'est l'auteur qui parle :

„ J'ai

au contraire, pour présenter aux sociétés particulières les idées les plus agréables pour elles, se jeter absolument dans le tourbillon du monde. Or l'on ne peut y vivre sans se remplir la tête d'idées fausses & puérides: je dis fausses, parce que tout homme qui ne connoît qu'une seule façon de penser, regarde nécessairement sa société comme l'univers par excellence; il doit imiter les nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur religion, & même leurs habillemens différens; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de sa société; & tomber, en conséquence, dans les erreurs le plus grossières. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des sociétés particulières, doit nécessairement attacher trop d'estime & d'importance à des fadaïses.

Or qui peut se flatter d'échapper à cet égard aux pièges de l'amour-propre, lorsqu'on voit qu'il n'est point de procureur dans son étude, de conseiller dans sa chambre, de marchand dans son comptoir, d'officier dans la garnison, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéresse (b)?

Chacun peut s'appliquer ce conte de la me-

„ J'ai, dit-il, employé vingt ans à la composition de
 „ cet ouvrage: aussi les gens qui pensent comme il faut, ont
 „ toujours senti que le plus grand plaisir, & le plus pur
 „ qu'on puisse goûter en ce monde, est celui qu'on ressent
 „ en se rendant utile à la société: c'est le point de vue
 „ qu'on doit avoir dans toutes ses actions; & celui qui ne
 „ s'emploie pas, dans tout ce qu'il peut, pour le bien
 „ général, semble ignorer qu'il est autant né pour l'avant-
 „ tage des autres que pour le sien propre. Tels sont les
 „ motifs qui m'ont engagé à donner au public ce *Traité des*

mere *Jésus*, qui, témoin d'une dispute entre la discrète & la supérieure, demande au premier qu'elle trouve au parloir: *savez-vous que la mere Cécile & la mere Thérèse viennent de se brouiller? Mais vous êtes surpris? Quoi! tout de bon, vous ignorez leur querelle? Et d'où venez-vous donc?* Nous sommes tous, plus ou moins, la mere *Jésus*: ce dont notre société s'occupe, c'est ce dont tous les hommes doivent s'occuper; ce qu'elle pense, croit & dit, c'est l'univers entier qui le pense, le croit & le dit.

Comment un courtisan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales des intrigues de la cour, de ceux qui s'élevent en crédit ou qui tombent en disgrâce, & qui, dans le cercle étendu de ses sociétés, ne voit personne qui ne soit, plus ou moins, affecté des mêmes idées; comment, dis-je, ce courtisan ne se persuaderoit-il pas que les intrigues de la cour sont, pour l'esprit humain, les objets les plus dignes de méditation & les plus généralement intéressants? Peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voisine de son hôtel, on ne connoît ni lui, ni tous ceux dont il parle; qu'on n'y soupçonne pas même l'existence des choses qui l'occupent si vivement; que, dans un coin de son grenier, loge un philosophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un
am-

„ *Rosignol* ”. L'auteur ajoute, quelques lignes après :
 „ L'amour du bien public, qui m'a engagé à mettre au
 „ jour

ambitieux pour se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroissent aussi puérides & moins sensées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne sont que vieux enfans qui ne croient pas l'être ?

Un courtisan ne devinera jamais l'existence de pareilles idées : s'il venoit à la soupçonner, il seroit comme ce roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur souverain, & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des rois, trouva cette réponse si ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il est vrai qu'en général les grands ne sont pas sujets à de pareils soupçons ; chacun d'eux croit tenir un grand espace sur la terre, & s'imagine qu'il n'y a qu'une seule façon de penser qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penser est renfermée dans sa société. Si, de tems en tems, il entend dire qu'il est des opinions différentes des siennes, il ne les apperçoit, pour ainsi dire, que dans un lointain confus ; il les croit toutes releguées dans la tête d'un très-petit nombre d'insensés. Il est, à cet égard, aussi fou que ce géographe Chinois, qui, plein d'un orgueilleux amour pour sa patrie, destina une mappemonde dont la surface étoit presque entièrement couverte par l'empire de la Chine, sur les confins de laquelle on
ne

„ jour cet ouvrage, ne m'a pas laissé oublier qu'il devoit
„ être écrit avec franchise & sincérité”.

ne faisoit qu'appercevoir l'Asie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. Chacun est tout dans l'univers, les autres n'y sont rien.

On voit donc que, forcé, pour se rendre agréable aux sociétés particulières, de se répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts & d'adopter mille préjugés, on doit insensiblement charger sa tête d'une infinité d'idées absurdes & ridicules aux yeux du public.

Au reste, je suis bien aise d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la cour: les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les La Rochefoucault, les Retz & plusieurs autres hommes de leur espèce, prouvent que la frivolité n'est pas l'appanage nécessaire d'un rang élevé; & qu'il faut uniquement entendre par homme du monde, tous ceux qui ne vivent que dans son tourbillon.

Ce sont ceux-là que le public, avec tant de raison, regarde comme des gens absolument vuides de sens; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & exclusives sur le *bon ton* & le *bel usage*. Je choisis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop souvent son cailletage pour esprit, & le bon-sens pour sottise.



Du bon ton, & du bel usage.

Le public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel usage, la même estime que les sociétés particulières.

TOUTE société, divisée d'intérêt & de goût, s'accuse respectivement de *mauvais ton* ; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards, celui de l'homme passionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute société, en ce sens il n'est point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, & , peut-être, tous les jargons différents ; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de conversation, dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doit plaire le plus généralement. Or le *bon ton*, ainsi défini, n'appartient à nulle classe d'hommes en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puisées dans des arts & des sciences telles que la métaphysique, la guerre, la morale, le commerce, la politique, présentent toujours à l'esprit des objets intéressants pour l'humanité. Ce genre de conversation, sans contredit le plus généralement intéressant, n'est pas, comme je l'ai déjà dit, le plus agréable pour chaque société

en

en particulier. Chacune d'elles regarde son ton comme supérieur à celui des gens d'esprit; & celui des gens d'esprit simplement comme supérieur à toute autre espèce de ton.

Les sociétés sont, à cet égard, comme les paysans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation, mais qui préfèrent la langue nationale au patois des autres provinces. Le *bon ton* est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien; & ce ton est celui des gens d'esprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes classes d'hommes, en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce seroit, sans contredit, à celle des gens de la cour; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde: tous deux, si j'ose m'exprimer ainsi, parlent souvent à vuide, & n'ont peut-être, en fait d'idées, aucun avantage l'un sur l'autre; mais le dernier, par la position où il se trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéressantes.

En effet, si les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractère des rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public; si toute connoissance, à cet égard, est intéressante; la conversation d'un homme attaché à la cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses maîtres, est donc nécessairement moins inipide que celle du bourgeois.

geois. D'ailleurs, les gens du monde étant, en général, fort au-dessus des besoins, & n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir, il est encore certain que leur conversation doit, à cet égard, profiter des avantages de leur état: c'est ce qui rend, en général, les femmes de la cour si supérieures aux autres femmes en graces, en esprit, en agréments; & pourquoi la classe des femmes d'esprit n'est presque composée que de femmes du monde.

Mais, si le ton de la cour est supérieur à celui de la bourgeoisie, les grands n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie privée des rois, leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges, sur celles de leur naissance, sur leurs aventures galantes, & sur les ridicules donnés ou rendus à un souper: or de pareilles conversations doivent être insipides à la plupart des sociétés.

Les gens du monde sont donc, vis-à-vis d'elles, précisément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier, ils en font l'unique & perpétuel sujet de leur conversation: en conséquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'est toujours, par un mot de mépris, qu'un ennuyé se venge d'un ennuyeux.

On me répondra, peut-être, qu'aucune société n'accuse les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des sociétés se taisent à cet égard, c'est que la naissance & les dignités leur en imposent, les empêchent

pêchent de manifester leurs sentimens, & fouvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge sur ce sujet un homme de bon sens : le ton du monde, dira-t-il, n'est le plus souvent qu'un persiflage ridicule. Ce ton, usité à la cour, y fut sans doute introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ses menées, vouloit parler sans rien dire : dupes de ce persiflage, ceux qui le suivirent, sans avoir rien à cacher, emprunterent le jargon du premier, & crurent dire quelque chose lorsqu'ils prononçoient des mots assez mélodieusement arrangés. Les gens en place, pour détourner les grands des affaires sérieuses & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *esprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, si, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons-mots si admirés dans la bonne compagnie, ou les traduisoit dans une autre langue, la traduction dissiperoit le prestige, & la plupart de ces bons-mots se trouveroient vuides de sens. Aussi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillants, un dégoût très-marqué, & répète-t-on souvent ce vers de la comédie :

Quand

(1) Ce qui fait le plus d'illusion en faveur des gens du monde, c'est l'air aisé, le geste dont ils accompagnent leurs discours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne nécessairement l'avantage du rang; ils sont, à cet égard, ordinairement fort supérieurs aux gens

Quand le bon ton paroît, le bon sens se retire.

Le vrai *bon ton* est donc celui des gens d'esprit, de quelque état qu'ils soient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, soient, à cet égard, inférieurs aux gens d'esprit, ils leur sont du moins supérieurs dans la manière d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroît sans contredit mieux fondée. Quoique les mots, eux-mêmes, ne soient ni nobles, ni bas; & que, dans un pays où le peuple est respecté, comme en Angleterre, on ne fasse, ni ne doive faire cette distinction: dans un Etat monarchique, où l'on n'a nulle considération pour le peuple, il est certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, selon qu'ils sont usités ou rejettés à la cour; & qu'ainsi l'expression des gens du monde doit toujours être élégante; aussi l'est-elle. Mais la plupart des courtisans ne s'exerçant que sur des matieres frivoles, le dictionnaire de la langue noble est, par cette raison, très-court, & ne suffit pas même au genre du roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire se trouveroient souvent fort inférieurs aux gens de lettres (a).

A

de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Aristote, est la première partie de l'éloquence: ils peuvent donc, par cette raison, avoir, dans les conversations frivoles, l'avantage sur les gens de lettres. Avantage qu'ils perdent lorsqu'ils écrivent, non seulement parce qu'ils ne sont pas

A l'égard des fujets qu'on regarde comme sérieux, & qui tiennent aux arts & à la philosophie, l'expérience nous apprend que, sur de tels fujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs pensées (*b*): d'où il résulte qu'à l'égard même de l'expression, ils n'ont nulle supériorité sur les gens d'esprit; & qu'ils n'en ont, à cet égard, sur le commun des hommes, que dans des matieres frivoles sur lesquelles ils sont très-exercés, & dont ils ont fait une étude, & , pour ainsi dire, un art particulier; supériorité qui n'est pas encore bien constatée, & que presque tous les hommes s'exagèrent, par le respect mécanique qu'ils ont pour la naissance & pour les dignités.

Au reste, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention exclusive au *bon ton*, ce ridicule est moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne persuaderoit-il pas aux grands qu'eux & les gens de leur espèce sont doués de l'esprit le plus propre à plaire dans la conversation, puisque ce même orgueil a bien persuadé à tous les hommes en général, que la Nature n'avoit allumé le soleil que pour féconder dans l'espace ce petit point nommé la terre, & qu'elle n'avoit semé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits?

On

alors soutenus du prestige de la déclamation, mais parce que leurs écrits n'ont jamais que le style de leurs conversations & qu'on écrit presque toujours mal, lorsqu'on écrit comme on parle.

On est vain, méprisant, &, par conséquent, injuste, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'est pourquoi tout homme s'imagine que, sur la terre, il n'est point de partie du monde; dans cette partie du monde, de nation; dans la nation, de province; dans la province, de ville; dans la ville, de société comparable à la sienne; qui ne se croie encore l'homme supérieur de la société, & qui, de proche en proche, ne se surprenne en s'avouant à lui-même qu'il est le premier homme de l'univers (c). Aussi, quelque folles que soient les prétentions exclusives au *bon ton*, & quelque ridicule que le public donne à ce sujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & saine philosophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remèdes inutiles.

Si l'animal enfermé dans un coquillage; & qui ne connoît de l'univers que le rocher sur lequel il est attaché, ne peut juger de son étendue, comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite société, qui se voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoît qu'une seule opinion, pourroit-il juger du mérite des choses?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contrai-

(b) Je ne parle, dans ce chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'esprit n'est point exercé.

(c) Voyez le *Peçant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac.

traires. L'univers ne nous est connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque se renferme dans une société ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, sur-tout s'ils flattent son orgueil.

* Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendue chère ?

C'est par un effet de la même vanité que les gens du monde se croient les seuls possesseurs du *bel usage*, qui, selon eux, est le premier des mérites, & sans lequel il n'en est aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet usage, qu'ils regardent comme l'usage du monde par excellence, n'est que l'usage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le roi éternue, tous les courtisans sont, par politesse, obligés d'éternuer, & où, l'éternuement gagnant de la cour à la ville & de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des courtisans qui ne se regardent, à cet égard, comme les possesseurs uniques du bel usage; & qui ne traitent de mauvaise compagnie, ou de nations barbares, tous les particuliers & tous les peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ? Les

(d) Au royaume de Juida, lorsque les habitants se rencontrent, ils se jettent en bas de leurs hamacs, se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baissent la terre, frappent des mains, se font des complimens & se relevent: les agréables du pays croient certainement que leur manière de saluer est la plus polie.

Les habitants des Manilles disent que la politesse exige qu'en saluant on plie les corps tres-bas, qu'on mette ses
yeux

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le visage, & ne jamais cracher devant son supérieur?

Les Chiriguanes ne soutiendront-ils pas qu'il faut des culottes; mais que le bel usage est de les porter sous le bras, comme nous portons nos chapeaux?

Les habitants des Philippines ne diront-ils pas que ce n'est point au mari à faire éprouver à sa femme les premiers plaisirs de l'amour; que c'est une peine dont il doit, en payant, se décharger sur quelque autre? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore lors de son mariage, est une fille sans mérite, qui n'est digne que de mépris?

Ne soutient-on pas au Pégu qu'il est du bel usage & de la décence, qu'un éventail à la main, le roi s'avance dans la salle d'audience, précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la cour; & qui, destinés à ses plaisirs, sont en même temps ses interpretes & les hérauts qui déclarent ses volontés?

Que je parcoure toutes les nations, je trouverai par-tout des usages différents (*d*): & chaque peuple, en particulier, se croi-

deux mains sur ses joues, qu'on leve une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le sauvage de la nouvelle Orléans soutient que nous manquons de politesse envers nos rois. „ Lorsque je me pré-
 „ sente, dit-il, au grand chef, je le salue par un hurie-
 „ ment; puis je pénètre au fond de sa cabane sans jeter
 „ un seul coup d'œil sur le côté droit où le chef est assis.
 „ C'est-là que je renouvelle mon salut, en levant mes bras
 „ sur

croira nécessairement en possession du *meilleur usage*. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde, qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes, ils verront que, sous d'autres noms, c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle ici *usage du monde*, loin de plaire universellement, doit au contraire déplaire le plus généralement, qu'on transporte successivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus savant dans ce composé de gestes, de propos & de manières, appelle *usage du monde*; & l'homme sensé, que son ignorance à cet égard fait traiter de stupide ou de mauvaise compagnie; il est certain que ce dernier passera, chez ces divers peuples, pour plus instruit du véritable *usage du monde* que le premier.

Quel est le motif d'un pareil jugement? C'est que la raison, indépendante des modes & des coutumes d'un pays, n'est nulle part étrangère & ridicule; c'est qu'au contraire l'usage d'un pays, inconnu à un autre pays, rend toujours l'observateur de cet usage d'autant plus ridicule, qu'il y est plus exercé & s'y est rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air pesant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont souvent joué l'étourderie;

„ sur ma tête, &c en hurlant trois fois. Le chef m'invite
 „ à m'asseoir par un petit soupir: je le remercie par un
 „ nouveau hurlement. A chaque question du chef, je hur-
 le

qui doute qu'aux yeux des Anglois , des Allemands ou des Espagnols , nos petits-mâtres ne paroissent d'autant plus ridicules qu'ils seront , à cet égard , plus attentifs à remplir ce qu'ils croient du *bel usage* ?

Il est donc certain , du moins si l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger , que ce qu'ils appellent *usage du monde* , loin de réussir universellement , doit au contraire déplaire le plus généralement ; & que cet usage est aussi différent du vrai *usage du monde* , toujours fondé sur la raison , que la civilité l'est de la vraie politesse.

L'une ne suppose que la science des manières ; & l'autre , un sentiment fin , délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reste , quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions exclusives au *bon ton* & au *bel usage* , il est si difficile , comme je l'ai dit plus haut , de vivre dans les sociétés du grand monde sans adopter quelques-unes de leurs erreurs , que les gens d'esprit , les plus en garde à cet égard , ne sont pas toujours sûrs de s'en défendre. Aussi n'est-ce , en ce genre , que des erreurs extrêmement multipliées , qui déterminent le public à placer les agréables au rang des esprits faux & petits ; je dis petits , parce que l'esprit , qui n'est ni grand ni petit en soi , emprunte toujours l'une

„ Je ne puis plus en dire davantage ; je ne puis plus en dire davantage ; & je prends congé de lui , en faisant traîner mon hurlement jusqu'à ce que je sois hors de sa présence ”.

l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère, & que les gens du monde ne peuvent guere s'occuper que de petits objets.

Il résulte des deux chapitres précédents, que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particulières; qu'en conséquence les hommes les plus estimés de ces sociétés ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'estime de la part du public, doivent, par leur manière de vivre & de penser, être souvent desagréables aux sociétés particulières.

C H A P I T R E X.

Pourquoi l'homme admiré du public n'est pas toujours estimé des gens du monde.

On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du public & des sociétés particulières, tient à la différence de leurs intérêts.

POUR plaire aux sociétés particulières, il n'est pas nécessaire que l'horizon de nos idées soit fort étendu; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre & l'étudier: au contraire, pour s'illustrer dans quelque art, ou quelque science que ce soit, & mériter, en conséquence, l'estime du public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Sup-

Supposons des hommes curieux de s'instruire dans la science de la morale. Ce n'est que par le secours de l'histoire & sur les aîles de la méditation, qu'ils pourront, selon les forces inégales de leur esprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'est qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle se réduit insensiblement devant un philosophe à un petit espace, & qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoise, d'Angloise, de Françoisse, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'est de-là que, venant à considérer le spectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, & des passions différentes, un homme, devenu presque insensible à l'éloge comme à la fâtyre des nations, peut briser tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, passer sans étonnement du ferrail à la chartreuse, contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne, l'un pour se moquer de la légèreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les Muses,

di'ent les poëtes , aiment les bois , les prés , les fontaines , c'est qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes ; & que les réflexions qu'un homme , détaché des petits intérêts des sociétés , y fait sur lui-même , sont des réflexions qui , faites sur l'homme en général , appartiennent & plaisent à l'humanité. Or , dans cette solitude où l'on est , comme malgré soi , porté vers l'étude des arts & des sciences , comment s'occuper d'une infinité de petits faits qui font l'entretien journalier des gens du monde ?

Aussi nos Corneille & nos La Fontaine ont-ils quelquefois paru insipides dans nos soupers de bonne compagnie ; leur bon-homme même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils , sous le manteau de la simplicité , reconnoître l'homme illustre ? Il est peu de connoisseurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains , dit Tacite , trompés par la douceur & la simplicité d'Agricola , cherchoient le grand homme sous son extérieur modeste , sans pouvoir l'y reconnoître ; on sent que , trop heureux d'échapper au mépris des sociétés particulières , le grand homme , sur-tout s'il est modeste , doit renoncer à l'estime sentie de la plupart d'entr'elles. Aussi n'est-il que foiblement animé du desir de leur plaire. Il sent confusément que l'estime de ces sociétés ne prouveroit que l'analogie de ses idées avec les leurs ; que cette analogie seroit souvent peu flatteuse ; & que l'estime publique est la seule digne d'envie , la seule desirable ,
puis-

puisqu'elle est toujours un don de la reconnaissance publique, & par conséquent la preuve d'un mérite réel. C'est pourquoy le grand homme, incapable d'aucun des efforts nécessaires pour plaire aux sociétés particulières, trouve tout possible pour mériter l'estime générale. Si l'orgueil de commander aux rois dédommageoit les Romains de la dureté de la discipline militaire, le noble plaisir d'être estimé console les hommes illustres des injustices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette estime? ils se croient les possesseurs du bien le plus désiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique, chacun cherche à s'estimer soi-même, & se croit d'autant plus estimable qu'il se voit plus généralement estimé.

Si les besoins, les passions, & sur-tout la paresse, n'étouffoient en nous ce desir de l'estime, il n'est personne qui ne fit des efforts pour la mériter, & qui ne desirât le suffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de soi. Aussi le mépris de la réputation, & le sacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la considération, est-il toujours inspiré par le désespoir de se rendre illustre.

On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'est un effet nécessaire de l'orgueil; on le révolteroit, si l'on ne paroïssoit pas sa dupe. Il seroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme sur les vrais motifs de ses dédains; aussi le mérite ne se porte-t-il jamais à cet excès de bar-

barie. Tout homme (qu'il me soit permis de l'observer en passant,) lorsqu'il n'est pas né méchant, & lorsque les passions n'obscurcissent pas les lumières de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de son indulgence, faire plus nettement appercevoir la cause du peu de cas qu'il fait de l'estime des sociétés particulières, & en conséquence du peu de succès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme est toujours le plus indulgent; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, & s'il est lent à les appercevoir; c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices & les ridicules d'un particulier, mais sur ceux des hommes en général. S'il en considère les défauts, ce n'est point de l'œil malin & toujours injuste de l'envie; mais de cet œil serein avec lequel s'examineroient deux hommes qui, curieux de connoître le cœur & l'esprit humain, se regarderoient réciproquement comme deux sujets d'instruction & deux cours vivants d'expérience morale: bien différents, à cet égard, de ces demi-esperts, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poison de

de la jalousie, & qui, sans cesse à l'affût des défauts d'autrui, perdroient tout leur petit mérite si les hommes perdoient leurs ridicules. Ce n'est point à de pareilles gens qu'appartient la connoissance de l'esprit humain. Ils sont faits pour étendre la célébrité des talents, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite est comme la poudre ; son explosion est d'autant plus forte qu'elle est plus comprimée. Au reste, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils sont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La présence du mérite les importune : s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils sont méchants, c'est qu'ils sont malheureux ; c'est qu'ils poursuivent, dans les talents, l'offense que le mérite fait à leur vanité : leurs crimes ne sont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoissance qu'il a de l'esprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foiblesse ; au milieu des applaudissements d'un aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de se retourner vers son ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande sottise, que, toujours en garde contre sa vanité, il excuse volontiers dans les autres des erreurs dans lesquelles il est quelquefois tombé lui-même. Il sent que c'est à la multitude des fots qu'on doit la création du mot *hommes d'esprit* ; & qu'en reconnaissance il doit donc écouter, sans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces

derniers se vantent, entr'eux & en secret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mépris qu'ils ont, disent-ils, pour l'esprit; ils sont semblables à ces fanfarons d'impie-té, qui ne blasphèment qu'en tremblant.

La dernière cause de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la nécessité des jugements humains. Il fait que nos idées sont, si je l'ose dire, des conséquences si nécessaires des sociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence supérieure pourroit également, & par les objets qui se sont présentés à nous, deviner nos pensées, & , par nos pensées, deviner le nombre & l'espece des objets que le hazard nous a offerts.

L'homme d'esprit fait que les hommes sont ce qu'ils doivent être; que toute haine contr'eux est injuste; qu'un sot porte des sottises, comme le sauvageon des fruits amers; que l'insulter, c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive; que, si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre: car, si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence sera donc toujours l'effet de la lumière, lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée sur la hauteur d'ame qu'inspire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'estime des sociétés particulières. Or cette

in-

indifférence, jointe aux genres différents de vie & d'étude nécessaires pour plaire, soit au public, soit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, fera presque toujours de l'homme de mérite, un homme assez désagréable aux gens du monde.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit par rapport aux sociétés particulières, c'est qu'uniquement soumise à son intérêt, chaque société mesure sur l'échelle de ce même intérêt le degré d'estime qu'elle accorde aux différents genres d'idées & d'esprits. Il en est des petites sociétés comme d'un particulier. A-t-il un procès? si ce procès est considérable, il recevra son avocat avec plus d'empressement, plus de témoignages de respect & d'estime qu'il ne recevrait Descartes, Locke ou Corneille. Le procès est-il accommodé? c'est à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de sa position décidera de la différence de ses réceptions.

Je voudrois, en finissant ce chapitre, pouvoir rassurer le très-petit nombre de gens modestes, qui, distraits par des affaires, ou par le soin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talents, & ne peuvent, conséquemment aux principes ci-dessus établis, savoir, si, quant à l'esprit, ils sont réellement dignes d'estime. Quelque desir que j'aie, à cet égard, de leur rendre justice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand esprit, sans se distinguer par aucun talent, est précisément dans le cas d'un homme qui se dit

noble sans avoir de titres de noblesse. Le public ne connoît & n'estime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes? Il demande au militaire, quelle victoire avez-vous remportée? à l'homme en place, quel soulagement avez-vous apporté aux misères du peuple? au particulier, par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité? Qui n'a rien à répondre à ces questions, n'est ni connu, ni estimé du public.

Je fais que, séduits par les prestiges de la puissance, par le faste qui l'environne, par l'espoir des grâces dont un homme en place est le distributeur, un grand nombre d'hommes reconnoissent machinalement un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges aussi passagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en imposent point à la saine partie du public. A l'abri de toute séduction, exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme distingué par ses talents: c'est celui-là seul qu'il recherche avec empressement; empressement toujours flatteur pour quiconque en est l'objet (a). Lorsqu'on n'est point constitué en dignité, c'est le signe certain d'un mérite réel.

Qui veut savoir exactement ce qu'il vaut,
ne

(a) Nul éloge n'a plus flatté Mr. de Fontenelle, que la question d'un Suédois qui, entrant à Paris, demanda aux gens de la barrière la demeure de Mr. de Fontenelle, ces
con-

ne peut donc l'apprendre que du public, & doit, par conséquent, s'exposer à son jugement. On fait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'auteurs, à l'estime de leur nation: mais ces ridicules ne font nulle impression sur l'homme de mérite; il les regarde comme un effet de la jalousie de ces petits esprits, qui, s'imaginant que, si personne ne faisoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce soit, ne peuvent souffrir qu'on produise de pareils titres. Sans ces titres cependant, personne ne mérite, ni n'obtient l'estime du public.

Qu'on jette les yeux sur tous ces grands esprits, si vantés dans les sociétés particulières: on verra que, placés par le public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'esprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils sont de prouver leur sottise, même par de mauvais ouvrages. Aussi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus, ne sont, si je l'ose dire, en esprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que soit cette vérité, & quelque raison qu'aient les gens modestes de douter d'un mérite qui n'a pas passé par la coupelle du public, il est pourtant certain qu'un homme peut, quant à
l'es-

commis ne la lui pouvant enseigner. *Quoi! dit-il, vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illustres citoyens? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

l'esprit, se croire réellement digne de l'estime générale: 1. lorsque c'est pour les gens les plus estimés du public & des nations étrangères qu'il se sent le plus d'attrait; 2. lorsqu'il est loué (b), comme dit Cicéron, par un homme déjà loué; 3. lorsqu'enfin il obtient l'estime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait éclater de grands talents; leur estime pour lui suppose une grande analogie entre leurs idées & les siennes; & cette analogie peut être regardée, sinon comme une preuve complète, du moins comme une assez grande probabilité que, s'il se fût, comme eux, exposé aux regards du public, il eût eu, comme eux, quelque part à son estime.

C H A P I T R E X I.

De la probité par rapport au public.

En conséquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préside au jugement que le public porte sur les actions des hommes.

C E n'est plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite société, mais de la vraie probité, de la probité considérée par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre. Cette espèce de probité

(F) Le degré d'esprit nécessaire pour nous plaire, est une mesure assez exacte du degré d'esprit que nous avons.

bité est la seule qui réellement en mérite & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'est qu'en considérant la probité sous ce point de vue, qu'on peut se former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, sous cet aspect, je dis que le public, comme les sociétés particulières, est, dans ses jugements, uniquement déterminé par le motif de son intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui sont utiles; & qu'il ne proportionne point son estime pour telle ou telle action sur le degré de force, de courage ou de générosité nécessaire pour l'exécuter, mais sur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la présence d'une armée, un homme se batte seul contre trois hommes blessés; cette action, sans doute estimable, n'est cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers sont capables, & pour laquelle ils ne seroient jamais cités dans l'histoire: mais que le salut d'un empire, qui doit subjuguier l'univers, se trouve attaché au succès de ce combat, Horace est un héros: l'admiration de ses concitoyens & son nom célébré dans l'histoire passe aux siècles les plus reculés.

Que deux personnes se précipitent dans un gouffre, c'est une action commune à Sapho & à Curtius: mais la première s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, & le second pour sauver Rome; Sapho est une folle, & Curtius un héros.

En vain quelques philosophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie ; le public , plus éclairé qu'eux sur ses véritables intérêts , ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le sont à son profit.

CHAPITRE XII.

De l'esprit par rapport au public.

Il s'agit de prouver , dans ce chapitre , que l'estime du public pour les idées des hommes est toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les estimer.

A P P L I Q U O N S à l'esprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que , toujours le même dans ses jugemens , le public ne prend jamais conseil que de son intérêt ; qu'il ne proportionne point son estime pour les différents genres d'esprit à l'inégale difficulté de ces genres , c'est-à-dire , au nombre & à la finesse des idées nécessaires pour y réussir , mais seulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un général ignorant gagne trois batailles sur un général encore plus ignorant que lui , il sera , du moins pendant sa vie , revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand peintre , que par une grande supériorité sur des hommes habiles , & qu'en excellant dans un art , sans-doute moins nécessaire , mais peut-être plus difficile que celui de

la guerre. Je dis plus difficile, parce qu'à l'ouverture de l'histoire, on voit une infinité d'hommes tels que les Epaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwel, les Charles XII. obtenir la réputation des grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées; & qu'aucun peintre, quelque heureuse disposition qu'il ait reçu de la Nature, n'est cité entre les peintres illustres, s'il n'a du moins consommé dix ou douze ans de sa vie en études préliminaires de cet art. Pourquoi donc accorder plus d'estime au général ignorant qu'au peintre habile?

Cet inégal partage de gloire, si injuste en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on se demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'esprit supérieur, qu'il refuse à l'avocat célèbre? L'importance des affaires dont on charge le premier, prouve-t-elle en lui quelque supériorité d'esprit sur le second? Ne faut-il pas souvent autant de sagacité & de finesse pour discuter les intérêts & terminer les procès de deux seigneurs de paroisse, que pour pacifier deux nations? Pourquoi donc le public, si avare de son estime envers l'avocat, en est-il si prodigue envers le négociateur? C'est que le public, toutes les fois qu'il n'est pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque superstition, est, sans s'en apercevoir, capable de faire, sur ce qui l'in-

té-

téresse, les raisonnements les plus fins. L'instinct, qui lui fait tout rapporter à son intérêt, est comme l'éther, qui pénètre tous les corps sans y faire aucune impression sensible. Il a moins besoin de peintres & d'avocats célèbres, que de généraux & de négociateurs habiles; il attachera donc aux talents de ces derniers le prix d'estime nécessaire pour engager toujours quelque citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra toujours l'intérêt présider à la distribution que le public fait de son estime.

Lorsque les Hollandois érigent une statue à ce Guillaume Buckelst qui leur avoit donné le secret de saler & d'encaquer les harengs. ce n'est point à l'étendue de génie nécessaire pour cette découverte qu'ils déferent cet honneur, mais à l'importance du secret & aux avantages qu'il procure à la nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impose tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens sensés.

Lorsque les petits Augustins députerent à Rome pour obtenir du saint siege la permission de se couper la barbe, qui fait si le pere Eustache n'employa pas dans cette négociation autant de finesse & d'esprit que le président Jeannin dans ses négociations de Hollande? Personne ne peut rien affirmer à ce sujet. A quoi donc attribuer le sentiment du rire ou de l'estime qu'excitent ces deux négociations différentes, si

ce

ce n'est à la différence de leurs objets? Nous supposons toujours de grandes causes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la position où il se trouve, il opere de grandes choses avec peu d'esprit: cet homme passera, près de la multitude, pour supérieur à celui qui, dans un poste inférieur & des circonstances moins heureuses, ne peut qu'avec beaucoup d'esprit exécuter de petites choses. Ces deux hommes feront comme des poids inégaux appliqués à différents point d'un long levier, où le poids plus léger, placé à une des extrémités, enleve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or si le public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après son intérêt, & s'il est indifférent à toute autre espece de considération, ce même public, admirateur enthousiaste des arts qui lui sont utiles, ne doit point exiger des artistes qui les cultivent ce haut degré de perfection auquel il veut absolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins utiles, & dans lesquels il est souvent plus difficile de réussir. Aussi les hommes, selon qu'ils s'appliquent à des arts plus ou moins utiles, sont-ils comparables à des outils grossiers, ou à des bijoux: les premiers sont toujours jugés bons quand l'acier en est bien trempé, & les seconds ne sont estimés qu'autant qu'ils sont parfaits. C'est pourquoi notre vanité est en secret toujours d'autant plus flattée d'un succès, que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile

au public, où l'on mérite plus difficilement son approbation, dans lequel enfin la réussite suppose nécessairement plus d'esprit & de mérite personnel.

En effet, de quelles préventions différentes le public n'est-il pas affecté, lorsqu'il pèse le mérite ou d'un auteur ou d'un général? Juge-t-il le premier? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans son genre, & ne lui accorde son estime qu'autant qu'il surpasse ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les César, ou les Sertorius. Qu'un poëte dramatique fasse une bonne tragédie sur un plan déjà connu, c'est, dit-on, un plagiaire méprisable; mais qu'un général se serve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des stratagèmes d'un autre général, il n'en paroît souvent que plus estimable.

Qu'un auteur remporte un prix sur soixante concurrents, si le public n'avoue point le mérite de ces concurrents, ou si leurs ouvrages sont foibles, l'auteur & son succès sont bien-tôt oubliés.

Mais quand le général a triomphé, le public, avant que de le couronner, a-t-il jamais constaté l'habileté & la valeur des vaincus? Exige-t-il d'un général ce sentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de Mr. de Turenne, détermina Mr. de Montecuculi à quitter le commandement des armées? *On ne peut plus, disoit-il, m'opposer d'ennemi digne de moi.*

Le

Le public pèse donc à des balances très-différentes le mérite d'un auteur & celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité que souvent il admire dans l'autre? C'est qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, & qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un général, dont l'ignorance est quelquefois couronnée du succès. Il est donc intéressé à priser dans l'un ce qu'il méprise dans l'autre.

D'ailleurs, si le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & si les grandes places sont rarement remplies par de grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entreprises toute la prudence & l'activité dont ils sont capables, il faut nécessairement les flatter de l'espoir d'une grande gloire. Cet espoir seul peut élever jusqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y eussent jamais atteint, si le public, trop sévère appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de son estime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cause de l'indulgence secrète avec laquelle le public juge les gens en place; indulgence, quelquefois aveugle dans le peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'esprit. Il fait que les hommes sont les disciples des objets qui les environnent; que la flatterie, assidue auprès des grands, préside à toutes les instructions qu'on leur donne; & qu'ainsi l'on ne peut, sans injustice, leur demander autant de talents & de vertus qu'on en exige d'un particulier.

Si

Si le spectateur éclairé siffle au théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens ; si , dans une belle femme & un joli enfant , tout est grace , esprit & gentillesse ; pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence ? On peut légitimement admirer en eux des talents qu'on trouve communément chez un particulier obscur , parce qu'il leur est plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs , comme les jolies femmes par les galants ; occupés d'ailleurs de mille plaisirs , distraits par mille soins , ils n'ont point , comme un philosophe , le loisir de penser , d'acquérir un grand nombre d'idées (c) , ni de reculer & les bornes de leur esprit & celles de l'esprit humain. Ce n'est point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts & les sciences ; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel , n'a point construit des vaisseaux , édifié des palais , forgé le soc des charrues , ni même écrit les premières loix : ce sont les philosophes , qui de l'état de sauvage , ont porté les sociétés au point de perfection où maintenant elles semblent parvenues. Si nous n'eussions été secourus que par les lumieres des hommes puissants , peut-être n'auroit-on point encore de bled pour se nourrir , ni de ciseaux pour se faire les ongles.

La

(a) C'est vraisemblablement ce qui a fait avancer à Mr. Nicole, que Dieu avoit fait le don de l'esprit aux gens d'une condition commune , *pour les adoucir* , disoit-il , *des autres avantages que les grands ont sur eux.* Quoi qu'en dise Mr. Nicole, je ne crois pas que Dieu ait condamné

La supériorité d'esprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le discours suivant, d'un certain concours de circonstances où les petits sont rarement placés, mais dans lequel il est presque impossible que les grands se rencontrent. On doit donc juger les grands avec indulgence, & sentir que, dans une grande place, un homme médiocre est un homme très-rare.

Aussi le public, sur-tout dans les temps de calamités, leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point désespéré du salut de la république! En des circonstances pareilles à celles où se trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite est un Dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours; si ce héros, élu général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois qu'il vainquit au pied du Capitole; Camille, pareil alors à cent autres capitaines, n'eût point eu le titre de second fondateur de Rome. Si, dans des temps de prospérité, Mr. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnoissance du
pu.

les grands à la médiocrité. Si la plupart d'entr'eux sont peu éclairés, c'est par choix: c'est parce qu'ils sont ignorants, & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'est pas de l'intérêt des petits que les grands soient sans lumières.

public moins vive, & la gloire du général moins grande.

La conclusion de ce que j'ai dit, c'est que le public ne juge que d'après son intérêt : perd-on cet intérêt de vue ? nulle idée nette de la probité, ni de l'esprit.

Si les nations enchaînées sous un pouvoir despotique font le mépris des autres nations ; si, dans les empires du Mogol & de Maroc, on voit très-peu d'hommes illustres, c'est que l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en soi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère. Or, dans la plupart des gouvernements arbitraires, les citoyens ne peuvent, sans déplaire au despote, s'occuper de l'étude du Droit de nature, du Droit public, de la Morale & de la Politique. Ils n'osent remonter, en ce genre, jusqu'aux premiers principes de ces sciences, ni s'élever à de grandes idées ; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands esprits. Mais, si tous les jugements du public sont soumis à la loi de son intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général la cause de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du public. Pour cet effet, je poursuis le parallèle commencé entre le général & l'auteur, & je me fais cette question : si l'art militaire, de tous les arts, est le plus utile, pourquoi tant de généraux, dont la gloire éclipsoit, de leur vivant,

vant , celle de tous les hommes illustres en d'autres genres , ont-ils été , eux , leur mémoire & leurs exploits , enlévelis dans la même tombe , lorsque la gloire des auteurs leurs contemporains conserve encore son premier éclat ? La réponse à cette question , c'est que , si l'on en excepte les capitaines qui réellement ont perfectionné l'art militaire , & qui , tels que les Pyrrhus , les Annibal , les Gustave , les Condé , les Turenne , doivent en ce genre être mis au rang des modèles & des inventeurs ; tous les généraux moins habiles que ceux-là , cessant , à leur mort , d'être utiles à leur nation , n'ont plus de droit à sa reconnaissance , ni par conséquent à son estime. Au contraire , en cessant de vivre , les auteurs n'ont pas cessé d'être utiles au public ; ils ont laissé entre ses mains les ouvrages qui leur avoient déjà mérité son estime : or , comme la reconnaissance doit subsister autant que le bienfait , leur gloire ne peut s'éclipser qu'au moment que leurs ouvrages cesseront d'être utiles à leur patrie. C'est donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'auteur & le général paroissent au public après leur mort , qu'on doit attribuer cette successive supériorité de gloire qu'en des temps différents ils obtiennent tour à tour l'un sur l'autre.

Voilà par quelle raison tant de rois , déifiés sur le trône , ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le nom des écrivains illustres , qui , de leur vivant , se trouve si rarement à côté de celui

lui des princes, s'est. à la mort de ces écrivains, si souvent confondu avec ceux des plus grands rois; pourquoi le nom de Confucius est plus connu, plus respecté en Europe que celui d'aucun des empereurs de la Chine; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguste.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des tems; qu'on se demande pourquoi le savant illustre est moins estimé de sa nation que le ministre habile; & par quelle raison un Rosny, plus honoré chez nous qu'un Descartes, est moins considéré de l'étranger: c'est, répondrai-je qu'un grand ministre n'est guere utile qu'à son pays; & qu'en perfectionnant l'instrument propre à la culture des arts & des sciences, en habituant l'esprit humain à plus d'ordre & de justice, Descartes s'est rendu plus utile à l'univers, & doit, par conséquent, en être plus respecté.

Mais dira-t-on, si, dans tous leurs jugements, les nations ne consultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le laboureur & le vigneron, plus utiles, sans-doute, que le poëte & le géometre, en seroient-ils moins estimés?

C'est que le public sent confusément que l'estime est, entre ses mains, un trésor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une distribution sage & ménagée; que, par conséquent, il ne doit point attacher d'estime à des travaux dont
tous

tous les hommes font capables. L'estime, alors, devenue trop commune, perdrait, pour ainsi dire, toute sa vertu; elle ne féconderoit plus les germes d'esprit & de probité répandus dans toutes les ames; & ne produiroit plus enfin ces hommes illustres en tous les genres, qu'anime à la poursuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'est l'art & non l'artiste qu'il doit honorer; & que, s'il a jadis, sous les noms de Cérès & de Bacchus, désigné le premier laboureur & le premier vigneron, cet honneur, si justement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout pays où le paysan n'est point surchargé d'impôts, l'espoir du gain attaché à celui de la récolte suffit pour l'engager à la culture des terres; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir le célèbre Mr. Duclou (b), il est de l'intérêt des nations de proportionner leur estime, non seulement à l'utilité d'un art, mais à sa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliothèque Orientale*, ne soit aussi instructif, aussi agréable, & par conséquent aussi utile qu'une excellente tragédie? Pourquoi donc le public a-t-il plus d'estime pour le poëte tragique que pour le savant compilateur? C'est qu'assuré, par
le

(b) Voyez son excellent ouvrage intitulé *Considérations sur les mœurs de ce siècle.*

le grand nombre des entreprises comparé au petit nombre des succès, de la difficulté du genre dramatique, le public sent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs succès; & qu'au contraire il suffit d'honorer les simples compilateurs du plus foible genre d'estime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes sont capables, & qui ne sont proprement que l'œuvre du tems & de la patience.

Parmi les savants, tous ceux qui, totalement privés des lumières philosophiques, ne font que rassembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, sont, par rapport à l'homme d'esprit, ce que les tireurs de pierre sont par rapport à l'architecte; ce sont eux qui fournissent les matériaux des édifices; sans eux l'architecte seroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons architectes, tous sont propres à tirer la pierre; il est donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paie d'estime proportionnée à la difficulté de leur art. C'est par ce même motif, & parce que l'esprit d'invention & de système ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'estime à ce genre d'esprit qu'à tout autre; & qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à peu près pareille, le public proportionne toujours son estime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à peu près pareille ; parce que , s'il étoit possible d'imaginer une sorte d'esprit absolument inutile , quelque difficile qu'il fût d'y exceller , le public n'accorderoit aucune estime à un pareil talent ; il traiteroit celui qui l'auroit acquis , comme Alexandre traita cet homme qui , devant lui , dardoit , dit-on , avec une adresse merveilleuse , des grains de millet à travers le trou d'une aiguille , & qui n'obtint de l'équité du prince qu'un boisseau de millet pour récompense.

La contradiction , qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugements du public , n'est donc jamais qu'apparente. L'intérêt public , comme je m'étois proposé de le prouver , est donc le seul distributeur de l'estime accordée aux différentes sortes d'esprit.



CHAPITRE XIII.

De la probité par rapport aux siècles & aux peuples divers.

L'objet qu'on se propose, dans ce chapitre; c'est de montrer que les peuples divers n'ont, dans tous les siècles & dans tous les pays, jamais accordé le nom de vertueuses qu'aux actions ou qui étoient, ou du moins qu'ils croyoient utiles au public. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière, qu'on distingue, dans ce même chapitre, deux différentes espèces de vertus.

DANS tous les siècles & les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à sa nation. Quelque certaine que soit cette proposition, pour en faire sentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & précises de la vertu.

Pour cet effet, j'exposerai les deux sentimens qui, sur ce sujet, ont jusqu'à présent partagé les moralistes.

Les uns soutiennent que nous avons de la vertu une idée absolue & indépendante des siècles & des gouvernemens divers; que la vertu est toujours une & toujours la même. Les autres soutiennent, au contraire, que chaque nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais intelligibles, du Platonisme. La vertu,
se-

felon eux, n'est autre chose que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau essentiel. Mais ce beau est un mystère dont ils ne peuvent donner d'idée précise : aussi n'établissent-ils point leur système sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur & de l'esprit humain.

Les seconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonnements, c'est-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers; font voir qu'une action, vertueuse au nord, est vicieuse au midi; & en concluent que l'idée de la vertu est purement arbitraire.

Telles sont les opinions de ces deux espèces de philosophes. Ceux-là, pour n'avoir pas consulté l'histoire, errent encore dans le dédale d'une métaphysique de mots : ceux-ci, pour n'avoir point assez profondément examiné les faits que l'histoire présente, ont pensé que le caprice seul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux sectes de philosophes se sont également trompées; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient considéré, d'un œil attentif, l'histoire du monde. Alors ils auroient senti que les siècles doivent nécessairement amener, dans le physique & le moral, des révolutions qui changent la face des empires; que, dans les grands bouleversements, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changements; que les mêmes actions peuvent lui devenir successivement utiles & nuisibles, &

par conféquent prendre tour à tour le nom de vertueufes & de vicieufes.

Conféquemment à cette obfervation, s'il euflent voulu fe former de la vertu une idée purement abflraite & indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le defir du bonheur général; que, par conféquent, le bien public eft l'objet de la vertu, & que les aétions qu'elle commande font les moyens dont elle fe fert pour remplir cet objet; qu'ainfi l'idée de la vertu n'eft point arbitraire; que, dans les fiecles & les pays divers, tous les hommes, du moins ceux qui vivent en fociété, ont dû s'en former la même idée; & qu'enfin, fi les peuples fe la repréfentent tous des formes différentes, c'eft qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle fe fert pour remplir fon objet.

Cette définition de la vertu en donne, je penfe, une idée nette, fimple, & conforme à l'expérience; conformité qui peut feule confirmer la vérité d'une opinion.

La pyramide de Vénus-Uranie, dont la cime fe perdoit dans les cieus, & dont la bafe étoit appuyée fur la terre, eft l'emblème de tout fyftême, qui s'écroule à mefure qu'on l'édifie, s'il ne porte fur la bafe inébranlable des faits & de l'expérience,

(*) Le vol eft pareillement en honneur au royaume de Congo; mais il ne doit point être fait à l'infu du poffeffeur de la chofe volée: il faut tout ravir de force. Cette coutume, difent-ils, entretient le courage des peuples. Chez les Scythas, au contraire, nul crime plus grand que le vol;
&

ce. C'est aussi sur des faits, c'est-à-dire, sur la folie & la bizarrerie jusqu'à présent inexplicables des loix & des usages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque stupides qu'on suppose les peuples, il est certain qu'éclairés par leurs intérêts ils n'ont point adopté sans motifs les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-unes d'eux; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diversité des intérêts des peuples: en effet, s'ils ont toujours confusément entendu, par le mot de vertu, le desir du bonheur public; s'ils n'ont, en conséquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la patrie; & si l'idée d'utilité a toujours été secrètement associée à l'idée de vertu; on peut assurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte, l'on n'y punissoit que la mal-adresse du voleur surpris (a); quoi de plus bizarre que cette coutume? Cependant, si l'on se rappelle les loix de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent, dans une république ou les loix ne donnoient cours qu'à

UNE

& leur maniere de vivre exigeoit qu'on le punit sévèrement: leurs troupeaux erroient çà & là dans les plaines; quelle facilité à dérober! & quel désordre, si l'on eût toléré de pareils vols! Aussi, dit Aristote, a-t-on, chez eux, établi la loi pour gardienne des troupeaux.

une monnoie d'un fer lourd & cassant, on sentira que les vols de poules & de légumes étoient les seuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adresse, souvent niés avec fermeté (b), de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui permettoit le vol pouvoit donc être très-utile à ce peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahison des Ilotes que de l'ambition des Perses, & qui ne pouvoit opposer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il est donc certain que le vol, nuisible à tout peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

A la fin de l'hyver, lorsque la disette des vivres contraint le sauvage à quitter sa cabane, & que la faim lui commande d'aller à la chasse faire de nouvelles provisions, quelques-unes des nations sauvages s'assemblent avant leur départ, font monter leurs sexagénaires sur des chênes, & font secouer ces chênes par des bras nerveux ; la plupart des vieillards tombent, & sont massacrés dans le moment même de leur chute. Ce fait est connu, & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume :

(b) Tout le monde fait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer son larcin, se laissa, sans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché sous sa robe.

(c) Au royaume de Juda, en Afrique, on ne donne aucun secours aux malades ; ils guérissent comme ils peuvent : & , lorsqu'ils sont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordia-

me : cependant quelle surprise , lorsqu'après avoir remonté à son origine , on voit que le sauvage regarde la chute de ces malheureux vieillards comme la preuve de leur impuissance à soutenir les fatigues de la chasse ! Les laissera-t-il , dans des cabanes ou des forêts , en proie à la famine ou aux bêtes féroces ? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs , & , par des parricides prompts & nécessaires , arracher leurs peres aux horreurs d'une mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume si exécrationnable ; voilà comme un peuple vagabond , que la chasse & le besoin de vivres retient six mois dans des forêts immenses , se trouve , pour ainsi dire , nécessité à cette barbarie ; & comment , en ce pays , le parricide est inspiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur (c).

Mais , sans avoir recours aux nations sauvages , qu'on jette les yeux sur un pays policé , tel que la Chine ; qu'on se demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & de mort sur leurs enfants ; & l'on verra que les terres de cet empire , quelque étendues qu'elles soient , n'ont pu quelquefois subvenir qu'avec peine aux

be-
dialement avec ceux qui les ont ainsi abandonnés.

Les habitants du Congo tuent les malades qu'ils imaginent ne pouvoir en revenir ; c'est , disent-ils , pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'isle Formose , lorsqu'un homme est dangereusement malade , on lui passe un nœud coulant au col , & on l'étrangle pour l'arracher à la douleur.

besoins de ses nombreux habitans : or, comme la trop grande disproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occasionneroit nécessairement des guerres funestes à cet empire & peut-être même à l'univers, on conçoit que, dans un instant de disette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la Nation Chinoise, humaine dans ses intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a, par le sentiment d'une humanité peu éclairée, pu regarder ces cruautés comme nécessaires au repos du monde. *J'y sacrifie, s'est-elle dit, quelques victimes infortunées, auxquelles l'ensance & l'ignorance dérobent la connoissance & les horreurs de la mort, en quoi consiste peut-être ce qu'elle a de plus redoutable (d).*

C'est sans doute au desir de s'opposer à la trop grande multiplication des hommes, & par conséquent à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains peuples d'Afrique conservent encore aujourd'hui pour des solitaires qui s'interdisent avec les femmes le commerce qu'ils se permettent avec les brutes.

Ce

(d) La maniere de se défaire des filles dans les pays catholiques, est de les forcer à prendre le voile: plusieurs passent ainsi une vie malheureuse, en proie au désespoir. Peut-être notre coutume, à cet égard; est-elle plus barbare que celle des Chinois?

(e) Zwingle, en écrivant aux Cantons Suisses, leur rappelle l'édit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque prêtre d'avoir sa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de son prochain. *Fra Paolo, Histoire du Concile de Trente, livre I*

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le desir de protéger la pudique beauté contre les attentas de l'incontinence, qui jadis engagea les Suisses à publier un édit, par lequel il étoit non seulement permis, mais même ordonné à chaque prêtre de se pourvoir d'une concubine (e).

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchissoient par le poison du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remede aussi odieux que le mal, engagea le législateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de brûler sur le tombeau de leur époux (f).

D'accord avec mes raisonnemens, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle, ou du moins apparente, du public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules: oui, parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition, ont, par la négligence ou la foiblesse des gouvernemens,

Il est dit, au dix-septieme canon du concile de Toléde : *que celui qui se contente d'une seule femme à titre d'épouse en de concubine, à son choix, ne sera pas rejeté de la communion.* C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute insulte, qu'alors l'église toléroit les concubines.

(f) Les femmes de Mezurado sont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher : mais elles font en même tems tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

ments, subsisté long-temps après que les causes de leur établissement avoient disparu.

Lorsque la France n'étoit, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt, qui doute que ces donations de terres en friche, faites aux ordres religieux, ne dussent alors être permises; & que la prorogation d'une pareille permission ne fût maintenant aussi absurde & aussi nuisible à l'état qu'elle pouvoit être sage & utile, lorsque la France étoit encore inculte? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages passagers, sont comme des échaffauds qu'il faut abattre quand les palais sont élevés.

Rien de plus sage au fondateur de l'empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil, & de leur persuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dictées le dieu son pere. Ce mensonge imprimoit aux sauvages plus de respect pour sa législation; ce mensonge étoit donc trop utile à cet état naissant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux: mais, après avoir assis les fondemens d'une bonne législation, après s'être assuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les loix seroient toujours observées, il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce législateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ses peuples, & les changements qu'en conséquence il faudroit faire

(g) Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'avertir que je ne parle ici que de la *probité publique*, & non de la *probité religieuse*.

dans ses loix ; qu'il déclarât à ces mêmes peuples , par lui ou par ses successeurs , le mensonge utile & nécessaire dont il s'étoit servi pour les rendre heureux ; que , par cet aveu , il ôtât à ses loix le caractère de divinité qui , les rendant sacrées & inviolables , devoit s'opposer à toute réforme , & qui peut-être eût un jour rendu ces mêmes loix nuisibles à l'état , si , par le débarquement des Européens , cet empire n'eût été détruit presque aussitôt que formé.

L'intérêt des états est , comme toutes les choses humaines , sujet à mille révolutions. Les mêmes loix & les mêmes coutumes deviennent successivement utiles & nuisibles au même peuple ; d'où je conclus que ces loix doivent être tour à tour adoptées & rejetées , & que les mêmes actions doivent successivement porter les noms de vertueuses ou de vicieuses ; proposition qu'on ne peut nier sans convenir qu'il est des actions à la fois vertueuses & nuisibles à l'état , sans sapper , par conséquent , les fondemens de toute législation & de toute société.

La conclusion générale de tout ce que je viens de dire , c'est que la vertu n'est que le desir du bonheur des hommes ; & qu'ainsi la probité , que je regarde comme la vertu mise en action , n'est , chez tous peuples & dans tous les gouvernemens divers , que l'habitude des actions utiles à sa nation (g). Quei-

ligieuse qui se propose d'autres fins , se prescrit d'autres devoirs & tend à des objets plus sublimes.

Quelque évidente que soit cette conclusion, comme il n'est point de nation qui ne connoisse & ne confonde ensemble deux différentes especes de vertu, l'une que j'appellerai *vertu de préjugé*, & l'autre *vraie vertu*; je crois, pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, devoir examiner la nature de ces différentes sortes de vertu.

C H A P I T R E X I V.

Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.

On entend, par vertus de préjugé, celles dont l'exacte observation ne contribue en rien au bonheur public; & par vraies vertus, celles dont la pratique assure la félicité des peuples. Conséquemment à ces deux différentes especes de vertus, on distingue, dans ce même chapitre, deux différentes especes de corruption de mœurs; l'une religieuse, & l'autre politique: connoissance propre à répandre de nouvelles lumières sur la science de la morale.

JE donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'observation exacte ne

(a) Les bramines ont le privilege exclusif de demander l'aumône: ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(b) Pourquoi, disent ces bramines, devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nus, puisqu'on nous sommes sortis nus & sans honte du ventre de notre mere?

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des sauvages couvrent certaines parties de leur corps, ce n'est point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicatesse,

ne contribue en rien au bonheur public ; telles sont les austérités de ces fakirs infensés dont l'Inde est peuplée ; vertus qui, souvent indifférentes & même nuisibles à l'état, sont le supplice de ceux qui s'y vouent. Ces fausses vertus sont, dans la plupart des nations, plus honorées que les vraies vertus, & ceux qui les pratiquent en plus grande vénération que les bons citoyens.

Personne de plus honoré dans l'Indoustan que les bramines (a) : l'on y adore jusqu'à leurs nudités (b) ; l'on y respecte aussi leurs pénitences, & ces pénitences sont réellement affreuses (c) : les uns restent toute leur vie attachés à un arbre, les autres se balancent sur les flammes, ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme, ceux-là ne se nourrissent que de liquides, quelques-uns se ferment la bouche d'un cademat, & quelques autres s'attachent une clochette au prépuce, il est d'une femme de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette, & c'est un honneur aux peres de profiter leurs filles à des fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la superstition attache le nom de sacrées,

se, de la sensibilité de certaines parties, & de la crainte de se blesser en traversant les bois & les halliers.

(c) Il est, au royaume de Pégu, des anachorettes nommés *santons* ; ils ne demandent jamais rien, fussent-ils mourir de faim. On prévient à-la-vérité tous leurs desirs. Quiconque se confesse à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces santons logent, à la campagne, dans des troncs d'arbres : après leur mort on les honore comme des dieux.

crées, une des plus plaifantes, fans con-
 tredit, eft celle des Juibus, prêtrefles de
 l'ifle Formofe. „ Pour officier dignement,
 „ & mériter la vénération des peuples,
 „ elles doivent, après des fermons, des
 „ contorfions & des hurlements, s'écrier
 „ qu'elles voient leurs dieux; ce cri jetté,
 „ elles fe roulent par terre, montent fur
 „ le toit des pagodes, découvrent leur nu-
 „ dité, fe claquent les fesses, lâchent leur
 „ urine, descendent nues, & fe lavent en
 „ présence de l'assemblée (d) ”.

Trop heureux encore les peuples chez
 qui, du moins, les vertus de préjugé ne
 font que ridicules; souvent elles font bar-
 bares (e). Dans la capitale du Cochin,
 l'on élève des crocodiles; & quiconque
 s'expose à la fureur de ces animaux, &
 s'en fait dévorer, eft compté parmi les élus.
 Au royaume de Martemban, c'est un acte
 de vertu, le jour qu'on promene l'idole, de
 fe précipiter fous les roues du chariot, ou
 de fe couper la gorge à fon paffage; qui
 fe

(d) Voyages de la Compagnie des Indes Hollandoïses.

(e) Les femmes de Madagascar croient aux heures, aux
 jours heureux ou malheureux. C'est un devoir de religion
 lorsqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheu-
 reux, d'exposer leurs enfans aux bêtes, de les enterrer ou
 de les étouffer.

Dans un des temples de l'empire du Pégu, on élève des
 vierges. Tous les ans, à la fête de l'idole, on sacrifie une
 de ces infortunées. Le prêtre, en habits facerdotaux, la
 dépouille, l'étrangle, arrache fon cœur & le jette au nez
 de l'idole. Le sacrifice fait, les prêtres d'inert, prennent
 des habits d'une forme horrible, & dansent devant le peu-
 ple. Dans les autres temples du même pays, on ne sacrifie
 que des hommes. On achete, pour cet effet, un esclave
 beau & bien fait. Cet esclave, vêtu d'une robe blan-

se voue à cette mort est réputé saint , & son nom est , à cet effet , inscrit dans un livre.

Or, s'il est des vertus, il est aussi des crimes de préjugé. C'en est un pour un bra-mine d'épouser une vierge. Dans l'isle l'ormose, si, pendant les trois mois qu'il est ordonné d'aller nud, un homme est couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même isle, c'est un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente-cinq ans: sont-elles grosses? elles s'étendent aux pieds de la prêtresse, qui, en exécution de la loi, les y foule jusqu'à ce qu'elles soient avortées.

Au Pégu, lorsque les prêtres ou magiciens ont prédit la convalescence ou la mort d'un malade (f), c'est un crime au malade condamné d'en revenir. Dans sa convalescence, chacun le fuit & l'insult. S'il eût été bon, disent les prêtres, Dieu l'eût reçu en sa compagnie.

Il n'est, peut-être, point de pays où
l'on

che, lavé pendant trois matinées, est ensuite montré au peuple. Le quarantième jour les prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent son cœur, barbouillent l'idole de son sang, & mangent sa chair, comme sacrée. *Le sang innocent, disent les prêtres, doit couler en expiation des péchés de la nation; d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire ressouvenir de son peuple.* Il est bon de remarquer que les prêtres ne se chargent jamais de la commission.

(f) Lorsqu'un Giague est mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie? Un prêtre, contrefaisant la voix du mort, répond qu'il n'a pas assez fait de sacrifices à ses ancêtres. Ces sacrifices font une partie considérable du revenu des prêtres.

l'on n'ait pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuisibles à la société.

Chez les Giagues, peuple anthropophage qui dévore ses ennemis vaincus, on peut, sans crime, dit le P. Cavazi, piler ses propres enfants dans un mortier, avec des racines, de l'huile & des feuilles, les faire bouillir, en composer une pâte dont on se frotte pour se rendre invulnérable; mais ce seroit un sacrilège abominable que de ne pas massacrer, au mois de Mars, à coups de becche, un jeune homme & une jeune femme devant la reine du pays. Lorsque les grains sont mûrs, la reine, entourée de ses courtisans, sort de son palais, égorge ceux qui se trouvent sur son passage, & les donne à manger à sa suite: ces sacrifices, dit-elle, sont nécessaires pour appaiser les mânes de ses ancêtres, qui voient, avec regret, des gens du commun jouir d'une vie dont ils sont privés; cette foible consolation peut seule les engager à bénir la récolte.

Au royaume de Congo, d'Angole & de Matamba, le mari peut, sans honte, vendre

(g) Au royaume de Lao, les Talapoins, prêtres du pays, ne peuvent être jugés que par le roi lui-même. Ils se confessent tous les mois: fidèles à cette observance, ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les princes, qu'un Talapoin, convaincu de fausse monnoie, fut renvoyé absous par le roi. *Les scouliers, disoit-il, auroient dû lui faire de plus grands présents.* Les plus considérables du pays tiennent à grand honneur de rendre aux Talapoins les services les plus bas. Au-
cun

dre sa femme ; le pere, son fils ; le fils, son pere : dans ce pays, on ne connoît qu'un seul crime (*g*), c'est de refuser les prémices de sa récolte au Chitombé, grand-prêtre de la nation. Ces peuples, dit le pere Labat, si dépourvus de toutes vraies vertus, sont très-scrupuleux observateurs de cet usage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmentation de ses revenus, c'est tout ce que leur recommande le Chitombé : il ne desire point que ses negres soient plus éclairés ; il craindrait même que des idées trop saines de la vertu ne diminuassent & la superstition & le tribut qu'elle lui paie.

Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé suffit pour faire sentir la différence de ces vertus aux vraies vertus ; c'est-à-dire, à celles qui, sans cesse, ajoutent à la félicité publique, & sans lesquelles les sociétés ne peuvent subsister.

Conséquemment à ces deux différentes especes de vertus, je distinguerai deux différentes especes de corruption de mœurs : l'une que j'appellerai *corruption religieuse*, & l'autre, *corruption politique* (*b*). Mais, avant d'entrer dans cet examen, je déclare

eun d'eux ne se vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été quelque tems porté par un Talapoïn.

(1) Cette distinction m'est nécessaire, 1. parce que je considère la probité philosophiquement, & indépendamment des rapports que la religion a avec la société ; ce que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage. 2. Pour éviter la confusion perpétuelle qui se trouve chez les nations idolâtres, entre les principes de la religion & ceux de la politique & de la morale.

re que c'est en qualité de philosophe & non de théologien que j'écris; & qu'ainfi je ne prétends, dans ce chapitre & les suivants, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertissement donné, j'entre en matière; & je dis qu'en fait de mœurs, on donne le nom de corruption religieuse à toute espece de libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette espece de corruption, dont je ne suis point l'apologiste, & qui est sans-doute criminelle, puisqu'elle offense Dieu, n'est cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Différents peuples ont cru & croient encore que cette espece de corruption n'est pas criminelle; elle l'est sans-doute en France, puisqu'elle blesse les loix du pays; mais elle le seroit moins, si les femmes étoient communes, & les enfants déclarés enfants de l'état, ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de nations différentes chez lesquelles ce que nous appellons le libertinage, non seulement n'est pas regardé comme une corruption de mœurs, mais le trouve autorisé par les loix, & même consacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les ferrails qui sont sous la protection des loix; au
Ton-

(i) Chez les Giagues, lorsqu'on apperçoit, dans une fille, les marques de la fécondité, on fait une fête; lorsque ces marques disparaissent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

(k) Un homme d'esprit disoit, à ce sujet, qu'il faut, sans
con-

Tonquin , où l'on honore la fécondité , la peine imposée , par la loi , aux femmes stériles , c'est de chercher & de présenter à leurs époux des filles qui leur soient agréables. En conséquence de cette législation , les Tonquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme ; ils ne conçoivent pas comment , parmi nous , des hommes raisonnables croient honorer Dieu par le vœu de chasteté ; ils soutiennent que , lorsqu'on le peut , il est aussi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas , que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (i).

C'est pareillement sous la sauvegarde des loix , que les Siamois , la gorge & les cuisses à moitié découvertes , portées dans les rues sur des palanquins , s'y présentent dans des attitudes très-lascives. Cette loi fut établie par une de leurs reines nommé Tirada , qui , pour dégoûter les hommes d'un amour plus deshonnête , crut devoir employer toute la puissance de la beauté. Ce projet , disent les Siamois , lui réussit. Cette loi , ajoutent-elles , est d'ailleurs assez sage : il est agréable aux hommes d'avoir des desirs , aux femmes de les exciter. C'est le bonheur des deux sexes , le seul bien que le ciel mêle aux maux dont il nous afflige : & quelle ame assez barbare voudroit encore nous le ravir (k)!

Au

contredit , défendre aux hommes tout plaisir contraire au bien général ; mais qu'avant cette défense , il falloit , par mille efforts d'esprit , tâcher de concilier ce plaisir avec le bonheur public. „ Les hommes , ajoutoit-il , sont si mal-
 „ heureux , qu'un plaisir de plus vaut bien la peine qu'on
 „ est-

Au royaume de Batimena (1), toute femme, de quelque condition qu'elle soit, est, par la loi & sous peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la desiré; un refus est contr'elle un arrêt de mort.

Je ne finirois pas, si je voulois donner la liste de tous les peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette espece de corruption de mœurs: je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des pays où la loi autorise le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

Chez les peuples de l'isle Formose, l'ivrognerie & l'impudicité sont des actes de religion. Les voluptés, disent ces peuples, sont les filles du ciel, des dons de sa bonté; en jouir, c'est honorer la divinité, c'est user de ses bienfaits. Qui doute que le spectacle des caresses & des jouissances de l'amour ne plaise aux dieux? Les dieux sont bons; & nos plaisirs sont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre recon-

nois-

„ essaie de le dégager de ce qu'il peut avoir de dangereux
 „ pour un gouvernement; & peut-être seroit-il facile d'y
 „ réussir, si l'on examinoit, dans ce dessein, la législation
 „ des pays où ces plaisirs sont permis”.

(1) *Christianisme des Indes, Lib. II. pag. 308.*

(m) Au royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'est-à-dire les anneaux de leurs amants: plus elles en ont, & plus leurs noces sont célèbres.

(n) A Babylone, toutes les femmes, campées près le temple de Vénus, devoient, une fois en leur vie, obtenir, par une prostitution expiatoire, la rémission de leurs péchés. Elles ne pouvoient se refuser au desir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouissance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt satisfait à la pénitence: mais les laides ar-

noissance. En conséquence de ce raisonnement, ils se livrent publiquement à toute espèce de prostitution (*m*).

C'est encore pour se rendre les dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la reine des Giagues fait venir, devant elle, les plus belles femmes & les plus beaux de ses guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouissent, en sa présence, des plaisirs de l'amour. Que de pays, dit Cicéron, où la débauche a ses temples! Que d'autels élevés à des femmes prostituées (*n*)! Sans rappeler l'ancien culte de Vénus, de Cotytto, les Baniens n'honorent-ils pas, sous le nom de la déesse *Banany*, une de leurs reines, qui, selon le témoignage de Gemelli Carreri, *laissoit jouir sa cour de la vue de toutes ses beautés, prodiguoit successivement ses faveurs à plusieurs amants, & même à deux à la fois.*

Je ne citerai plus, à ce sujet, qu'un seul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, pere du deuxieme siecle de l'église, dans

tenoient quelquefois long-tems l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les couvents des bonzes sont remplis de religieuses idolâtres; on les y reçoit en qualité de concubines. En est-on las? on les renvoie, & on les remplace. Les portes de ces couvents sont assiégées par ces religieuses, qui, pour y être admises, offrent des présents aux bonzes, qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au royaume des Cochin, les bramines curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs de l'amour, font accroire au roi & au peuple que ce sont eux qu'on doit charger de cette sainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laissent avec leurs filles & leurs femmes.

dans un traité intitulé : *De errore profanarum religionum.* „ L'Assyrie, ainsi qu'une „ partie de l'Afrique, dit ce pere, adore „ l'Air, sous le nom de Junon ou de Vénus vierge. Cette déesse commande aux „ éléments; on lui consacre des temples: „ ces temples sont desservis par des prêtres qui, vêtus & parés comme des femmes, prient la déesse d'une voix languissante & efféminée, irritent les desirs des hommes, s'y prêtent, se targuent de leur impudicité; &, après ces „ plaisirs préparatoires, croient devoir invoquer la déesse à grands cris, jouer „ des instrumens, se dire remplis de l'esprit de la divinité, & prophétiser”.

Il est donc une infinité de pays où la corruption des mœurs, que j'appelle *religieuse*, est autorisée par la loi, ou consacrée par la religion.

Que de maux, dira-t-on, attachés à cette espèce de corruption! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un état, que lorsqu'il est en opposition avec les loix du pays, ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement? En vain ajouteroit-on que les peuples où regne ce libertinage sont le mépris de l'univers. Mais, sans parler des orientaux & des nations sauvages ou guerrières, qui, livrées à toutes sortes de voluptés, sont heureuses au dedans & redoutables au dehors, quel peuple plus célèbre que les Grecs! peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admira-

miration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre de Péloponnèse, époque fatale à leur vertu, quelle Nation & quel Pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes! On fait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus deshonnête. Ce goût étoit si général qu'Aristide, surnommé le juste, cet Aristide qu'on étoit las, disoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémistocle. Ce fut la beauté du jeune Stésileus, de l'isle de Céos, qui, portant dans leur ame les desirs les plus violents, alluma entr'eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même, déclaré, par l'oracle d'Apollon, le plus sage des hommes, aimoit Alcibiade & Archélaus; il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les courtisanes. Il est donc certain que relativement à l'idée qu'on s'est formée des bonnes mœurs, les plus vertueux des Grecs n'eussent passé en Europe que pour des hommes corrompus. Or cette espèce de corruption de mœurs se trouvant, en Grece, porté au dernier excès, dans le temps même que ce pays produisoit de grands hommes en tout genre, qu'il faisoit trembler la Perse, & jettoit le plus grand éclat, on pourroit penser que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *religieuse*, n'est point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un état.

Il est une autre espèce de corruption de mœurs qui prépare la chute d'un empire

& en annonce la ruine: je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique*.

Un peuple en est infecté, lorsque le plus grand nombre des particuliers qui le composent détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette espèce de corruption qui se joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien des moralistes de les confondre. Si l'on ne consulte que l'intérêt politique d'un état, cette dernière seroit peut-être la plus dangereuse. Un peuple, eût-il d'abord les mœurs les plus pures, s'il est attaqué de cette corruption, est nécessairement malheureux au dedans, & peu redoutable au dehors. La durée d'un tel empire dépend du hazard, qui seul en retarde ou en précipite la chute.

Pour faire sentir combien cette anarchie de tous les intérêts est dangereuse dans un état, considérons le mal qu'y produit la seule opposition des intérêts d'un corps avec ceux de la république : donnons aux bonzes, aux talapains, toutes les vertus de nos saints. Si l'intérêt du corps des bonzes n'est point lié à l'intérêt public; si, par exemple, le crédit du bonze tient à l'aveuglement des peuples, ce bonze nécessairement ennemi de la nation qui le nourrit, sera, à l'égard de cette nation, ce que les Romains

(o) Dans la vraie religion même il s'est trouvé des prêtres qui, dans les tems d'ignorance, ont abusé de la piété des peuples pour attenter aux droits du sceptre.

(p) Voici comme s'exprime, au sujet de Mr. de Montaigne, le pere Millot, Jésuite, dans un discours couronné par l'académie de Dijon, sur la question: *Est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?* „ Ces re-
„ gles

ains étoient à l'égard du monde ; honnêtes entr'eux , brigands par rapport à l'univers. Chacun des bonzes eût-il en particulier beaucoup d'éloignement pour les grands , le corps n'en fera pas moins ambitieux ; tous les membres travailleront , souvent sans le savoir , à son aggrandissement , ils s'y croiront autorisés par un principe vertueux (o). Il n'est donc rien de plus dangereux dans un état , qu'un corps dont l'intérêt n'est pas attaché à l'intérêt général.

Si les prêtres du paganisme firent mourir Socrate & persécuter presque tous les grands hommes , c'est que leur bien particulier se trouvoit opposé au bien public ; c'est que les prêtres d'une fautive religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement , & , pour cet effet , de poursuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les ministres de la vraie religion , qui , sans le même besoin , ont souvent eu recours aux mêmes cruautés , ont persécuté , déprimé les grands hommes , se sont faits les panegyristes des ouvrages médiocres , & les critiques des excellents , & ont ensuite été défavoués par des théologiens plus éclairés qu'eux (p).

Quoi

„ gles de conduite , ces maximes de gouvernement qui de-
 „ vroient être gravées sur le trône des rois & dans le
 „ cœur de quiconque est revêtu de l'autorité , n'est-ce pas
 „ à une profonde étude des hommes que nous les devons ?
 „ Témoin cet illustre citoyen , cet organe , ce juge des
 „ loix dont la France & l'Europe entière arroient le tom-
 „ beau de leurs larmes , mais dont elles verront toujours

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défense faite dans certains pays d'y faire entrer aucun exemplaire de l'*Esprit des Loix*? ouvrage que plus d'un prince fait lire & relire à son fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'esprit, répéter à ce sujet, qu'en sollicitant cette défense, les moines en ont usé comme les Scythes avec leurs esclaves? Ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournassent la meule avec moins de distraction.

Il paroît donc que c'est uniquement de la conformité ou de l'opposition de l'intérêt des particuliers avec l'intérêt général, que dépend le bonheur ou le malheur public; & qu'enfin, la corruption religieuse de mœurs peut, comme l'histoire le prouve, s'allier souvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la sagesse, aux talents, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette espèce de corruption de mœurs n'aient souvent rendu à la patrie des ser-

vices

„ le génie éclairer les nations, & tracer le plan de la fé-
 „ licité publique; écrivain immortel, qui abrégéoit tout,
 „ parce qu'il voyoit tout; & qui vouloit faire penser, par-
 „ ce que nous en avons besoin bien plus que de lire. Avec
 „ quelle ardeur, quelle sagacité avoit-il étudié le genre
 „ humain! Voyageant comme Solon, méditant comme Py-
 „ thagore, conversant comme Platon, lisant comme Cicé-
 „ ron, peignant comme Tacite, toujours son objet fut
 „ l'homme, son étude fut celle des hommes, il les connut.
 „ Déjà commencent à germer les semailles fécondes qu'il
 „ jeta dans les esprits modérateurs des peuples & des em-
 „ pires. Ah! recueillons-en les fruits avec reconnoissan-
 „ ce, &c. Le P. Millot ajoute dans une note:
 „ Quand un auteur d'une probité reconnue, qui pense for-
 „ tement

vices plus importans que les plus sévères anachoretés. Que ne doit-on pas à la galante Circassienne, qui, pour assurer sa beauté, ou celle de ses filles, a, la première, osé les inoculer? Que d'enfans l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort? Peut-être n'est-il point de fondatrice d'ordre de religieuses qui se soit rendue recommandable à l'univers par un aussi grand bienfait, & qui, par conséquent, ait autant mérité de sa reconnoissance.

Au reste, je crois devoir encore répéter, à la fin de ce chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiste de la débauche. J'ai seulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes espèces de corruption de mœurs, qu'on a trop souvent confondues, & sur lesquelles on semble n'avoir eu que des idées confuses. Plus instruits du véritable objet de la question, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit assigner à ces deux différentes sortes de corruption, & reconnoître qu'il est deux

espe-

„ tement & qui s'exprime toujours comme il pense, dit
 „ en termes formels: *La religion chrétienne qui ne semble*
 „ *avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait en-*
 „ *core notre bonheur dans celle-ci; quand il ajoute, en ré-*
 „ *futant un paradoxe dangereux de Bayle: les principes du*
 „ *christianisme bien gravés dans le cœur seroient infiniment*
 „ *plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus*
 „ *humaines des républiques, & cette crainte servile des états*
 „ *despotiques, c'est-à-dire, plus forts que les trois princi-*
 „ *pes du gouvernement politique, établis dans l'Esprit des*
 „ *loix: peut-on accuser un tel auteur, si l'on a lu son ou-*
 „ *vrage, d'avoir prétendu y porter des coups mortels au*
 „ *christianisme?*

especes différentes de mauvaises actions ; les unes qui sont vicieuses dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne sont nuisibles, & par conséquent criminelles, chez un peuple, que par l'opposition qui se trouve entre ces mêmes actions & les loix du pays.

Plus de connoissance du mal doit donner aux moralistes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront considérer la morale d'un point de vue nouveau, & d'une science vaine, faire une science utile à l'univers.

CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être, à la morale ; la connoissance des principes établis dans les chapitres précédents.

L'objet de ce chapitre est de prouver que c'est de la législation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des peuples ; & que la plupart des moralistes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroissent moins inspirés par l'amour du bien public, que par des intérêts personnels, ou des haines particulières.

SI la morale a, jusqu'à présent, peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'est pas qu'à d'heureuses expressions, à beaucoup d'élégance & de netteté, plusieurs moralistes n'aient joint beaucoup de profondeur d'esprit & d'élevation d'ame : mais, quelque supérieurs qu'aient été ces mo-

moralistes, il faut convenir qu'ils n'ont pas assez souvent regardé les différents vices des nations comme des dépendances nécessaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'est cependant qu'en considérant la morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit, jusqu'aujourd'hui, les plus belles maximes de morale ? Elles ont corrigé quelques particuliers des défauts que, peut-être, ils se reprochoient ; d'ailleurs, elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des nations. Quelle en est la cause ? C'est que les vices d'un peuple sont, si j'ose le dire, toujours cachés au fond de sa législation : c'est là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ses vices. Qui n'est doué ni des lumières ni du courage nécessaires pour l'entreprendre, n'est, en ce genre, de presque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à la législation d'un peuple, sans faire aucun changement dans cette législation, c'est prétendre à l'impossible ; c'est rejeter les conséquences justes des principes qu'on admet.

Qu'espérer de tant de déclamations contre la fausseté des femmes, si ce vice est l'effet nécessaire d'une contradiction entre les desirs de la Nature & les sentimens que, par les loix & la décence, les femmes sont contraintes d'affecter ? Dans le Malabar, à Madagascar, si toutes les femmes sont vraies, c'est qu'elles y satisfont, sans scandale, toutes leurs fantaisies, qu'el-

Ils ont mille galants, & ne se déterminent au choix d'un époux qu'après des essais répétés. Il en est de même des sauvages de la nouvelle Orléans, de ces peuples où les parentes du grand Soleil, les princesses du sang, peuvent, lorsqu'elles se dégoûtent de leurs maris, les répudier pour en épouser d'autres. En de tels pays, on ne trouve point de femmes fausses, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer, de ces exemples, qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis seulement qu'on ne peut raisonnablement reprocher aux femmes une fausseté dont la décence & les loix leur font, pour ainsi dire, une nécessité; & qu'enfin l'on ne change point les effets, en laissant subsister les causes.

Prenez la médifance pour second exemple. La médifance est, sans-doute, un vice: mais c'est un vice nécessaire; parce qu'en tout pays où les citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces citoyens, peu intéressés à s'instruire, doivent croupir dans une honteuse paresse. Or, s'il est, dans ce pays, de mode & d'usage de se jeter dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant, ne pouvant parler de choses, doit nécessairement parler des personnes. Tout panégyrique est ennuyeux, & toute satire agréable; sous peine d'être ennuyeux, l'ignorant est donc forcé d'être médifant. On ne peut donc détruire ce vice, sans anéantir la cause qui le produit, sans

ar-

arracher les citoyens à la paresse, &, par conséquent, sans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'esprit est-il ordinairement moins tracassier, dans les sociétés particulières, que l'homme du monde? C'est que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des personnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grandes choses; c'est que l'homme d'esprit, qui ne médit jamais que pour se venger, médit très-rarement, lorsque l'homme du monde, au contraire, est presque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médifance, je le dis du libertinage, contre lequel les moralistes se sont toujours si violemment déchaînés. Le libertinage est trop généralement reconnu pour être une suite nécessaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, si le luxe, comme je suis fort éloigné de le penser, mais comme on le croit communément, est très-utile à l'état; si, comme il est facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le goût, & réduire les citoyens à la pratique des loix somptuaires, sans changer la forme du gouvernement, ce ne seroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit se flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation sur ce sujet est, théologiquement, mais non politiquement, bonne. L'objet que se proposent la politique & la législation est la grandeur & la félici-

té temporelle des peuples : or, relativement à cet objet, je dis que, si le luxe est réellement utile à la France, il seroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'état, constitué comme il l'est (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage), & le mal infiniment petit qu'occasionne l'amour des femmes. C'est se plaindre de trouver, dans une mine riche, quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe est nécessaire, c'est une inconséquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : &, si l'on veut lui conserver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en est d'utiles dans certains siècles & certains pays ; & que c'est au limon du Nil que l'Égypte doit sa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes : on verra que, blâmables à certains égards, elles sont, à d'autres, fort utiles au public ; qu'elles sont, par exemple, de leurs richesses un usage communément plus avantageux à l'état que les femmes les plus sages. Le desir de plaire, qui conduit la femme galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non seulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la pratique des loix somptuaires, mais lui inspire encore les actes de la charité la plus

plus éclairée. Dans la supposition que le luxe soit utile à une nation, ne sont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'industrie des artisans du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'état? Les femmes sages, en faisant des largesses à des mendiants ou à des criminels, sont donc moins bien conseillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le desir de plaire: celles-ci nourrissent des citoyens utiles; & celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette nation.

Il suit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple, qu'après en avoir fait dans la législation; que c'est par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs; que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un gouvernement, seroient, politiquement, nuisibles si elles n'étoient vaines; mais elles le seront toujours, parce que la masse d'une nation n'est jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs, qu'il me soit permis de l'observer en passant, parmi les moralistes il en est peu qui sachent, en armant nos passions les unes contre les autres, s'en servir utilement pour faire adopter leur opinion: la plupart de leurs conseils sont trop injurieux. Ils devroient pourtant sentir que des injures ne peuvent, avec avantage, combattre contre des sentiments: que c'est un passion qui seule peut triompher d'une passion; que,

pour inspirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue & de modestie vis-à-vis du public, il faut mettre en opposition sa vanité avec sa coquetterie; lui faire sentir que la pudeur est une invention de l'amour & de la volupté raffinée (a); que c'est à la gaze, dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme, que le monde doit la plupart de ses plaisirs; qu'au Malabar, où les jeunes agréables se présentent demi-nuds dans les assemblées, qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent sans voile aux regards des hommes, les desirs perdent tout ce que la curiosité leur communiqueroit de vivacité; qu'en ces pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les besoins: qu'au contraire, chez les peuples où la pudeur suspend un voile entre les desirs & les nudités, ce voile mystérieux est le talisman qui retient l'amant aux genoux de sa maîtresse; & que c'est enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le sceptre qui commande

(a) C'est en considérant la pudeur sous ce point de vue, qu'on peut répondre aux arguments des stoïciens & des cyniques, qui soutenoient que l'homme vertueux ne faisoit rien dans son intérieur qu'il ne dût faire à la face des nations; & qui croyoient, en conséquence, pouvoir se livrer publiquement aux plaisirs de l'amour. Si la plupart des législateurs ont condamné ces principes cyniques & mis la pudeur au nombre des vertus, c'est, leur répondra-t-on, qu'ils ont craint que le spectacle fréquent de la jouissance ne jetât quelque dégoût sur un plaisir auquel sont attachées la conservation de l'espèce & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs senti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroît de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination; que ce vêtement piquoit la curiosité, rendoit les caresses plus déli-

de à la force. Sachez de plus, diroient-ils à la femme galante, que les malheureux sont en grand nombre; que les infortunés, ennemis-nés de l'homme heureux, lui font un crime de son bonheur; qu'ils haïssent en lui une félicité trop indépendante d'eux; que le spectacle de vos amusements est un spectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux; & que l'indécence, en trahissant le secret de vos plaisirs, vous expose à tous les traits de leur vengeance.

C'est en substituant ainsi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les moralistes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article: je rentre dans mon sujet; & je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur; qu'on ne peut les soustraire à cette tendance; qu'il seroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réussir; que, par conséquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en unissant l'intérêt personnel à l'intérêt général. Ce principe po-
lié,

cieuses, les faveurs plus flatteuses, & multiplioit enfin les plaisirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine espece de pudeur, & si les filles, en présence de tout un peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens, c'est que Lycurgue vouloit que les meres rendues plus fortes par de semblables exercices, donnassent à l'état des enfants plus robustes. Il savoit que, si l'habitude de voir des femmes nues émoussoit le desir d'en connoître les beautés cachées, ce desir ne pouvoit pas s'éteindre, sur-tout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en secret & furtivement les faveurs de leurs épouses. D'ailleurs, Lycurgue, qui faisoit de l'amour un des principaux ressorts de sa législation, vouloit qu'il devint la récompense, & non l'occupation des Spartiates.

fé, il est évident que la morale n'est qu'une science frivole, si l'on ne la confond avec la politique & la législation: d'où je conclus que, pour se rendre utiles à l'univers, les philosophes doivent considérer les objets du point de vue d'où le législateur les contemple. Sans être armés du même esprit. C'est au moraliste d'indiquer les loix, dont le législateur assure l'exécution par l'apposition du sceau de sa puissance.

Parmi les moralistes, il en est peu, sans doute, qui soient assez fortement frappés de cette vérité: parmi ceux même dont l'esprit est fait pour atteindre aux plus hautes idées, il en est beaucoup qui, dans l'étude de la morale & les portraits qu'ils font des vices, ne sont animés que par des intérêts personnels & des haines particulières. Ils ne s'attachent, en conséquence, qu'à la peinture des vices incommodes dans la société; & leur esprit, qui, peu à peu, se resserre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force nécessaire pour s'élever jusqu'aux grandes idées. Dans la science de la morale, souvent l'élevation de l'esprit tient à l'élevation de l'ame. Pour saisir, en ce genre, les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la passion du bien général; & malheureusement, en morale comme en religion, il est beaucoup d'hypocrites.

CHAPITRE XVI.

Des moralistes hypocrites.

Développement des principes précédens.

J'ENTENDS par *hypocrite* celui, qui n'étant point soutenu dans l'étude de la morale par le desir du bonheur de l'humanité, est trop fortement occupé de lui-même. Il est beaucoup d'hommes de cette espece: on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils considerent les vices destructeurs des empires; & de l'autre, à l'emportement avec lequel ils se déchainent contre des vices particuliers. C'est en vain que de pareils hommes se disent inspirés par la passion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice seroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la société: & , si la vue des défauts les moins nuisibles à l'état suffisoit pour vous irriter, de quel œil considereriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des citoyens vaillants, magnanimes & desintéressés? De quel chagrin seriez-vous affectés, lorsque vous appercevriez quelque défaut dans la jurisprudence ou la distribution des impôts, lorsque vous en découvririez dans la discipline militaire, qui décide si souvent du sort des batailles & du ravage de plusieurs provinces? Alors, pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous ver-

verroit , détestant le jour qui vous rend témoin des maux de votre patrie, vous-même en terminer le cours ; ou du moins prendre exemple sur ce Chinois vertueux , qui , justement irrité des vexations des grands , se présente à l'empereur , lui porte ses plaintes. *Je viens , dit-il , m'offrir au supplice auquel de pareilles représentations ont fait traîner six cens de mes concitoyens ; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine possède encore dix-huit mille bons patriotes , qui , pour la même cause , viendront successivement te demander le même salaire.* Il se tait à ces mots ; & l'empereur , étonné de sa fermeté , lui accorde la récompense la plus flatteuse pour un homme vertueux , la punition des coupables , & la suppression des impôts.

Voilà de quelle maniere se manifeste l'amour du bien public. Si vous êtes , dirois-je à ces censeurs , réellement animés de cette passion , votre haine pour chaque vice est proportionnée au mal que ce vice fait à l'état : si vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuisent , vous usurpez le nom de moralistes , vous n'êtes que des égoïstes.

C'est donc par un détachement absolu de ses intérêts personnels , par une étude profonde de la science de la législation , qu'un moraliste peut se rendre utile à sa patrie. Il est alors en état de peser les avantages & les inconvéniens d'une loi ou d'un usage , & de juger s'il doit être aboli ou conservé. L'on n'est que trop souvent con-

traint de se prêter à des abus & même à des usages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a si long-temps toléré les duels, c'est qu'en des pays où l'on n'est point, comme à Rome, animé de l'amour de la patrie, où la valeur n'est point exercée par des guerres continuelles, les moralistes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens & d'entretenir le courage dans le corps des citoyens, & de fournir l'état de vaillants; défenseurs : ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal ; ils se trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en est mille autres où l'on est réduit à cette option. Ce n'est souvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédants épris d'une faulle idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un état, que ces moralistes déclamateurs & sans esprit, qui, concentrés dans une petite sphère d'idées, répètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs mies, recommandent sans cesse la modération des desirs, & veulent, en tous les cœurs, anéantir les passions : ils ne sentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonstances, seroient la ruine des nations qui les adopteroient.

En effet, si, comme l'histoire nous l'apprend, les passions fortes, telles que l'orgueil & le patriotisme chez les Grecs & les Romains, le fanatisme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibustiers, enfantent

tent toujours les guerriers les plus redoutables ; tout homme qui ne ménera contre de pareils soldats que des hommes sans passions, n'opposera que de timides agneaux à la fureur des loups. Aussi la sage Nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préservatif contre les raisonnements de ces philosophes. Aussi les nations, soumises d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait ; Sans cette heureuse indocilité, le peuple, scrupuleusement attaché à leurs maximes, deviendrait le mépris & l'esclave des autres peuples.

Pour déterminer jusqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des passions, il faut de ces esprits vastes qui embrassent toutes les parties d'un gouvernement. Qui-conque en est doué, est, pour ainsi dire, désigné par la Nature pour remplir, auprès du législateur, la charge de ministre penseur (a), & justifier ce mot de Cicéron, qu'un homme d'esprit n'est jamais un simple citoyen, mais un vrai magistrat.

Avant d'exposer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus saines de la morale, je crois pouvoir remarquer, en passant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumières sur toutes les sciences, & sur-tout sur celle de l'histoire dont les progrès sont à

(a) On distingue, à la Chine, deux sortes de ministres : les uns sont les ministres *signeurs* ; ils donnent les audiences & les signatures : les autres portent le nom de ministres *penseurs* ; ils se chargent du soin de former les projets,

à la fois effet & cause des progrès de la morale.

Plus instruits du véritable objet de l'histoire, alors les écrivains ne peindroient, de la vie privée d'un roi, que les détails propres à faire sortir son caractère; ils ne décriroient plus si curieusement ses mœurs, ses vices & ses vertus domestiques; ils sentiroient que le public demande aux souverains compte de leurs édits, & non de leurs soupers; que le public n'aime à connoître l'homme dans le prince qu'autant que l'homme a part aux délibérations du prince; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour instruire & plaire, substituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la misère publique, & des causes qui les ont produites. C'est à la simple exposition de ce tableau qu'on devroit une infinité de réflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de la métaphysique, de la jurisprudence. Il est peu de sciences qui n'aient quelque rapport à celle de la morale. La chaîne, qui les lie toutes entr'elles, a plus d'étendue qu'on ne pense: tout se tient dans l'univers.

CHA-

jets, d'examiner ceux qu'on leur présente, & de proposer les changements que le tems & les circonstances exigent qu'on fasse dans l'administration.

CHAPITRE XVII.

Des avantages que pourroient procurer aux hommes les principes ci-dessus exposés.

Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, & même aux législateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les loix, nous apprennent que la science même de la morale n'est autre chose que la science même de la législation; & nous fournissent enfin les moyens de rendre les peuples plus heureux & les empires plus durables.

JE passe rapidement sur les avantages qu'en retireroient les particuliers : ils consisteroient à leur donner des idées nettes de cette même morale, dont les préceptes, jusqu'à présent équivoques & contradictoires, ont permis aux plus insensés de justifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs, plus instruit de ses devoirs; le particulier seroit moins dépendant de l'opinion de ses amis : à l'abri des injustices que lui font souvent commettre, à son insu, les sociétés dans lesquelles il vit, il seroit alors, en même temps, affranchi de la crainte puérile du ridicule; fantôme qu'anéantit la présence de la raison, mais qui est l'effroi de ces âmes timides & peu éclairées qui sacrifient leurs goûts, leur repos, leurs plaisirs, & quelquefois même jusqu'à la vertu, à l'humeur & aux caprices de ces atrabilaires, à la critique des-
quels

quels on ne peut échapper quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement soumis à la raison & à la vertu, le particulier pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces sentiments mâles & courageux qui forment le caractère distinctif de l'homme vertueux; sentimens qu'on desire dans chaque citoyen, & qu'on est en droit d'exiger des grands. Comment l'homme élevé aux premiers postes renversera-t-il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général, & résistera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puissans, souvent intéressés au malheur public, si son âme n'est inabordable à toutes especes de sollicitations, de craintes & de préjugés?

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis procure, du moins, cet avantage au particulier, c'est de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête, de l'arracher à cet égard à toute especie d'inquiétude, d'assurer le repos de sa conscience, & de lui procurer, en conséquence, les plaisirs intérieurs & secrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils seroient, sans-doute, plus considérables. Conséquemment à ces mêmes principes, on pourroit, si je l'ose dire, composer un catéchisme de probité, dont les maximes simples, vraies, & à la portée de tous les esprits, apprendroient aux peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle se propose, ne l'est point dans
les

les moyens propres à remplir cet objet ; qu'on doit , par conséquent , regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes ; sentir que c'est au besoin de l'état à déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris ; & enfin au législateur , par la connoissance qu'il doit avoir de l'intérêt public , à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse & devient vicieuse.

Ces principes une fois reçus , avec quelle facilité le législateur éteindroit-il les torches du fanatisme & de la superstition , supprimerait-il les abus , réformerait-il les coutumes barbares , qui , peut-être utiles lors de leur établissement , sont devenues depuis si funestes à l'univers ? coutumes qui ne subsistent que par la crainte où l'on est de ne pouvoir les abolir sans soulever les peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même , sans allumer des guerres longues & cruelles , & sans occasionner enfin de ces séditions qui , toujours hazardeuses pour l'homme ordinaire , ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractère ferme & d'un esprit vaste.

C'est donc en affoiblissant la stupide vénération des peuples pour les loix & les usages anciens , qu'on met les souverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la désolent , & qu'on leur fournit les moyens d'assurer la durée des empires.

Maintenant , lorsque les intérêts d'un état sont changés ; & que des loix , utiles
lors

lors de sa fondation , lui sont devenues nuisibles ; ces mêmes loix , par le respect que l'on conserve toujours pour elles , doivent nécessairement entraîner l'état à sa ruine. Qui doute que la destruction de la République Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes loix , & que cet aveugle respect n'ait forgé les fers dont César chargea sa patrie ? Après la destruction de Carthage , lorsque Rome atteignoit au faite de la grandeur , les Romains , par l'opposition qui se trouvoit alors entre leurs intérêts , leurs mœurs & leurs loix , devoient appercevoir la révolution dont l'empire étoit menacé ; & sentir que , pour sauver l'état , la république en corps devoit se presser de faire , dans les loix & le gouvernement , la réforme qu'exigeoient les temps & les circonstances , & sur-tout se hâter de prévenir les changements qu'y vouloit apporter l'ambition personnelle , la plus dangereuse des législatrices. Aussi les Romains auroient-ils eu recours à ce remède , s'ils avoient eu des idées plus nettes sur la morale. Instruits par l'histoire de tous les peuples , ils auroient apperçu que les mêmes loix qui les avoient portés au dernier degré d'élevation ne pouvoient les y soutenir ; qu'un empire est comparable au vaisseau que certains vents ont conduit à certaine hauteur , où , repris par d'autres vents , il est en danger de périr , si , pour se parer du naufrage , le pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre : vérité politique qu'avoit connue

Mr.

Mr. Locke, qui, lors de l'établissement de la législation à la Caroline, voulut que ses loix n'eussent de force que pendant un siècle ; que, ce temps expiré, elles devinssent nulles, si elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la nation. Il sentoit qu'un gouvernement guerrier ou commerçant supposoit des loix différentes ; & qu'une législation propre à favoriser le commerce & l'industrie, pouvoit devenir un jour funeste à cette colonie, si ses voisins venoient à s'aguerrir, & que les circonstances exigeassent que ce peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on fasse aux fausses religions l'application de cette idée de Mr. Locke, l'on fera bien-tôt convaincu de la sottise & de leur inventeur & de leurs sectateurs. Quiconque, en effet, examine les religions (qui, à l'exception de la nôtre, sont toutes faites de main d'hommes) sent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'esprit vaste & profond d'un législateur, mais de l'esprit étroit d'un particulier : qu'en conséquence, ces fausses religions n'ont jamais été fondées sur la base des loix & le principe de l'utilité publique ; principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ses applications à toutes les diverses positions où peut successivement se trouver un peuple, est le seul principe que doivent admettre ceux qui veulent, à l'exemple des A-

nastase,

(*r*) A l'orient de Sumatra.

(*b*) Lorsque les guerriers du Congo vont à l'ennemi, s'ils rencontrent, dans leur marche, un lievre, une cor-

neille

nastase, des Ripperda, des Thamas Koulikan & des Gehan-Guir, tracer le plan d'une nouvelle religion, & la rendre utile aux hommes. Si, dans la composition des fausses religions, on eût toujours suivi ce plan, on auroit conservé à ces religions tout ce qu'elles ont d'utile; on n'eût point détruit le tartare ni l'élysée; le législateur en eût toujours fait, à son gré, des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, selon la force plus ou moins grande de son imagination. Ces religions, simplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuisible, n'eussent point courbé les esprits sous le joug honteux d'une sotte crédulité; & que de crimes & de superstitions eussent disparu de la terre! On n'eût point vu l'habitant de la grande Java (a), persuadé à la plus légère incommodité que l'heure fatale est venue, se presser de rejoindre le dieu de ses peres, implorer la mort & consentir à la recevoir; les prêtres eussent vainement voulu lui extorquer un pareil consentement pour l'étrangler ensuite de leurs propres mains & se gorger de sa chair. La Perse n'eût point nourri cette secte abominable de dervis qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ses principes, qui leva une main homicide sur un sophi, & plongea le poignard dans le sein d'Amurath. Des Romains, aussi superstitieux que des Negres (a), n'eus-

n'ille ou quelque autre animal timide, c'est, disent-ils, le génie de l'ennemie qui vient les avertir de sa frayeur: ils

n'eussent point réglé leur courage sur l'appétit des poulets sacrés. Enfin, les religions n'auroient point, dans l'Orient, fécondé les germes de ces guerres (c) longues & cruelles que les Sarrasins firent d'abord aux chrétiens; que, sous les drapeaux des Omar & des Hali, ces mêmes Sarrasins se firent entr'eux; &, qui, sans doute, firent inventer la fable dont se servit un prince de l'Indoustan pour réprimer le zele indiscret d'un iman.

Soumets-toi, lui disoit l'iman, à l'ordre du très-haut. La terre va recevoir sa sainte loi: la victoire marche par-tout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perse, la Syrie, l'Asie entière subjuguée, l'aigle Romaine foulée aux pieds des fideles, & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces signes certains, reconnois la vérité de ma religion, & plus encore à la sublimité de l'alcoran, à la simplicité de ses dogmes, à la douceur de notre loi. Notre Dieu n'est point un dieu cruel; il s'honore de nos plaisirs. C'est, dit Mahomet, en respirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuses caresses de l'amour,

le combattent alors avec intrépidité. Mais, s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure que l'heure ordinaire, ce chant, disent-ils, est le présage certain d'une défaite à laquelle ils ne s'exposent jamais. Si le chant du coq est, à la fois, entendu des deux camps, il n'est point de courage qui y tienne, les deux armées se débandent & fuient. Au moment que le sauvage de la nouvelle Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité, un songe ou l'abboiement d'un chien suffit pour le faire retourner sur ses pas.

mour, que mon ame s'allume de plus de ferveur & s'élançe plus rapidement vers le ciel. Infecté couronné, lutteras-tu long-temps contre ton Dieu? Ouvre les yeux, vois les superstitions & les vices dont ton peuple est infecté : le priveras-tu toujours des lumieres de l'alcoran?

Iman, répondit le prince, il fut un temps où, dans la république des castors, comme dans mon empire, l'on se plaignit de quelques dépôts voles, & même de quelques assassins : pour prévenir les crimes, il suffisoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes, & d'établir quelques maréchauffées. Le sénat des castors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jettant la vue sur l'azur du firmament, s'écria tout-à-coup : prenons exemple sur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti, habité & régi par un être plus puissant que lui : cet être porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme, que le peuple des castors s'y soumette. Persuadons-lui qu'un génie est, par l'ordre de ce Dieu, mis en sentinelle sur chaque planette ; que, de-là, contemplant nos actions, il s'occupe à dispenser les biens aux bons & les

maux

(c) Les passions humaines ont quelquefois allumé de semblables guerres, dans le sein même du christianisme ; mais rien de plus contraire à son esprit, qui est un esprit de désintéressement & de paix ; à sa morale qui ne respire que la douceur & l'indulgence ; à ses maximes, qui prescrivent par-tout la bienfaisance & la charité ; à la spiritualité des objets qu'il présente ; à la sublimité de ses motifs, enfin à la grandeur & à la nature des récompenses qu'il propose.

maux aux méchants : cette croyance reçue ; le crime fuira loin de nous. Il se tait : on consulte , on délibère ; l'idée plait par sa nouveauté , on l'adopte ; voilà la religion établie , & les castors vivants d'abord comme frères. Cependant , bientôt après , il s'éleve une grande controverse. C'est la loutre , disent les uns ; c'est le rat musqué , répondent les autres , qui , le premier , présenta à Michapour les grains de fable dont il forma la terre. La dispute s'échauffe ; le peuple se partage ; on en vient aux injures , des injures aux coups ; le fanatisme sonne la charge. Avant cette religion , il se commettoit quelques vols & quelques assassins : la guerre civile s'allume , & la moitié de la nation est égorgée. Instruit par cette fable , ne prétends donc pas , ô cruel iman , ajouta ce prince Indien , me prouver la vérité & l'utilité d'une religion qui désole l'univers.

Il résulte de ce chapitre , que , si le législateur étoit autorisé , conséquemment aux principes ci-dessus établis , à faire , dans les loix , les coutumes & les fausses religions , tous les changements qu'exigent les temps & les circonstances , il pourroit tarir la source d'une infinité de maux , & sans-doute assurer le repos des peuples , en étendant la durée des empires.

D'ail-

(d) En vain diroit-on que ce grand œuvre d'une excellente législation n'est point celui de la sagesse humaine , que ce projet est une chimère. Je veux qu'une aveugle & longue suite d'événemens dépendans tous les uns des autres , & dont le premier jour du monde développa le premier germe , soit la cause universelle de tout ce qui a été ,
est

D'ailleurs, que de lumieres ces mêmes principes ne répandroient-ils pas sur la morale, en nous faisant appercevoir la dépendance nécessaire qui lie les mœurs aux loix d'un pays, & nous apprenant que la science de la morale n'est autre chose que la science même de la législation? Qui doute que, plus assidus à cette étude, les moralistes ne pussent alors porter cette science à ce haut degré de perfection que les bons esprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puisse jamais atteindre (d)?

Si, dans presque tous les gouvernemens, toutes les loix, incohérentes entr'elles, semblent être l'ouvrage du pur hazard, c'est que, guidés par des vues & des intérêts différens, ceux qui les font s'embarassent peu du rapport de ces loix entr'elles. Il en est de la formation de ce corps entier des loix comme de la formation de certaines isles: des paysans veulent vider leur champ des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles; pour cet effet, il les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, chariés par les courants, s'amonceler autour de quelques roseaux, s'y consolider, & former enfin une terre ferme.

C'est

est & sera: en admettant même ce principe? pourquoi, répondrai-je, si, dans cette longue chaîne d'événemens, sont nécessairement compris les sages & les fous, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas aussi la découverte des vrais principes de la législation, auxquels cette science devra sa perfection, & le monde son bonheur?

C'est cependant à l'uniformité des vues du législateur, à la dépendance des loix entr'elles, que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dépendance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe simple, tel que celui de l'utilité du public, c'est-à-dire, du plus grand nombre d'hommes soumis à la même forme de gouvernement: principe dont personne ne connoît toute l'étendue ni la fécondité; principe qui renferme toute la morale & la législation, que beaucoup de gens répètent sans l'entendre, & dont les législateurs même n'ont encore qu'une idée superficielle, du moins si l'on en juge par le malheur de presque tous les peuples de la terre (e).

C H A P I T R E X V I I I .

De l'esprit, considéré par rapport aux
siècles & aux pays divers.

Exposition de ce qu'on examine dans les chapitres suivants.

J'AI prouvé que les mêmes actions, successivement utiles & nuisibles dans des siècles & des pays divers, étoient tour à tour estimées ou méprisées. Il en est des idées comme des actions. La diversité des in-

(e) Dans la plupart des empires de l'Orient, on n'a pas même l'idée du droit public & du droit des gens. Qui-conque voudroit éclairer les peuples sur ce point, s'exposeroit presque toujours à la fureur des tyrans qui désolent ces malheureuses contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs sujets igno-

intérêts des peuples, & les changements arrivés dans ces mêmes intérêts, produisent des révolutions dans leurs goûts, occasionnent la création ou l'anéantissement subit & total de certains genres d'esprit, & le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'esprit les siècles & les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Proposition dont je vais, dans les deux chapitres suivans, prouver la vérité par des exemples.

CHAPITRE XIX.

L'estime pour les différens genres d'esprit, est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

POUR faire sentir l'extrême justesse de cette proportion, prenons d'abord les romans pour exemples. Depuis les Amadis jusqu'aux romans de nos jours, ce genre a successivement éprouvé mille changements. En veut-on savoir la cause? Qu'on se demande pourquoi les romans les plus estimés il y a trois cents ans nous paroissent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules; & l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages dépend de l'ex-

acti-
rent ce qu'en qualité d'hommes, ils font en droit d'attendre du prince, & le contrat tacite qui le lie à ses peuples. Quelque raison qu'à cet égard ces princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que sur le desir pervers de tyranniser leurs sujets.

acétitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les passions, les usages & les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent souvent d'un siècle à l'autre; ce changement doit donc en occasionner dans le genre de ses romans & de son goût: une nation est donc, par l'intérêt de son amusement, presque toujours forcée de mépriser dans un siècle ce qu'elle admiroit dans le siècle précédent (a). Ce que je dis des romans peut s'appliquer à presque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement sentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'esprit des siècles d'ignorance à l'esprit

(a) Ce n'est pas que ces anciens romans ne soient encore agréables à quelques philosophes, qui les regardent comme la vraie histoire des mœurs d'un peuple considéré dans un certain siècle & une certaine forme de gouvernement. Ces philosophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux romans, l'un écrit par un Sybarite, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractère & l'esprit d'une nation par le genre de romans qui la séduit. Ces sortes de jugemens sont d'ordinaire assez justes: un politique habile pourroit, avec ce secours, assez précisément déterminer les entreprises qu'il est prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes, qui lit les romans moins pour s'instruire que pour s'amuser, ne les considère pas sous ce point de vue, & ne peut, en conséquence, en porter le même jugement.

(b) Dans un des sermons de ce Menot, il s'agit de la promesse du Messie. „ Dieu, dit-il, avoit, de toute éternité, déterminé l'incarnation & le salut du genre humain; mais il vouloit que de grands personnages, tels que les saints peres, le demandassent. Adam, Enos, Enoch, Mathusalem, Lamech, Noë, après l'avoir inutilement sollicité, s'aviserent de lui envoyer des ambassadeurs. Le premier fut Moïse, le second David, le troisième Isaïe, & le dernier l'Eglise. Ces ambassadeurs n'ayant pas mieux réussi que les patriarches eux-mêmes, ils crurent devoir députer des femmes. Madame Eve se pré-

„ senta

prit de notre siècle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les ecclésiastiques étoient alors les seuls qui fussent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs sermons. Qui les lira n'apercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (b) & ceux du P. Bourdaloue, qu'entre le *Chevalier du Soleil* & la *Princesse de Cleves*. Nos mœurs ayant changé, nos lumières s'étant augmentées, l'on se moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du sermon d'un prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnoissance des

tre-

„ senta la premiere, à laquelle Dieu fit réponse: *Eve, tu*
 „ *as péché; tu n'es pas digne de mon fils.* Ensuite, madame
 „ Sara qui dit: *O Dieu! aide-nous.* Dieu lui dit: *Tu t'en*
 „ *es rendue indigne par l'incrédulité que tu marquas, lorsque*
 „ *je t'assurai que tu serois mere d'Isaac.* La troisieme fut
 „ madame Rebecca. Dieu lui dit: *Tu as fait, en faveur*
 „ *de Jacob, trop de tort à Esau.* La quatrieme, madame
 „ Judith, à qui Dieu dit: *Tu as assassiné.* La cinquieme,
 „ madame Esther, à qui il dit: *Tu as été trop coquette; tu*
 „ *perdois trop de tems à t'attiffer pour plaire à Assuerus.*
 „ Enfin fut envoyée la chambriere, de l'âge de quatorze
 „ ans, laquelle, tenant la vue basse & toute honteuse, s'a-
 „ genouilla, puis vint à dire: *Que mon bien-aimé vienne*
 „ *dans mon jardin, afin qu'il y mange du fruit de ses pom-*
 „ *mes; & le jardin étoit le ventre virginal.* Or, le fils
 „ ayant ouï ces paroles, il dit à son pere: *Mon pere, j'ai*
 „ *aimé celle-ci dès ma jeunesse, & j'veux l'avoir pour*
 „ *mere.* A l'instant, Dieu appelle Gabriel, & lui dit: *O*
 „ *Gabriel, va-t-en vite en Nazareth, à Marie, & lui*
 „ *présente de ma part ces lettres.* Et le fils y ajouta: *Dis-*
 „ *lui, de la mienne, que je la choisis pour ma mere.* *Assu-*
 „ *re-la,* dit ensuite le Saint-Esprit, *que j'habiterai en elle,*
 „ *qu'elle sera mon temple; & remets-lui ces lettres de ma*
 „ *part.* Tous les autres sermons de ce Menot sont à peu
 près dans le même goût.

trépassés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne, en conséquence, de l'argent aux moines, débitoit gravement en chaire *qu'au seul son de l'argent qui tombe dans le tronc ou le bassin, & qui fait tin, tin, tin, toutes les ames du purgatoire se prennent tellement à rire, qu'elles font ha, ha, ha, hi, hi, hi (c)?*

Dans la simplicité des siècles d'ignorance, les objets se présentent sous un aspect très-différent de celui sous lequel on les considère dans les siècles éclairés. Les tragédies de la Passion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paroîtroient à présent scandaleu-

(c) Dans ces tems, l'ignorance étoit telle, qu'un curé ayant un procès avec les paroissiens, pour savoir aux frais de qui l'on paveroit l'église; ce curé, lorsque le juge étoit prêt à le condamner, s'avisa de citer ce passage de Jérémie: *Paveant illi, & ego non paveam.* Le juge ne fut que répondre à la citation: il ordonna que l'église seroit pavée aux dépens des paroissiens.

Il y eut un temps, dans l'église, où la science & l'art d'écrire furent regardés comme des choses mondaines, indignes d'un chrétien. On dit même, à ce sujet, que les anges fouetterent saint Jérôme pour avoir voulu imiter le style de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'est pour l'avoir mal imité.

(d) *Utrum Deus potuerit suppositare mulierem, vel diabolum, vel asinum, vel silicem, vel cucurbitam: & si suppositasset cucurbitam, quemadmodum fuerit concionatura, edizura miracula, & quoniam modo fuisset fixa cruce.* Apolog. p. Hérodote. tom. III, p. 127.

(e) Quelque chose qu'on dise en faveur des siècles d'ignorance, on ne sera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la religion; ils ne l'ont été qu'à la superstition. Aussi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les philosophes ou contre les académies de province. Ceux qui les composent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre; ils seroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, reliquera-t-on, ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'agriculture, les

daleuses. Il en seroit de même de presque toutes les questions subtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des disputes en regle , pour savoir si Dieu est habillé ou nud dans l'hostie ; si Dieu est tout-puissant , s'il a le pouvoir de pécher ; si Dieu pouvoit prendre la nature de la femme , du diable , de l'âne , du rocher , de la citrouille ; & mille autres questions encore plus extravagantes (d).

Tout , jusqu'aux miracles , portoit , dans ces temps d'ignorance , l'empreinte du mauvais goût du siècle (e).

En-

enregistrer dans le rôle des laboureurs , lorsqu'on entretient tant de mendiants , de soldats , d'artisans de luxe & de domestiques , c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de province ne fissent que peu de découvertes , on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la capitale se communiquent aux provinces : or rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumieres philosophiques*, dit Mr. l'abbé de Fleury , *ne peuvent jamais nuire*. Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine , ajoute Mr. Hume , que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement , leurs loix & leur police. L'esprit est comme le feu : il agit en tous sens ; il y a peu de grands politiques & de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences & les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne fait ni l'art d'écrire ni celui de raisonner , puisse se donner de bonnes loix , & s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siècles d'ignorance ? Solon , Lycurgue , & ce Pythagore qui forma tant de législateurs , prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très-utiles. Je dirai de plus , que , si l'on considère les savans simplement comme des commerçans ; & si l'on compare les cent mille livres que le roi distribue aux académies & aux gens de lettres , avec le produit de la vente de nos livres à l'étran-

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres* (f), j'en choisis un opéré en faveur d'un moine.

„ Ce moine revenoit d'une maison dans
 „ laquelle il s'introduisoit toutes les nuits.
 „ Il avoit, à son retour, une riviere à tra-
 „ verser: Satan renversa le bateau, & le
 „ moine fut noyé, comme il commençoit
 „ l'invitatoire des mânes de la Vierge.
 „ Deux diables se faisoient de son ame, &
 „ sont arrêtés par deux anges qui la récla-
 „ ment en qualité de chrétienne. Seigneurs
 „ anges, disent les diables, il est vrai que
 „ Dieu est mort pour ses amis, & ce n'est
 „ pas une fable; mais celui-ci étoit du
 „ nombre des ennemis de Dieu: &, puis-
 „ que nous l'avons trouvé dans l'ordure
 „ du péché, nous allons le jeter dans le
 „ borbier de l'enfer; nous serons bien
 „ récompensés de nos prévôts. Après bien
 „ des contestations, les anges proposent
 „ de porter le différend au tribunal de la
 „ Vierge. Les diables répondent qu'ils
 „ prendront volontiers Dieu pour juge,
 „ parce qu'il jugeoit selon les loix: mais,
 „ pour la Vierge, disent-ils, nous n'en
 „ pouvons espérer de justice: elle briseroit
 „ toutes les portes de l'enfer, plutôt que
 „ d'y laisser un seul jour celui qui, de son
 „ vivant, a fait quelques révérences à son
 „ image. Dieu ne la contredit en rien; el-
 „ „ le

ger, on peut assurer que cette espece de commerce a rap-
 porté plus de mille pour cent à l'état.

„ le peut dire que la pie est noire & que
 „ l'eau trouble est claire ; il lui accorde
 „ tout : nous ne savons plus où nous en
 „ sommes ; d'un ambefas elle fait un ter-
 „ ne , d'un double-deux un quine , elle a
 „ le dez & la chance : le jour que Dieu en
 „ fit fa mere fut bien fatal pour nous ” .

L'on seroit , sans doute , peu édifié d'un
 tel miracle ; & l'on riroit pareillement de
 cet autre miracle , tiré des *Lettres édifiantes*
& curieuses sur la visite de l'évêque d'Halicarnasse , & qui m'a paru trop plaisant pour
 résister au desir de le placer ici .

Pour prouver l'excellence du baptême ,
 „ l'auteur raconte qu'autrefois , dans le
 „ royaume d'Arménie , il y eut un roi
 „ qui avoit beaucoup de haine contre les
 „ chrétiens ; c'est pourquoi il persécuta la
 „ religion d'une maniere bien cruelle . Il
 „ méritoit bien que Dieu l'eût alors pu-
 „ ni : cependant Dieu , infiniment bon ,
 „ qui ouvrit le cœur à St. Paul pour le con-
 „ vertir , lorsqu'il persécutoit les fideles ,
 „ ouvrit aussi le cœur à ce roi pour qu'il
 „ connût la sainte religion . Aussi arriva-
 „ t-il que le roi tenant son conseil dans
 „ le palais , avec les mandarins , pour dé-
 „ libérer sur les moyens d'abolir entière-
 „ ment la religion chrétienne dans le ro-
 „ yaume , le roi & les mandarins furent
 „ aussitôt changés en cochons . Tout le
 „ monde accourut aux cris de ces cochons ,
 „ sans

(f) *Histoire de l'Académie des inscriptions & belles-lettres* , tome XVIII.

„ fans favoir quelle pouvoit être la cause
 „ d'une chose auffi extraordinaire. Alors
 „ il y eut un chrétien, nommé Grégoire,
 „ qui avoit été mis à la question le jour
 „ de devant, qui accourut au bruit, & qui
 „ reprocha au roi fa cruauté envers la reli-
 „ gion. Au discours que fit Grégoire, les
 „ cochons s'arrêterent, & s'étant tus ils
 „ leverent le museau en haut pour écou-
 „ ter Grégoire, lequel interrogea tous les
 „ cochons en ces termes: désormais êtes-
 „ vous résolus de vous corriger? A cette
 „ demande, tous les cochons firent un
 „ coup de tête, & crièrent *ouen, ouen.*
 „ *ouen*, comme s'ils avoient dit *oui*. Gré-
 „ goire reprit ainfi la parole: si vous êtes
 „ résolus de vous corriger, si vous vous
 „ repentez de vos péchés, & que vous
 „ veuilliez être baptifés pour observer la
 „ religion parfaitement, le Seigneur vous
 „ regardera dans fa miséricorde; finon,
 „ vous ferez malheureux dans ce monde
 „ & dans l'autre. Tous les cochons frap-
 „ perent de la tête, firent la révérence
 „ & crièrent *ouen, ouen, ouen*, comme
 „ s'ils avoient voulu dire qu'ils le desi-
 „ roient ainfi. Grégoire, voyant les co-
 „ chons humbles de cette sorte, prit de
 „ l'eau benite, & baptifa tous les cochons:
 „ & il arriva fur le champ un grand mira-
 „ cle; car, à mesure qu'il baptifait cha-
 „ que cochon, auffi-tôt il se changeoit en
 „ une personne plus belle qu'au paravant”.

Ces miracles, ces sermons, ces tragé-
 dies & ces questions théologiques, qui
 main-

maintenant nous paroïtroient si ridicules, étoient & devoient être admirés dans les siècles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à l'esprit du tems, & que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La grossiere imbécillité de la plupart d'entr'eux ne leur permettoit pas de connoître la sainteté & la grandeur de la religion; dans presque toutes les têtes, la religion n'étoit, pour ainsi dire, qu'une superstition & qu'une idolâtrie. A l'avantage de la philosophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuste qu'on soit envers les sciences, quelque corruption qu'on les accuse d'introduire dans les mœurs, il est certain que celles de notre clergé sont maintenant aussi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins si l'on consulte & l'histoire & les anciens prédicateurs. Maillard & Menot, les plus célèbres d'entr'eux, ont toujours ce mot à la bouche: *Sacerdotes, religiosi, concubinarij.* „ Damnés, in-
 „ fames, s'écrie Maillard, dont les noms
 „ sont inscrits dans les registres du diable;
 „ larrons, voleurs, comme dit saint Ber-
 „ nard; pensez-vous que les fondateurs
 „ de vos bénéfices vous les aient donnés
 „ pour ne faire autre chose que vivre à
 „ pot & à cuiller avec des filles, & jouer
 „ au glic? Et vous, messieurs les gros
 „ abbés, avec vos bénéfices, qui nour-
 „ rissez chevaux, chiens & filles, deman-
 „ dez à saint Etienne s'il a eu paradis pour
 „ mener une telle vie, faisant grande che-
 „ re,

„ re , étant toujours parmi les festins &
 „ banquets , & donnant les biens de l'é-
 „ glise & du crucifix aux filles de joie (g) ”.

Je ne m'arrêterai pas davantage à considérer ces siècles grossiers , où tous les hommes , superstitieux & braves , ne s'amusoient que des contes des moines & des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance & la simplicité sont toujours monotones : avant le renouvellement de la philosophie , les auteurs , quoique nés dans des siècles différents , écrivoient tous sur le même ton. Ce qu'on appelle le goût suppose connoissance. Il n'est point de goût , ni par conséquent de révolutions de goûts chez des peuples encore barbares ; ce n'est du moins que dans les siècles éclairés qu'elles sont remarquables. Or ces sortes de révolutions y sont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement , dans les mœurs , les loix , & la position d'un peuple. Il est donc une dépendance secrettement établie entre le goût d'une nation & ses intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques
 ap-

(g) Ce Maillard , qui déclamoit de cette maniere contre le clergé , n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à ses confreres. On l'appelloit *le docteur gomorrhéen*. On avoit fait contre lui cette épigramme , qui me paroît assez bien tournée pour le tems :

*Nostre maistre Maillard tout par tout met le nez ,
 Tantest va chez le roy , tantost va chez la royne ;
 Il fait tout , il sçait tout , & à rien n'est idoine ;
 Il est grand orateur , poëte des mieux nés ,
 Juge si bon qu'au feu mille en a condamnés ,*

applications , qu'on se demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables , telles que celles des Atrides , n'allumeroient plus , en nous , les mêmes transports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs ; & l'on verra que cette différence d'impression tient à la différence de notre religion , de notre police , avec la police & la religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la Vengeance : cette passion , mise aujourd'hui au nombre des vices , étoit alors comptée parmi les vertus. La police ancienne favorisoit ce culte. Dans un siècle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce , l'unique moyen d'enchaîner la colere , la fureur & la trahison , étoit d'attacher le deshonneur à l'oubli de l'injure , de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront : c'est ainsi qu'on entretenoit , dans le cœur des citoyens , une crainte respectueuse & salutaire , qui suppléoit au défaut de police. La peinture de cette passion étoit donc trop analogue au besoin , au préjugé des peuples anciens , pour n'y être pas considérée avec plaisir.

Mais ,

*Sophiste aussi aigu que les fesses d'un moine.
 Mais il est si meschant , pour n'être que chanoine,
 Qu'après de luy sont saints , le diable & les damnés.
 Si se fourrer par-tout à gloire il le compte,
 Pourquoi dedans Poissy n'est-il à la dispute ?
 Il dit qu'à grand regret il en est éloigné ;
 Car Beze il eust vaincu , tant il est habile homme.
 Pourquoi donc n'y est-il ? Il est embefoigné
 Après les fondemens pour rebastir Sodome.*

Mais, dans le siècle où nous vivons ; dans un temps où la police est à cet égard fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne sommes plus asservis aux mêmes préjugés, il est évident qu'en consultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une passion qui, loin de maintenir la paix & l'harmonie dans la société, n'y occasionneroit que des troubles & des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies, pleines de ces sentiments mâles & courageux qu'inspire l'amour de la patrie, ne feroient-elles plus sur nous que des impressions légères ? C'est qu'il est très-rare que les peuples allient une certaine espèce de courage & de vertu avec l'extrême soumission ; c'est que les Romains devinrent bas & vils, sitôt qu'ils eurent un maître ; & qu'enfin, comme dit Homère,

*L'affreux instant qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.*

D'où je conclus que les siècles de liberté ; dans lesquels s'engendrent les grands hommes & les grandes passions, sont aussi les seuls où les peuples soient vraiment admirateurs des sentiments nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illustre poëte ? C'est qu'on sortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces temps de troubles où les esprits, encore échauffés du feu de la sédition, sont plus audacieux, plus estimateurs des sentiments hardis, & plus susceptibles d'ambition ;

bition ; c'est que les caractères que Corneille donne à ses héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient par conséquent plus analogues à l'esprit du siècle, qu'ils ne le seroient maintenant qu'on rencontre peu de héros (*b*), de citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a succédé à tant d'orages, & que les volcans de la sédition sont de toutes parts éteints.

Comment un artisan habitué à gémir sous le faix de l'indigence & du mépris, un homme riche & même un grand seigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le saint respect que l'Égyptien a pour ses dieux & le Nègre pour son fétiche, seroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit,

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose?

De pareils sentiments doivent leur paroître fous & gigantesque ; ils n'en pourroient admirer l'élevation, sans avoir souvent à rougir de la bassesse des leurs : c'est pourquoi, si l'on en excepte un petit nombre d'esprits & de caractères élevés, qui conservent encore pour Corneille une estime raisonnée & sentie, les autres admirateurs de ce grand poëte l'estiment moins par sentiment que par préjugé & sur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit nécessairement amener des révolutions dans

(*b*) Les guerres civiles sont un malheur auquel on doit souvent de grands hommes.

dans son goût. D'un siècle à l'autre, un peuple est différemment frappé des mêmes objets, selon la passion différente qui l'anime.

Il en est des sentimens des hommes comme de leurs idées; si nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Salluste, être affectés que des passions qui nous affectent nous-mêmes fortement (i).

Pour être touché de la peinture de quelque passion, il faut soi-même en avoir été le jouet.

Supposons que le berger Tircis & Catilina se rencontrent, & se fassent réciproquement confidence des sentimens d'amour & d'ambition qui les agitent, ils ne pourront certainement pas se communiquer l'impression différente qu'excitent en eux les différentes passions dont ils sont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de si séduisant le pouvoir suprême, & le second ce que la conquête d'une femme a de si flatteur. Or, pour faire aux différens genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitans n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement les mots de patrie & de citoyen, on ne plait au public qu'en présentant sur le théâtre des passions convenables à des particuliers; telles, par exemple, que celle de

(i) Du récit d'une action héroïque, le lecteur ne croit que ce qu'il est capable de faire lui-même, il rejette le reste comme inventé.

de l'amour. Ce n'est pas que tous les hommes y soient également sensibles : il est certain que des âmes fieres & hardies, des ambitieux, des politiques, des avarés, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, sont peu touchés de la peinture de cette passion : & c'est précisément la raison pour laquelle les pièces de théâtre n'ont de succès pleins & entiers que dans les états républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie & de la liberté, sont, si je l'ose dire, des points de ralliement pour l'estime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diversité des intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des applaudissements. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des succès plus ou moins étendus, en peignant des passions plus ou moins généralement intéressantes pour les particuliers. Or, parmi les passions de cette espèce, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie sur un besoin de la Nature, ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfère-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre siècle ou un pays différent, tel que l'Angleterre, auroit vraisemblablement la préférence.

C'est une certaine foiblesse de caractère, suite nécessaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'âme, nous fait déjà préférer les comédies

dies aux tragédies, qui ne sont plus maintenant que des comédies d'un style élevé, & dont l'action se passe dans le palais des rois.

C'est l'heureux accroissement de l'autorité souveraine qui, desarmant la sédition, avilissant la condition des bourgeois, a dû presque entièrement les bannir de la scène comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, lesquels y tiennent réellement la place qu'occupaient les gens d'une condition commune, & sont proprement les bourgeois du siècle.

On voit donc qu'en des temps différents, certains genres d'esprit font sur le public des impressions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les estimer. Or cet intérêt public est quelquefois, d'un siècle à l'autre, assez différent de lui-même, pour occasionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantissement subit de certains genres d'idées & d'ouvrages; tels sont tous les ouvrages de controverse, ouvrages maintenant aussi ignorés qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un temps où les peuples, partagés sur leur croyance, étoient animés de l'esprit de fanatisme; où chaque secte, ardente à soutenir ses opinions, vouloit, armée de fer ou d'arguments, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers; les controverses étoient, premièrement quant au choix du sujet, des ouvrages trop généralement intéressants, pour n'être pas universellement estimés: d'ailleurs,

leurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins de la part de certains hérétiques, avec toute l'adresse & l'esprit imaginables; car enfin, pour persuader des contes de *Peau d'âne* & de la *Barbe bleue*, comme font quelques hérésies, (k) il étoit impossible que les controversistes n'employassent, dans leurs écrits, toute la souplesse, la force & les ressources de la logique, que leurs ouvrages ne fussent des chefs-d'œuvre de subtilité, & peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'esprit humain. Il est donc certain que, tant par l'importance de la matière, que par la manière de la traiter, les controversistes devoient alors être regardés comme les écrivains les plus estimables.

Mais, dans un siècle où l'esprit de fanatisme a presque entièrement disparu; où les peuples & les rois, instruits par les malheurs passés, ne s'occupent plus des disputes théologiques; où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermissent de jour en jour, ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impression sur les esprits. Aussi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverse Péruvienne, dans laquelle on examineroit si Manco-Capac est ou n'est pas fils du Soleil.

Pour confirmer ce je viens de dire par un fait passé sous nos yeux, qu'on se rap-

(k) Voyez l'histoire des hérésies par Saint Epiphane.

rappelle le fanatisme avec lequel on disputoit sur la prééminence des modernes sur les anciens. Ce fanatisme fit alors la réputation de plusieurs dissertations médiocres composées sur ce sujet : & c'est l'indifférence avec laquelle on a considéré cette dispute, qui depuis a laissé dans l'oubli les dissertations de l'illustre Mr. de la Motte & du savant Abbé Terrasson : dissertations qui, regardées à juste titre comme des chefs-d'œuvre & des modèles en ce genre, ne sont cependant presque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public, différemment modifié selon les différents siècles, qu'on doit attribuer la création & l'anéantissement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reste plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changements journellement arrivés dans les mœurs, les passions & les goûts d'un peuple, peut cependant assurer à certains genres d'ouvrages l'estime constante de tous les siècles.

Pour cet effet, il faut se rappeler que le genre d'esprit le plus estimé dans un siècle & dans un pays, est souvent le plus méprisé dans un autre siècle & dans un autre pays; que l'esprit, par conséquent, n'est proprement que ce qu'on est convenu de

(i) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choses : je comprends par conséquent, sous ce même mot, les ouvrages qui nous paroissent les plus durables : telles sont les fausses religions, qui,

de nommer esprit. Or, parmi les conventions faites à ce sujet, les unes sont passagères, & les autres durables. On peut donc réduire à deux especes toutes les différentes sortes d'esprits: l'une, dont l'utilité momentanée est dépendante des changements survenus dans le commerce, le gouvernement, les passions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'est, pour ainsi dire, qu'un *esprit de mode* (1): l'autre, dont l'utilité éternelle, inaltérable, indépendante des mœurs & des gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme, est par conséquent toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai esprit, c'est-à-dire, comme l'esprit le plus desirable.

Tous les genres d'esprit réduits ainsi à ces deux especes, je distinguerai, en conséquence, deux différentes sortes d'ouvrages.

Les uns sont faits pour avoir un succès brillant & rapide, les autres un succès étendu & durable. Un roman satyrique où l'on peindra, par exemple, d'une manière vraie & maligne, les ridicules des grands, fera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La Nature, qui grave dans tous les cœurs le sentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les grands & les petits: ces derniers saisissent donc, avec tout le plaisir & la sagacité possibles, les traits

qui, successivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des siècles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

traits les plus fins des tableaux ridicules où ces grands paroissent indignes de leur supériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un succès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable: peu étendu, parce qu'il a nécessairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naissance; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du souvenir des hommes les ridicules anciens & les auteurs qui les ont peints; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de justifier ses mépris pour les grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chute de ces fortes d'ouvrages dont la célébrité souvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel est le genre de réussite que doivent avoir les romans satyriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de métaphysique, son succès ne peut être le même: le desir de s'instruire, toujours plus rare & moins vif que celui de censurer, ne peut fournir, dans une nation, ni un si grand nombre de lecteurs, ni des lecteurs si passionnés. D'ailleurs, les principes de ces sciences, avec quelque clarté qu'on les présente, exigent toujours des lecteurs une certaine attention qui doit encore en diminuer considérablement le nombre.

Mais si le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphysique est moins rapide-
ment

ment senti que celui d'un ouvrage satyrique, il est plus généralement reconnu; parce que des traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent nécessairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde, & même les conserver dans chaque siècle. Tout ouvrage qui ne tire son mérite que de la finesse des observations faites sur la nature de l'homme & des choses, ne peut cesser de plaire en aucun temps.

J'en ai dit assez pour faire connoître la vraie cause des différentes especes d'estime attachées aux différents genres d'esprit: s'il reste encore quelque doute sur ce sujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-dessus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on savoir, par exemple, quels seroient les divers succès de deux écrivains, dont l'un se distingueroit uniquement par la force & la profondeur de ses pensées, & l'autre par la maniere heureuse de les exprimer? Conséquemment à ce que j'ai dit, la réussite du premier doit être plus lente; parce qu'il est beaucoup plus de juges de la finesse, des graces, des agréments d'un tour ou d'une expression, & enfin de toutes les beautés de style, qu'il n'est de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des succès plus rapides qu'étendus, & plus brillants que durables. Il en est deux cau-

tes : la première , c'est qu'un ouvrage , traduit d'une langue dans une autre , perd toujours , dans la traduction , la fraîcheur & la force de son coloris ; & ne passe par conséquent aux étrangers que dépouillé des charmes du style , qui , dans ma supposition , en faisoient le principal agrément : la seconde , c'est que la langue vieillit insensiblement ; c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs ; & qu'un ouvrage , enfin , dépourvu , dans le pays même où il a été composé , des beautés qui l'y rendoient agréable , ne doit tout au plus conserver à son auteur qu'une estime de tradition.

Pour obtenir un succès entier , il faut , aux graces de l'expression , joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix , un ouvrage ne peut soutenir l'épreuve du temps , & sur-tout d'une traduction , qu'on doit regarder comme le creuset le plus propre à séparer l'or pur du clinquant. Aussi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées , trop commun à nos anciens poètes , le mépris injuste que quelques gens raisonnables ont conçu pour la poésie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit : c'est qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les siècles & les pays divers , il en est qui , plus vivement & plus généralement intéressants pour l'humanité , doivent avoir des succès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre , il suffit de se rappeler que , parmi les hommes , il en est peu qui n'aient
éprou-

éprouvé quelque passion ; que la plupart d'entr'eux sont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une description ; qu'ils ont , comme l'expérience le prouve , presque tous , plus senti que vu , mais plus vu que réfléchi (*m*) ; qu'ainsi la peinture des passions doit être plus généralement agréable , que la peinture des objets de la Nature ; & la description poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philosophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages , les hommes étant communément moins curieux de la connoissance de la botanique , de la géographie & des beaux arts , que de la connoissance du cœur humain , les philosophes excellents en ce dernier genre doivent être plus généralement connus & estimés que les botanistes , les géographes & les grands critiques. Aussi , Mr. de la Motte (qu'il me soit encore permis de le citer pour exemple) eût-il été , sans contredit , plus généralement estimé , s'il eût appliqué à des sujets plus intéressants la même finesse , la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ses discours sur l'ode , la fable & la tragédie.

Le public , content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands poètes , fait peu de cas des grands critiques ; leurs ouvrages
ne

(*m*) Voilà pourquoi , dans la Grece , dans Rome , & dans presque tous les pays , le siècle des poètes a toujours annoncé & précédé celui des philosophes.

ne sont lus, jugés & appréciés, que par les gens de l'art auxquels ils sont utiles. Voilà la vraie cause du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de Mr. de la Motte.

Voyons maintenant quels sont les ouvrages qui doivent, au succès rapide & brillant, unir le succès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux espèces de succès que par des ouvrages où, conformément à mes principes, l'on a su joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels sont certains genres de poèmes, de romans, de pièces de théâtre & d'écrits moraux ou politiques: sur quoi il est bon d'observer que ces ouvrages, bien-tôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du temps & du pays où ils sont faits, ne conservent, aux yeux de la postérité, que les seules beautés communes à tous les siècles & à tous les pays; & qu'Homere, par cette raison, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de son temps. Mais cette perte, &, si je l'ose dire, ce déchet en mérite, est plus ou moins grand, selon que les beautés durables qui entrent dans la composition d'un ouvrage, & qui y sont toujours inégalement mêlées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins sur ces dernières. Pourquoi les *Femmes savantes* de l'illustre Moliere sont-elles déjà moins estimées que son *Avare*, son *Tartuffe* & son *Misanthrope*? L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans
cha-

chacune de ces piéces, l'on n'a point, en conséquence, déterminé le degré d'estime qui leur est dû : mais l'on a éprouvé qu'une comédie, telle que l'*Avaro*, dont le succès est fondé sur la peinture d'un vice toujours subsistant & toujours nuisible aux hommes, renfermoit nécessairement, dans ses détails, une infinité de beautés durables ; qu'au contraire, une comédie telle que les *Femmes savantes*, dont la réussite n'est appuyée que sur un ridicule passager, ne pouvoit étinceller que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce sujet, & peut-être plus propres à faire des impressions vives sur le public, n'en pouvoient faire d'aussi durables. C'est pourquoi l'on ne voit guere, chez les différentes nations, que les piéces de caractere passent avec succès d'un théâtre à l'autre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que l'estime accordée aux divers genres d'esprits, & dans chaque siècle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.



CHAPITRE XX.

De l'esprit, considéré par rapport aux
différents pays.

Il s'agit , conformément au plan de ce discours , de montrer que l'intérêt est chez tous les peuples , le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes ; & que les nations , toujours fidèles à l'intérêt de leur vanité , n'estiment , dans les autres nations , que les idées analogues aux leurs.

CE que j'ai dit des siècles divers, je l'applique aux pays différents : & je prouve que l'estime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'esprit, est, chez les différents peuples, toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, & par conséquent de la diversité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence est-elle si fort en estime chez les républicains ? C'est que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carrière des richesses & des grandeurs. Or, l'amour & le respect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités, doit nécessairement se réfléchir sur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les républiques, on honore non seulement l'éloquence, mais encore toutes les sciences qui, telles que la politique, la jurisprudence, la morale, la poésie, ou la philosophie, peuvent servir à former des orateurs.

Dans les pays despotiques, au contraire,

re, si l'on fait peu de cas de cette même espèce d'éloquence, c'est qu'elle ne mène point à la fortune; c'est qu'elle n'est, dans ces pays, de presque aucun usage, & qu'on ne se donne pas la peine de persuader lorsqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe? C'est qu'une république pauvre & petite, qui ne pouvoit opposer que ses vertus & sa valeur à la puissance redoutable des Perses, devoit mépriser tous les arts, propres à amollir le courage, qu'on eût peut-être, avec raison, défiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'estime en Angleterre pour la science militaire, qu'à Rome & dans la Grece on n'en avoit pour cette même science? C'est que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement & par leur position physique, moins besoin de grands généraux que d'habiles négociants; c'est que l'esprit de commerce, qui nécessairement amène à sa suite le goût du luxe & de la mollesse, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'industrie, doit chaque jour diminuer leur estime pour l'art de la guerre & même pour le courage: vertu que, chez un peuple libre, soutient long-temps l'orgueil national; mais qui, s'affoiblissant néanmoins de jour en jour, est, peut-être, la cause éloignée de la chute ou de l'affervissement de cette nation. Si les écrivains célèbres, au con-

traire, comme le prouve l'exemple des Locke & des Addison, ont été jusqu'à présent plus honorés en Angleterre que partout ailleurs, c'est qu'il est impossible qu'on ne fasse très-grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'esprit peut éclairer le public sur ses véritables intérêts. C'est la raison pour laquelle on rencontre si communément, à Londres, des gens instruits; rencontre plus difficile à faire en France; non que le climat Anglois, comme on l'a prétendu, soit plus favorable à l'esprit que le nôtre: la liste de nos hommes célèbres, dans la guerre, la politique, les sciences & les arts, est peut-être plus nombreuse que la leur. Si les seigneurs Anglois sont en général plus éclairés que les nôtres, c'est qu'ils sont forcés de s'instruire; c'est qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir sur la leur, ils en ont, à cet égard, un très-considérable sur nous; avantage qu'ils conserveront jusqu'à ce que le luxe ait entièrement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait insensiblement pliés au joug de la servitude, & leur ait appris à préférer les richesses aux talens. Jusqu'aujourd'hui, c'est, à Londres, une mérite de s'instruire; à Paris, c'est un ridicule. Ce fait suffit pour justifier la réponse d'un étranger que Mr. le duc d'Orléans, régent, interrogeoit sur le caractère & le génie différent des nations de l'Europe: *la seule*

maniere, lui dit l'étranger, *de répondre à votre altesse royale est de lui répéter les premières questions que, chez les divers peuples, l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. En Espagne*, ajouta-t-il, *on demande: Est-ce un grand de la première classe? En Allemagne: Peut-il entrer dans les chapitres? En France: Est-il bien à la cour? En Hollande: Combien a-t-il d'or? En Angleterre: Quel homme est-ce?*

Le même intérêt général qui, dans les états républicains & ceux dont la constitution est mixte, préside à la distribution de l'estime, est aussi, dans les empires soumis au despotisme, le distributeur unique de cette même estime. Si, dans ces gouvernements, l'on fait peu de cas de l'esprit, & si l'on a plus de considération à Ispahan, à Constantinople, pour l'eunuque, l'icoglan ou le bacha, que pour l'homme de mérite; c'est qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'estimer les grands hommes: ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles & desirables; mais aucun des particuliers, dont l'assemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on sent que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces empires, engager un particulier à supporter la fatigue de l'étude & de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talents? Les grands talents sont toujours suspects aux gouvernements injustes: les talents n'y procurent ni les di-

gnités ni les richesses. Or les richesses & les dignités sont cependant les seuls biens visibles à tous les yeux, les seuls qui soient réputés vrais biens & soient universellement désirés. En vain diroit-on qu'ils sont quelquefois fastidieux à leurs possesseurs : ce sont, si l'on veut, des décorations quelquefois désagréables aux yeux de l'acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le spectateur les contemple : c'est pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Aussi les hommes illustres ne croissent-ils que dans les pays où les honneurs & les richesses sont le prix des grands talents; aussi les pays despotiques sont-ils, par la raison contraire, toujours stériles en grands hommes. Sur quoi j'observerai que l'or est maintenant d'un si grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernements infiniment plus sages & plus éclairés, la possession de l'or est presque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueillis par les hommages universels, se croient supérieurs (n) à l'homme de talent, se félicitent, d'un ton superbement modeste, d'avoir préféré l'utile à l'agréable; & d'avoir, au défaut d'esprit, fait, disent-ils, emplette de bon sens,

(n) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entre eux se croient, du moins, fort au-dessus de quiconque n'est pas supérieur en son genre. Ils ne sentent pas qu'il en est des gens d'esprit comme des coureurs: un tel, disent-ils entr'eux, ne court pas. Cependant ce n'est ni l'impotent ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la course.

fiens, qui, dans la signification qu'ils attachent à ce mot, est le vrai, le bon & le suprême esprit! De telles gens doivent toujours prendre les philosophes pour des spéculateurs visionnaires, leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles, & l'ignorance pour un mérite.

Les richesses & les dignités sont trop généralement désirées, pour qu'on honore jamais les talents chez les peuples où les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays l'homme d'esprit n'est-il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un protecteur, un temps que, pour exceller en quelque genre que ce soit, il faudroit employer à des études opiniâtres & continus? Pour obtenir la faveur des grands, à quelles flatteries, à quelles bassesses ne doit-il pas se plier? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expose aux dédains d'un muphti ou d'une sultane; en France aux bontés outrageantes d'un grand seigneur (o) ou d'un homme en place, qui, méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien, le regardera comme un homme inutile à l'état, incapable d'affaires sérieuses, & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles!

Si l'on se fait sur la médiocrité d'esprit de la plupart de ces gens si vains de leurs richesses, c'est qu'on ne songe pas même à les citer. Le silence sur notre compte est toujours un mauvais signe; c'est qu'on n'a point à se venger de notre supériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

(o) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens; mais, à

ies. D'ailleurs, secrètement jaloux de la réputation des gens de mérite (*p*), & sensible à leur censure, l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par faîte, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans sa maison. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette passion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaisir, s'avilisse jusqu'à ce point? Quiconque est né pour illustrer son siècle, est toujours en garde contre les grands; il ne se lie du moins qu'avec ceux dont l'esprit & le caractère, faits pour estimer les talents & s'ennuyer dans la plupart des sociétés, y recherche, y rencontre l'homme d'esprit avec le même plaisir que se rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la première vue.

Le caractère propre à former les hommes illustres, les expose donc nécessairement à la haine, ou du moins à l'indifférence des grands & des hommes en place, & sur-tout chez des peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur religion, croupissent dans une honteuse ignorance, & tiennent, si je l'ose dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'estime pour le mérite est, dans l'Orient, fon-

travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogene, on aperçoit la vanité.

(*p*) „ En entrant dans le monde, disoit un jour Mr. le
 „ président de Montesquieu, on m'annonça comme un hom-
 „ me d'esprit, & je reçus un accueil assez favorable des
 „ gens en place: mais lorsque, par le succès des *Lettres*
 „ *Persanes*, j'eus peut-être prouvé que j'en avois, & que
 „ j'eus

fondé sur le peu d'intérêt que les peuples ont d'estimer les talents, pour faire mieux sentir la puissance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous soient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié selon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la dissertation, pourquoi le ton nous en paroît insupportable : & l'on sentira que la dissertation est pénible & fatigante ; que les citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins besoin d'instruction que d'amusement, ils ne desirant, en général, que la sorte d'esprit qui les rend agréables dans un souper ; qu'ils doivent, en conséquence, faire peu de cas de l'esprit de raisonnement ; & ressembler tous, plus ou moins à cet homme de la cour, qui, moins ennuyé qu'embarassé des raisonnements qu'un homme sage apportoit en preuve de son opinion, s'écria vivement : *Ab ! monsieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la paresse. Si, dans la conversation, l'on ne se sert que de phrases décousues & hyperboliques ; si l'exagération est devenue l'éloquence particulière de notre siècle & de notre nation ; si l'on n'y fait nul cas de la

justi-

„ j'eus obtenu quelque estime de la part du public, celle
 „ des gens en place se refroidit ; j'essuyai mille dégoûts.
 „ Comptez, ajoutoit-il, qu'intérieurement blessés de la ré-
 „ putation d'un homme célèbre ; c'est pour s'en venger
 „ qu'ils l'humilient ; & qu'il faut soi-même mériter beau-
 „ coup d'éloges, pour supporter patiemment l'éloge d'au-
 „ trui”.

justesse & de la précision des idées & des expressions, c'est que nous ne sommes nullement intéressés à les estimer. C'est par ménagement pour cette même paresse que nous regardons le goût comme un don de la Nature, comme un instinct supérieur à toute connoissance raisonnée, & enfin comme un sentiment vif & prompt du bon & du mauvais ; sentiment qui nous dispense de tout examen, & réduit toutes les règles de la critique aux deux seuls mots de *délicieux* ou de *détestable*. C'est à cette même paresse que nous devons aussi quelques-uns des avantages que nous avons sur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait desirer, dans les ouvrages, une netteté qui supplée à cette incapacité d'attention : nous sommes des enfants qui voulons, dans nos lectures, être toujours soutenus par la lisière de l'ordre. Un auteur doit donc maintenant se donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ses lecteurs ; il doit souvent répéter d'après Alexandre : *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous !* Or la nécessité d'être clairs pour être lus, nous rend, à cet égard, supérieurs aux écrivains Anglois : si ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'est que leurs lecteurs y sont moins sensibles, & que des esprits plus exercés à la fatigue de l'attention peuvent suppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une science telle que la métaphysique, doit nous donner

ner quelques avantages sur nos voisins. Si l'on a toujours appliqué à cette science le proverbe , *point de merveille sans voile* , & si ses ténèbres l'ont rendue long-temps respectable , maintenant notre paresse n'entreprendroit plus de les percer , son obscurité la rendroit méprisable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle est encore revêtue , qu'on la dégage des nuages mystérieux qui l'environnent. Or ce desir , qu'on ne doit qu'à la paresse , est l'unique moyen de faire une science de choses de cette même métaphysique , qui jusqu'à présent n'a été qu'une science de mots. Mais , pour satisfaire sur ce point le goût du public , il faut , comme le remarque l'illustre historiographe de l'académie de Berlin , „ que les esprits , „ brisant les entraves d'un respect trop „ superstitieux , connoissent les limites qui „ doivent éternellement séparer la raison „ de la religion ; & que les examinateurs , „ follement révoltés contre tout ouvrage „ de raisonnement , ne condamnent plus „ la nation à la frivolité”.

Ce que j'ai dit suffit , je pense , pour nous découvrir en même temps la cause de notre amour pour les historiettes & les romans , de notre habileté en ce genre , de notre supériorité dans l'art frivole & cependant assez difficile de dire des riens , & enfin de la préférence que nous donnons à l'esprit d'agrément sur tout autre genre d'esprit ; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'esprit comme di-

divertissant, à l'avilir en le confondant avec le pantomime; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition est, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des citoyens; il ne leur reste que celle du plaisir. Entre les plaisirs, celui de l'amour est le plus vif; pour en jouir, il faut se rendre agréable aux femmes; dès que le besoin d'aimer se fait sentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureusement, il en est des amants comme de ces insectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent; ce n'est qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, si les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolités & de graces, que de force & de justesse dans les idées, nos esprits, se modelant sur les leurs, doivent, en conséquence, se ressentir des mêmes vices.

Il n'est que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'est de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus d'étendue à leur esprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choses, si l'on avoit l'amour pour précepteur, & que la main de la beauté jettât dans notre ame les semences de l'esprit & de la vertu. Le second moyen (& ce n'est pas certainement celui que je
con,

conseillerois,) ce seroit de débarrasser les femmes d'un reste de pudeur, dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amants. Alors les faveurs des femmes, devenues communes, paroîtroient moins précieuses; alors les hommes, plus indépendants, plus sages, ne perdroient près d'elles que les heures consacrées aux plaisirs de l'amour, & pourroient, par conséquent, étendre & fortifier leur esprit par l'étude & la méditation. Chez tous les peuples & dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des Romaines ou des Sultanes; le milieu entre ces deux partis est le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-dessus prouve que c'est à la diversité des gouvernements, & , par conséquent, des intérêts des peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caractères, de leur génie & de leur goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'estime générale; si, par exemple, la science militaire est, chez presque tous les peuples, regardée comme la première; c'est que le grand capitaine est, presque en tous les pays, l'homme le plus utile, du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, sans contredit, aux hommes célèbres dans les sciences, les loix, les lettres & les beaux arts, la préférence sur le plus grand capitaine du monde: d'où je conclus que l'intérêt général est,

est , dans chaque nation , le dispensateur unique de son estime.

C'est à cette même cause , comme je vais le prouver , qu'on doit attribuer le mépris, injuste ou légitime , mais toujours réciproque , que les nations ont pour leurs mœurs , leurs usages & leurs caractères différents.

CHAPITRE XXI.

Le mépris respectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité.

Après avoir prouvé que les nations méprisent , dans les autres , les mœurs , les coutumes & les usages différents des leurs ; on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder comme un don de la Nature la supériorité que quelques-unes d'entr'elles ont sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état.

IL en est des nations comme des particuliers : si chacun de nous se croit infailible , place la contradiction au rang des offenses , & ne peut estimer ni admirer dans autrui que son propre esprit , chaque nation n'estime pareillement dans les autres que les idées analogues aux siennes : toute opinion contraire est donc entr'elles un germe de mépris.

Qu'on

(1) *Théâtre de l'idolâtrie, par Abraham Roger.*

La vache , au rapport de Vincent Le Blanc , est réputée sainte & sacrée au Calicut. Il n'est point d'être qui, gé-
néra-

Qu'on jette un coup d'œil rapide sur l'univers : ici, c'est l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorsque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'est l'Arabe, qui, persuadé de l'infailibilité de son khalife, rit de la sotte crédulité du Tartare, qui croit le grand lama immortel. Dans l'Afrique, c'est le negre qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une masse immense de divinités, & se moque de la disette où nous sommes de dieux ; tandis que le musulman, peu instruit, nous accuse d'en reconnoître trois. Plus loin, ce sont les habitans de la montagne de Bata : ils sont persuadés que tout homme qui mange avant sa mort un coucou roti, est un saint ; ils se moquent en conséquence de l'Indien : quoi de plus ridicule, lui disent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, si la vache, dont on tire la queue, vient à pisser, & qu'il tombe quelques gouttes de son urine sur le moribond, ce moribond est un saint ? Quoi de plus absurde aux bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant six mois, ils se tiennent pour toute nourriture à la fiente de vache (a).

C'est toujours sur une semblable différence de mœurs & de coutumes qu'est fondé le mépris respectif des nations. C'est

par
néralement, ait plus de réputation de sainteté : il paroît que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, est tort ancienne en Orient.

par ce motif (b) que l'habitant d'Antioche méprisoient jadis, dans l'empereur Julien, cette simplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de religion, & par conséquent d'opinion, déterminoit, dans le même temps, des chrétiens, plus zélés que justes, à noircir, par les plus infames calomnies, la mémoire d'un prince qui, diminuant les impôts, rétablissant la discipline militaire & ranimant la vertu expirante des Romains, a si justement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands empereurs (c).

Qu'on jette les yeux de toutes parts; tout est plein de ces injustices. Chaque nation, convaincue qu'elle seule possède la sagesse, prend toutes les autres pour folles; & ressemble assez au Marianois (d), qui, persuadé que sa langue est la seule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne savent pas parler.

S'il descendoit du ciel un sage, qui, dans sa conduite, ne consultât que les lumières de la raison, ce sage passeroit universellement pour fou. Il seroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un médecin que des pâtisseries accuseroit, devant un tribunal d'enfants, d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes, & qui sûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuyeroit-il ses opinions sur les démon-

(b) Blessé de nos mépris, „ je ne connois de sauvage, dit „ le Caraïbe, que l'Européen, qui n'adopte aucun de mes usages”. *De l'origine & des mœurs des Caraïbes, par La Borde.*

monstrations les plus fortes ; toutes les nations seroient , à son égard , comme ce peuple de bossus , chez lequel , disent les fabulistes Indiens , passa un dieu beau , jeune & bien fait : ce dieu , ajoutent-ils , entre dans la capitale ; il s'y voit environné d'une multitude d'habitants ; sa figure leur paroît extraordinaire ; les ris & les brocards annoncent leur étonnement : on alloit pousser plus loin les outrages , si , pour l'arracher à ce danger , un des habitants , qui sans-doute avoit vu d'autres hommes que des bossus , ne se fût tout-à-coup écrié : eh ! mes amis , qu'allons-nous faire ? N'insultons point ce malheureux contrefait : si le ciel nous a fait à tous le don de la beauté , s'il a orné notre dos d'une montagne de chair ; pleins de reconnoissance pour les immortels , allons au temple en rendre grâces aux Dieux. Cette fable est l'histoire de la vanité humaine. Tout peuple admire ses défauts , & méprise les qualités contraires : pour réussir dans un pays , il faut être porteur de la bosse de la nation chez laquelle on voyage.

Il est , dans chaque pays , peu d'avocats qui plaident la cause des nations voisines , peu d'hommes qui reconnoissent en eux le ridicule dont ils accusent l'étranger ; & qui prennent exemple sur je ne fais quel Tartare , qui fit , à ce sujet , adroitement rougir

(c) On grava , à Tarfe , sur le tombeau de Julien : *Ci git Julien , qui perdit la vie sur les bords du Tigre. Il fut un excellent empereur & un vaillant guerrier.*

(d) *Voyages de la Compagnie des Indes Hollandoises.*

gir le grand lama lui-même de son injustice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, visité le pays des Lapons, & même acheté du vent de leurs forciers (e). De retour en son pays, il raconte ses aventures: le grand lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, disoit-il, l'esprit humain n'est-il pas capable! que de coutumes bizarres! quelle crédulité dans les Lapons! Sont-ce des hommes? Oui, vraiment, répondit le Tartare: apprends même quelque chose de plus étrange; c'est que ces Lapons, si ridicules avec leurs forciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie! répond le grand lama, oses-tu bien prononcer ce blasphème, & comparer ma religion avec la leur? Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'imposition sacrée de ta main sur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te représenterai que, par tes ris, tu ne dois pas engager tes sujets à faire un profane usage de leur raison. Si l'œil sévère de l'examen & du doute se portoit sur tous les objets de la croyance humaine, qui fait si ton culte même seroit à l'abri des railleries de l'incrédule? Peut-être que ta sainte urine & tes saints excréments, que tu distribues en présent aux princes de la terre, leur paroïtroient moins précieux; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même faveur (f),
n'en

(e) Les Lapons ont des forciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le nœud, délié à certaine hauteur, doit donner un certain vent.

n'en saupoudreroient-ils plus leurs goûts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs fausses. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Visthnou. Toi, dont la vue embrasse le passé, le présent & l'avenir, tu nous l'as répété souvent; c'est au talisman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puissance sur la terre: sans la soumission entière à tes dogmes, obligé de quitter ce séjour de ténèbres, tu remonterois au ciel, ta patrie. Tu fais que les lamas, soumis à ta puissance, doivent un jour t'élever des autels dans toutes les parties du monde: qui peut t'assurer qu'ils exécutent ce projet sans le secours de la crédulité humaine; & que, sans elle, l'examen, toujours impie, ne prit les lamas pour des forciers Lapons qui vendent du vent aux fots qui l'achètent? Excuse donc, ô Fo vivant, les discours que me dicte l'intérêt de ton culte; & que le Tartare apprenne de toi à respecter l'ignorance & la crédulité dont le ciel toujours impénétrable dans ses vues, paroît se servir pour te soumettre la terre.

Peu d'hommes font, à cet exemple, sentir à leur nation le ridicule dont elle se couvre aux yeux de la raison, lorsque, sous un nom étranger, elle rit de sa propre folie: mais il est encore moins de nations qui fussent profiter de pareils avis. Toutes font

(f) On donne au grand lama le nom de *pere éternel*. Les princes sont friands de ses excréments. *Histoire générale des voyages, Tome VII.*

font si scrupuleusement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout pays l'on ne donnera jamais le nom de sages qu'à ceux qui, comme disoit Mr. de Fontenelle, *sont fous de la folie commune*. Quelque bizarre que soit une fable, elle est toujours crue de quelques nations; & quiconque en doute, est traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juida, où l'on adore le serpent, quel homme oseroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui, disent-ils, insulta à la divinité du serpent (g) & le mangea. Un saint Marabou, ajoutent-ils, s'en apperçoit, en porte ses plaintes au roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons: l'exécution s'ensuit; & la race en alloit être anéantie, lorsque les peuples représentèrent au roi que, pour un coupable, il n'étoit pas juste de punir tant d'innocents: ces remontrances suspendent la colere du prince, on appaise le grand Marabou, le massacre cesse, & les cochons ont ordre, à l'avenir, d'être plus respectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le serpent fait allumer la colere des rois, pour se venger des impies: que l'univers reconnoisse sa divinité, à son temple, à son sacrificateur, à l'ordre de Marabou destiné à le servir, enfin aux vierges consacrées à son culte. Si, retiré au fond de son sanctuaire, le dieu serpent, invi-

si.

(g) Voyages de Guinée & de la Cayenne, par le pere Labat.

(h) Beausobre, Histoire du Mauiché sme.

(i) Penfer, dit Aristippe, c'est s'attirer la haine irréconciliable.

sible aux yeux même du roi, ne reçoit ses demandes & ne rend ses réponses que par l'organe des prêtres, ce n'est point aux mortels à porter sur ces mystères un œil profane: leur devoir est de croire, de se prosterner & d'adorer.

En Asie au contraire, lorsque les Perses, tout souillés (*b*) du sang des serpents immolés au dieu du Bien, couroient au temple des mages se vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion en eût été bien reçu? Plus une opinion est folle, plus il est honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Aussi Mr. de Fontenelle a-t-il toujours répété que, *s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes.* En effet, si la découverte d'une seule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les prisons de l'inquisition, à quel supplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes (*i*)?

Parmi les lecteurs raisonnables qui rient dans cet instant de la sottise de l'esprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en est-il aucun qui, dans le siècle de ce philosophe, n'en eût sollicité la mort. Ils eussent alors eu des opinions différentes: & dans quelles cruau-

tés

cillable des ignorants, des foibles, des superstitieux & des hommes corrompus, qui tous se déclarent hautement contre tous ceux qui veulent saisir, dans les choses, ce qu'il y a de vrai & d'essentiel.

tés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions? Combien cet attachement n'a-t-il pas semé de maux sur la terre? attachement cependant dont il seroit également juste, utile & facile de se défaire.

Pour apprendre à douter de ses opinions, il suffit d'examiner les forces de son esprit, de considérer le tableau des sottises humaines, de se rappeler que ce fut six cents ans après l'établissement des universités qu'il en sortit enfin un homme extraordinaire (*k*), que son siècle persécuta, & mit ensuite au rang des demi-dieux, pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires; vérité dont peu de gens sentent toute l'étendue: pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conséquences.

Quelle que soit la vanité des hommes, il est certain que, s'ils se rappelloient souvent de pareils faits; si, comme Mr. de Fontenelle, ils se disoient souvent à eux-mêmes: *Personne n'échappe à l'erreur, serois-je le seul homme infallible? ne seroit-ce pas dans les choses mêmes que je soutiens avec le plus de fanatisme que je me tromperois?* Si les hommes avoient cette idée habituellement présente à l'esprit, ils seroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adversaires, plus à portée d'appercevoir la vérité; ils seroient

(*k*) DESCARTES.

roient plus doux, plus tolérants, & sans doute auroient une moins haute opinion de leur sagesse. Socrate répétoit souvent: *Tout ce que je fais, c'est que je ne fais rien.* On fait tout dans notre siècle, excepté ce que Socrate favoit. Les hommes ne se surprennent si souvent en erreur, que parce qu'ils sont ignorants; & qu'en général leur folie la plus incurable, c'est de se croire sages.

Cette folie, commune à toutes les nations & produite en partie par leur vanité, leur fait non seulement mépriser les mœurs & les usages différents des leurs, mais leur fait encore regarder comme un don de la Nature la supériorité que quelques-unes d'entr'elles ont sur les autres: supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état.



CHAPITRE XXII.

Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la Nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

On fait voir, dans ce chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers; que tout obéit à la loi de l'intérêt; & que, si les nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point, pour la morale, l'estime qu'elles devroient avoir pour cette science, c'est que la morale, encore au berceau, semble n'avoir jusqu'à présent été d'aucune utilité à l'univers.

LA vanité est encore le principe de cette erreur: & quelle nation peut triompher d'une pareille erreur? Supposons, pour en donner un exemple, qu'un François accoutumé à parler assez librement, à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment citoyens, quitte Paris, & débarque à Constantinople; quelle idée se formera-t-il des pays soumis au despotisme, lorsqu'il considérera l'avilissement où s'y trouve l'humanité? qu'il appercevra par-tout l'empreinte de l'esclavage? qu'il verra la tyrannie infecter de son souffle les germes de tous les talents & de toutes les vertus, porter l'abrutissement, la crainte servile & la dépopulation du Caucase jusqu'à l'Egypte? qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans son ferrail, tandis que le Persan bat ses troupes

pes & ravage ses provinces, le tranquille sultan, indifférent aux calamités publiques, boit son sorbet, caresse ses femmes, fait étrangler ses bachas, & s'ennuie? Frappé de la lâcheté & de la servitude de ces peuples, à la fois animé du sentiment de l'orgueil & de l'indignation; quel François ne se croira pas d'une nature supérieure au Turc? En est-il beaucoup qui sentent que le mépris pour une nation est toujours un mépris injuste? que c'est de la forme plus ou moins heureuse des gouvernements que dépend la supériorité d'un peuple sur un autre? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponse qu'un Persé lit à un soldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de sa nation: pourquoi m'insulter? lui disoit-il; sache qu'il n'est plus de nation par-tout où l'on reconnoît un maître absolu. Un roi est l'ame universelle d'un état despotique; c'est son courage ou sa foiblesse qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs sous Cyrus, si nous sommes vaincus sous Xerxès, c'est que Cyrus eut à fonder le trône où Xerxès s'est assis en naissant; c'est que Cyrus eut, en naissant, des égaux; c'est que Xerxès fut toujours environné d'esclaves: & les plus vils, tu le fais, habitent le palais des rois. C'est donc la lie de la nation que tu vois aux premiers postes, c'est l'écume des mers qui s'est élevée sur leur surface. Reconnois l'injustice de tes mépris. Et si tu en doutes, donne-nous les loix de Sparte, prends Xerxès pour maître;

tre ; tu feras le lâche, & moi le héros.

Rappelions-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les nations de l'Europe, où son tonnerre se faisoit entendre du nord au midi de la France (a) : supposons qu'en ce moment un républicain, encore tout échauffé de l'esprit de citoyen, arrive à Paris, & se présente dans la bonne compagnie ; quelle surprise pour lui de voir chacun y traiter avec indifférence les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une hiitoire galante, ou d'un petit chien !

Frappé, à cet égard, de la différence qui se trouve entre notre nation & la liennne, il n'est presque point d'Anglois qui ne se croie un être d'une nature supérieure ; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles, & la France pour le royaume Babilone : ce n'est pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'est non seulement à la forme de leur gouvernement que ses compatriotes doivent cet esprit de patriotisme & d'élevation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres, mais qu'ils le doivent encore à la position physique de l'Angleterre.

En effet, pour sentir que cette liberté, dont les Anglois sont si fiers & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, est moins le prix de leur courage qu'un don du hazard, considérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angle-

(a) Dans la dernière guerre, lorsque les ennemis entre-
rent en Provence.

gleterre : & l'on fera convaincu que , si les mers , en embrassant cet empire , ne l'eussent rendu inaccessible aux peuples voisins ; ces peuples , en profitant des divisions des Anglois , ou les eussent subjugués , ou du moins eussent fourni à leurs rois des moyens de les asservir ; & qu'ainsi leur liberté n'est point le fruit de leur sagesse. Si , comme ils le prétendent , ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particulière à leur nation ; après le crime affreux commis dans la personne de Charles I. n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux ? Auroient-ils souffert que , par des services & des processions publiques , on mît au rang des martyrs un prince qu'il étoit de leur intérêt , disent quelques-uns d'entr'eux , de faire regarder comme une victime immolée au bien général ; & dont le supplice , nécessaire au monde , devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de soumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique ? Tout Anglois senté conviendra donc que c'est à la position physique de son pays qu'il doit la liberté ; que la forme de son gouvernement ne pourroit subsister telle qu'elle est en terre ferme , sans être infiniment perfectionnée ; & que l'unique sujet de son orgueil se réduit au bonheur d'être né insulaire plutôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera sans doute un pareil aveu , mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à sa vanité les entraves

de la raison : plus d'équité dans ses jugemens, supposeroit une suspension d'esprit, trop rare dans les particuliers, pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la Nature les vertus qu'il tient de la forme de son gouvernement. L'intérêt de sa vanité le lui conseillera : & qui résiste au conseil de l'intérêt ?

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit considéré par rapport aux pays divers, c'est que l'intérêt est le dispensateur unique de l'estime ou de mépris que les nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes & leurs genres d'esprits différents.

La seule objection qu'on puisse opposer à cette conclusion, est celle-ci : si l'intérêt, dira-t-on, étoit le seul dispensateur de l'estime accordée aux différents genres de science & d'esprit, pourquoi la morale, utile à toutes les nations, n'est-elle pas la plus honorée ? Pourquoi le nom des Descartes, des Newtons est-il plus célèbre que ceux des Nicole, des La Bruyere & de tous les moralistes, qui peut-être ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'esprit ? C'est, répondrai-je, que les grands physiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois servi l'univers ; & que la plupart des moralistes n'ont été, jusqu'à présent, d'aucun secours à l'humanité. Que sert de répéter sans cesse qu'il est beau de mourir pour la patrie ? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'estime, les moralistes devoient employer, à la recherche

che des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le temps & l'esprit qu'ils ont perdu à composer des maximes sur la vertu. Lorsqu'Omar écrivoit aux Syriens, *j'envoie contre vous des hommes aussi avides de la mort que vous l'êtes des plaisirs*; alors les Sarrasins, trompés par les prestiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient, dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire; &, dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatisme; & ce sont les passions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les moralistes devoient le sentir; & savoir que, semblable au sculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un dieu ou un banc, le législateur forme à son gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre le Grand.

En vain les peuples, follement amoureux de leur législation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs loix, la cause de leurs malheurs. L'inexécution des loix, dit le sultan Mahmouth, est toujours la preuve de l'ignorance du législateur. La récompense, la punition, la gloire & l'infamie, soumises à ses volontés, sont quatre especes de divinités avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer des hommes illustres en tous les genres.

Toute l'étude des moralistes consiste à déterminer l'usage qu'on doit faire de ces récompenses & de ces punitions, & les

secours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt personnel à l'intérêt général. Cette union est le chef-d'œuvre que doit se proposer la morale. Si les citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier sans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes seroient nécessités à la vertu; & la félicité des nations seroit un bienfait de la morale: or, qui doute que, dans cette supposition, cette science ne fût infiniment honorée; & que les écrivains excellents en ce genre ne fussent, du moins par l'équitable & reconnoissante postérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius?

Mais, repliquera-t-on, l'imperfection de la morale & la lenteur de ses progrès ne peut être qu'un effet du peu de proportion qui se trouve entre l'estime accordée aux moralistes, & les efforts d'esprit nécessaires pour perfectionner cette science. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préside donc pas à la distribution de l'estime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obstacles insurmontables qui se sont jusqu'à présent opposés à l'avancement de la morale, chercher les causes de l'indifférence avec laquelle on a jusqu'à présent regardé une science dont les progrès annoncent toujours ceux de la législation, & que, par conséquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner.

CHAPITRE XXIII.

Des causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la morale.

SI la poésie, la géométrie, l'astronomie; & généralement toutes les sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorsque la morale semble à peine sortir du berceau; c'est que les hommes, forcés, en se rassemblant en société, de se donner & des loix & des mœurs, ont dû se faire un système de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le système fait, l'on a cessé d'observer: aussi nous n'avons, pour ainsi dire, que la morale de l'enfance du monde; & comment la perfectionner?

Pour hâter les progrès d'une science, il ne suffit pas que cette science soit utile au public; il faut que chacun des citoyens, qui composent une nation, trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvées tous les peuples de la terre, l'intérêt public, c'est-à-dire, celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puissant; ce dernier, indifférent au progrès des autres sciences, a dû s'opposer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'est le premier élevé au-dessus de ses concitoyens; le tyran, qui les a foulés à ses pieds; le

fanatique, qui les y tient prosternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes especes de scélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général, ont bien senti que leur puissance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine: aussi ont-ils toujours imposé silence à quiconque, en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armées contre l'injustice.

Mais, repliquera-t-on, si, dans les premiers siècles du monde, lorsque les despotes tenoient les nations asservies sous un sceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale; principes qui, les soulevant contre les tyrans, eût fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance: aujourd'hui que le sceptre n'est plus le prix du crime; que, remis d'un consentement unanime entre les mains des princes, l'amour des peuples l'y conserve; que la gloire & le bonheur d'une nation, réfléchis sur le souverain, ajoutent à sa grandeur & à sa félicité: quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'opposent encore aux progrès de la morale?

Ce ne sont plus les rois, mais deux autres

(a) Ils diroient volontiers aux persécuteurs, comme les Scythes à Alexandre: *Tu n'es donc pas dieu, puisque tu fais du mal aux hommes?* Si les chrétiens, à l'occasion de Sarraine ou du Moloch Carthaginois, auquel on sacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pa-
reille

tres especes d'hommes puissants. Les premiers sont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux : ceux-ci sont les soutiens des maximes de la religion ; ceux-là en sont les destructeurs : les uns sont amis de (a) l'humanité ; les autres, doux au-dehors & barbares au-dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Esau : indifférents aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils sont, mais seulement sur ce qu'ils croient ; la crédulité des hommes est, selon eux, l'unique mesure de leur probité (b). Ils haïssent mortellement, disoit la reine Christine, quiconque n'est pas leur dupe ; & leur intérêt les y nécessite : ambitieux, hypocrites & discrets, ils sentent que, pour s'affervir les peuples, ils doivent les aveugler : aussi ces impies crient-ils sans cesse à l'impiété contre tout homme né pour éclairer les nations ; toute vérité nouvelle leur est suspecte ; ils ressemblent aux enfants que tout effraie dans les ténèbres.

La seconde espece d'hommes puissants, qui s'opposent aux progrès de la morale, sont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en est qui, naturellement portés au vrai, ne sont ennemis des vérités nouvelles, que par-

reille religion étoit une preuve de sa fausseté ; combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux hérétiques de retorquer, contr'eux, cet argument ? Parmi nous, que de prêtres de Moloch !

(b) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

parce qu'ils sont paresseux, & qu'ils voudroient se soustraire à la fatigue d'attention nécessaire pour les examiner. Il en est d'autres qu'animent des motifs dangereux, & ceux-ci sont les plus à craindre; ce sont des hommes dont l'esprit est dépourvu de talents & l'ame de vertus; auxquels, pour être de grands scélérats, il ne manque que du

(c) L'intérêt est toujours le motif caché de la persécution: nul doute que l'intolérance ne soit, chrétiennement & politiquement, un mal. On n'en est point à se repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces disputes, dira-t-on, sont dangereuses. Oui, quand l'autorité y prend part: alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magistrat ne s'en mêle point, les théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Ce fait est prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérants. Mais, réplique-t-on, cette tolérance convenable à certains gouvernements seroit peut-être funeste à d'autres: les Turcs, dont la religion est une religion de sang & le gouvernement une tyrannie, ne sont-ils pas encore plus tolérants que nous? On voit des églises à Constantinople & point de mosquées à Paris; ils ne tourmentent point les Grecs sur leur croyance, & leur tolérance n'allume point de guerre.

A considérer cette question en qualité de chrétien, la persécution est un crime. Presque par-tout, l'évangile, les apôtres & les peres, prêchent la douceur & la tolérance. St. Paul & St. Chrysostôme disent qu'un évêque doit s'acquiescer de sa place, en gagnant les hommes par la persuasion & non par la contrainte; les évêques, ajoutent-ils, ne regnent que sur ceux qui le veulent; bien différens, en cela, des rois qui regnent sur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en Orient, le concile qui avoit consenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération saint Basile ne donna-t-il pas, dans le quatrième siècle de l'église, lorsqu'on agitoit la question de la divinité du Saint-Esprit! question qui causoit alors tant de trouble. Ce saint, dit St. Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint-Esprit, consentit alors qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troisième personne de la trinité.

Si cette condescendance si sage, suivant le sentiment de

du courage : incapables de vues élevées & neuves, ces derniers croient que leur considération tient au respect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils aiment (c) contre lui les passions & les préjugés même qu'ils méprisent, & ne ces-

Mr. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés, s'ils accusèrent St. Basile de trahir la vérité par son silence; cette même condescendance fut approuvée par les hommes les plus célèbres & les plus pieux de ce temps là, entr'autres par le grand St. Athanase, que l'on ne soupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait est détaillé dans Mr. de Tillemont, *Vie de St. Basile*, art. 63, 64 & 65. Cet auteur ajoute que le concile écuménique de Constantinople approuva la conduite de St. Basile en s'imitant.

St. Augustin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas de Dieu la même idée que nous, à moins, dit-il, que ce ne fut par haine pour Dieu; ce qui est impossible. St. Athanase, dans ses épîtres *ad solitarios*, tom. I. p. 855, dit que les persécutions des Ariens sont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, est de persuader & non de contraindre; il faut prendre exemple sur le sauveur, qui laisse à chacun la liberté de le suivre. Il dit plus haut, pag. 830, que pour faire adorer ses opinions, le diable, pere du mensonge, a besoin de haches & de coignées; mais le sauveur est le douceur même: il frappe; si on ouvre, il entre; si on le refuse, il se retire. Ce n'est point avec des épées, des dards, des prisons, des soldats, & enfin à main armée, qu'on enseigne la vérité, mais par la voix de la persuasion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raisons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on en rit, on ne le persécute point. Le feu & les gibets ont souvent servi d'arguments aux théologiens; ils ont, à cet égard, donné prise sur eux aux hérétiques & aux incrédules. JESUS-CHRIST ne faisoit violence à personne; il disoit seulement: *voulez-vous me suivre?* L'intérêt n'a pas toujours permis à ses ministres d'imiter sa modération.

cessent d'effaroucher les foibles esprits par le mot de *nouveauté*.

Comme si les vérités devoient bannir les vertus de la terre ; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux sans être imbécille ; que la morale en démontrât la nécessité ; & que l'étude de cette science devînt par conséquent funeste à l'univers ; ils veulent qu'on tienne les peuples prosternés devant les préjugés reçus, comme devant les crocodiles sacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale ? C'est à nous seuls, disent-ils, qu'il faut la révéler ; nous seuls, à l'exemple des initiés de l'Égypte, devons en être les dépositaires : que le reste des humains soit enveloppé des ténèbres du préjugé ; l'état naturel de l'homme est l'aveuglement.

Assez semblables à ces médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abuserent de la crédulité de quelques prélats pour excommunier un remède dont les secours sont si prompts & si salutaires, ils abusent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité stupide & séduite pourroit, sous un gouvernement moins sage, traîner au supplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels sont les moyens dont se sont servis ces deux especes d'hommes pour imposer silence aux esprits éclairés. En vain, pour leur résister, s'appuieroit-on de la faveur publique. Lorsqu'un citoyen est animé de la passion de la vérité & du bien général,

je

je fais qu'il s'exhale toujours de son ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, & que ce public devient son protecteur: mais comme, sous le bouclier de la reconnoissance & de l'estime publique, on n'est pas à l'abri des persécutions de ces fanatiques, parmi les gens sages, il en est très-peu d'assez vertueux pour oser braver leur fureur.

Voilà quels obstacles insurmontables se font, jusqu'à présent, opposés aux progrès de la morale; & pourquoi cette science, presque toujours inutile, a, conséquemment à mes principes, toujours mérité peu d'estime.

Mais ne peut-on faire sentir aux nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette science en honorant davantage ceux qui la cultivent? Vu l'importance de la matiere, au risque d'une digression, je vais traiter ce sujet.

CHAPITRE XXIV.

Des moyens de perfectionner la morale.

IL suffit, pour cet effet, de lever les obstacles que mettent à ses progrès les deux especes d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réussir est de les démasquer; de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité; d'apprendre aux nations que les hommes sont, en général, encore plus stupides

pides que méchants ; qu'en les guérissant de leurs erreurs, on les guériroit de la plupart de leurs vices ; & que s'opposer, à cet égard, à leur guérison, c'est commettre un crime de lèse-humanité.

Tout homme qui dans l'histoire, considère le tableau des miseres publiques, s'aperçoit bien-tôt que c'est l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a versé le plus de calamités sur la terre. Frappé de cette vérité, on est toujours tenté de s'écrier : heureuse la nation où, du moins, les citoyens ne se permettoient que des crimes d'intérêt ! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle ! Que de sang n'a-t-elle pas fait répandre sur les autels (a) ! Cependant l'homme est fait pour être vertueux : en effet, si c'est dans le plus grand nombre que réside essentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que consiste la justice, il est évident que la justice est, par la nature, toujours armée du pouvoir nécessaire pour répri-

(a) Un roi du Mexique, dans la consécration d'un temple, fit sacrifier, en quatre jours, six mille quatre cents huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, *Tom. VI, pag. 56.*

Dans l'Inde, les brachmanes de l'école de Niagam profiterent de leur faveur auprès des princes. pour faire massacrer les baudhistes dans plusieurs royaumes : ces baudhistes sont athées & les autres déistes. Balta fut le prince qui fit répandre le plus de sang : pour se purifier de ce crime, il se brûla en grande solennité sur la côte d'Oricha. Il est à remarquer que ce furent les déistes qui firent couler le sang humain. Voyez *les lettres du pere Pons Jésuite.*

Les prêtres de Méroé, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaisoit, un courrier au roi, pour lui ordonner de mourir. Voyez *Diodore.*

Quiconque tue le roi de Sumatra est élu roi. C'est, disent

primer le vice & nécefliter les hommes à la vertu.

Si le crime audacieux & puiffant met fi fouvent à la chaîne la juftice & la vertu, & s'il opprime les nations, ce n'eft que par le fecours de l'ignorance : c'eft elle qui, cachant à chaque nation fes véritables intérêts, empêche l'action & la réunion de fes forces, & met, par ce moyen, le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance ? L'on n'a point jufqu'à préfent affez fortement infifté fur cette vérité ; non qu'on doive renverfer en un jour tous les autels de l'erreur ; je fais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je fais même qu'en les détruisant, on doit refpecter les préjugés, & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir fi le déluge des pré-

les peuples, par cet affaffinat que le ciel déclare fes volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un prédicateur, qui, déclamant fur le fait des fophis, difoit qu'ils étoient athées à brûler ; qu'il s'étonnoit qu'on les laiffât vivre ; & que de tuer un fophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conferver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raifonnement !

C'eft, fans-doute, à la vue de tant de fang, répandu par le fanatisme, que l'abbé de Longuerue, fi profond dans l'hiftoire, difoit que, fi l'on mettoit, dans les deux baffins d'une balance, le bien & le mal que les religions ont fait, le mal l'emporteroit fur le bien. *Tom. I, page II.*

Ne prenez point de maifon, dit, à ce fujet, une fentence perfane, dans un quartier dont le menu peuple foit ignorant & dévot.

préjugés ne couvre point encore la face du monde, si les erreurs commencent à s'écouler, & si l'on apperçoit çà & là dans l'univers quelques isles où la vertu & la vérité puissent prendre terre pour se communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne se prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les peuples pour les tyranniser ? Il faut, d'une main hardie, briser le talisman d'imbécillité ou quel est attachée la puissance de ces génies malfaisants ; découvrir aux nations les vrais principes de la morale ; leur apprendre qu'insensiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur & le plaisir sont les seuls moteurs de l'univers moral ; & que le sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jeter les fondements d'une morale utile.

Comment se flatter de dérober aux hommes la connoissance de ce principe ? Pour y réussir, il faut donc leur défendre de sonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire, où l'on voit les peuples, de tous les siècles & de tous les pays, uniquement attentifs à la voix du plaisir, immoler leurs semblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur sensualité & à leur amusement. J'en prends à témoin, & ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyoit des esclaves, & les donnoit en pâture à leurs poissons, pour en rendre la chair plus délicate ; & cette
isle

île du Tibre où la cruauté des maîtres transportoit les esclaves infirmes, vieux & malades, & les y laissoit périr dans le supplice de la faim : j'en atteste encore les débris de ces vastes & superbes arenas, où sont gravés les fastes de la barbarie humaine ; où le peuple le plus policé de l'univers sacrifioit des milliers de gladiateurs au seul plaisir que produit le spectacle des combats ; où les femmes accouroient en foule ; où ce sexe, nourri dans le luxe, la mollesse & les plaisirs, ce sexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, semble ne devoir respirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs blessés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, sont trop avérés, pour se flatter d'en dérober aux hommes la véritable cause. Chacun sait qu'il n'est pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de son éducation produit la différence de ses sentiments, & le fait frémir au seul récit d'un spectacle que l'habitude lui eût sans doute rendu agréable, s'il fût né sur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur paresse à s'examiner, & de leur vanité à se croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particulière de leur nature les sentiments humains dont ils seroient affectés à un pareil spectacle : l'homme sensé convient que la Nature, comme le dit Pascal (b), & comme le

(b) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos principes

le prouve l'expérience, n'est rien autre chose que notre première habitude. Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais supposons qu'on y réussît, quel avantage en retireroient les nations? On ne feroit certainement que voiler aux yeux des gens grossiers le sentiment de l'amour de soi; on n'empêcheroit point l'action de ce sentiment sur eux; on n'en changeroit point les effets; les hommes ne feroient point autres qu'ils sont: cette ignorance ne leur feroit donc point utile. Je dis de plus qu'elle leur feroit nuisible: c'est, en effet, à la connoissance du principe de l'amour de soi, que les sociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouissent: cette connoissance, toute imparfaite qu'elle est encore, a fait sentir aux peuples la nécessité d'armer de puissance la main des magistrats; elle a fait confusément appercevoir au législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle autre base, en effet, pourroit-on les appuyer? Seroit-ce sur les principes de ces fausses religions, qui, dira-t-on, toutes fausses qu'elles sont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes (c)? Mais la plupart de ces religions sont trop absurdes pour donner de pareils états à la vertu. On ne l'appuiera

cipes naturels ne sont peut-être que nos principes accoutumés.

(c) Cicéron ne le pensoit pas; puisque, tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule

puiera pas non plus sur les principes de la vraie religion ; non que la morale n'en soit excellente , que ses maximes n'élevent l'ame jusqu'à la sainteté , & ne la remplissent d'une joie intérieure , avant-goût de la joie céleste ; mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus sur la terre ; & qu'un philosophe qui , dans ses écrits , est toujours censé parler à l'univers , doit donner à la vertu des fondemens sur lesquels toutes les nations puissent également bâtir , & par conséquent l'édifier sur la base de l'intérêt personnel. Il doit se tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe , que des motifs d'intérêt temporel , maniés avec adresse par un législateur habile , suffisent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs qui , dans leur religion , admettent le dogme de la nécessité , principe destructif de toute religion , & qui peuvent , en conséquence , être regardés comme des déistes ; l'exemple des Chinois matérialistes (*d*) ; celui des Saducéens qui nioient l'immortalité de l'ame , & qui recevoient chez les Juifs le titre de justes par excellence ; enfin l'exemple des Gymnosophistes , qui , toujours accusés d'athéisme , & toujours respectés pour leur sagesse & leur retenue , remplissoient avec la plus grande exactitude les devoirs de la

fo-

dicule de la religion païenne.

(*d*) Le pere le Comte & la plupart des Jésuites conviennent que tous les lettres sont athées. Le célèbre abbé de Longueue est de ce sentiment.

société ; tous ces exemples , & mille autres pareils , prouvent que l'espérance ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels , sont aussi efficaces , aussi propres à former des hommes vertueux , que ces peines & ces plaisirs éternels qui , considérés dans la perspective de l'avenir , sont communément une impression trop foible pour y sacrifier des plaisirs criminels , mais présents.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel ? Ils n'inspirent aucune de ces pieuses & saintes cruautés que condamne (e) notre religion , cette loi d'amour & d'humanité , mais dont les ministres ont fait si souvent usage ; cruautés qui seront à jamais la honte des siècles passés , l'horreur & l'étonnement des siècles à venir.

De quelle surprise , en effet , ne doit point être saisi , & le citoyen vertueux , & le chrétien pénétré de cet esprit de charité

(e) Lorsque Bayle dit que la religion , humble , patiente & bienfaisante dans les premiers siècles , est devenue depuis une religion ambitieuse & sanguinaire ; qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste ; qu'elle appelle les bourreaux , invente les supplices , envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte , anime les conspirations , & enfin ordonne le meurtre des princes ; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion ; & les chrétiens n'ont que trop souvent été des hommes. Lorsqu'ils étoient en petit nombre , ils ne parloient que de tolérance : leur nombre & leur crédit s'étant accrus , ils prêchèrent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce sujet que , si les chrétiens ne détrônèrent pas les Néron & les Diocletien , ce n'est pas qu'ils n'en eussent le droit , mais ils n'en avoient pas la force : aussi faut-il convenir qu'ils en ont fait usage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les empereurs détruisirent le paganisme , qu'ils combattirent les hérésies ;
qu'ils

té tant recommandé dans l'évangile, lorsqu'il jette un coup d'œil sur l'univers passé ! Il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatisme, & s'abreuver de sang humain (f).

Là, ce sont différentes sectes de chrétiens acharnées les unes contre les autres qui déchirent l'Empire de Constantinople : plus loin, s'éleve en Arabie une religion nouvelle ; elle commande aux Sarrazins de parcourir la terre, le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces barbares, il voit succéder la guerre contre les infidèles : sous l'étendard des croisés, des nations entières désertent l'Europe pour inonder l'Asie, pour exercer sur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'enfêvelir dans les sables de l'Arabie & de l'Égypte. C'est ensuite le fanatisme qui met les armes à la main des princes chrétiens ; il ordonne aux catholiques le massacre des hé-

qu'ils prêcherent l'évangile aux Frisons, aux Saxons, & dans tout le Nord.

Tous ces faits prouvent qu'on n'abuse que trop souvent des principes d'une religion sainte.

(f) Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fait de sa raison, c'est de se créer des Dieux cruels ; c'est par l'effusion du sang humain qu'il pense se les rendre propices ; c'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du destin. Après d'horribles imprécations le Germain voue à la mort tous ses ennemis ; son ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commisération lui paroîtroit un sacrilège.

Pour calmer la colere des Néréides, des peuples policés attachent Andromede au rocher ; pour appaiser Diane & s'ouvrir la route de Troie, Agamemnon lui-même traîne Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe & croit honorer les Dieux.

hérétiques; il fait paroître sur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Busris & les Néron; il dresse, il allume, en Espagne, les bûchers de l'inquisition, tandis que les pieux Espagnols quittent leurs ports, traversent les mers, pour planter la croix & la désolation en Amérique (g). Qu'on jette les yeux sur le nord, le midi, l'orient & l'occident du monde, par-tout l'on voit le couteau sacré de la religion levé sur le sein des femmes, des enfants, des vieillards; & la terre, fumante du sang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'être suprême, n'offrir de toutes parts que le vase, le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or quel homme vertueux, & quel chrétien, si son ame tendre est remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile, s'il est sensible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois essuyé leurs larmes, ne seroit point, à ce spectacle, touché de compassion pour l'humanité,

(g) Aussi, dans une épître qu'on suppose adressée à Charles-quin, on fait ainsi parler un Américain:

*... Ce n'est point nous qui sommes les barbares:
Ce sont, seigneur, ce sont vos Cortez, vos Pizarres,
Qui, pour nous mettre au fait d'un système nouveau,
Assembler, contre nous, le prêtre & le bourreau.*

(h) C'est à l'occasion de la persécution, que Thémiste le sénateur, dans un écrit adressé à l'empereur Valens, lui dit: „ Est-ce un crime de penser autrement que vous? Si „ les chrétiens sont divisés entr'eux, les philosophes le sont „ bien. La vérité a une infinité de faces, sous lesquelles on „ peut l'envisager. Dieu a gravé dans tous les cœurs du „ res-

té (b), & n'essaieroit point de fonder la probité, non sur des principes aussi respectables que ceux de la religion, mais sur des principes dont il soit moins facile d'abuser, tels que sont les motifs d'intérêt personnel?

Sans être contraires aux principes de notre religion, ces motifs suffisoient pour nécessiter les hommes à la vertu. La religion des païens, en peuplant l'olympé de scélérats, étoit sans contredit moins propre que la nôtre à former des hommes justes : qui peut cependant douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous ? qui peut nier que les maréchaussées n'aient désarmé plus de brigands que la religion ? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du stylet & du poison ? & que, dans le temps où la dévotion est plus ardente & la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (i) que dans les siècles où la

„ respect pour ses attributs ; mais chacun est le maître de
 „ témoigner ce respect de la manière qu'il croit la plus
 „ agréable à la divinité : personne n'est en droit de le gê-
 „ ner sur ce point”.

St. Grégoire de Nazianze estimoit beaucoup ce Thémistocle ; c'est à lui qu'il écrit : „ Vous êtes le seul, ô Thémistocle, qui
 „ luttiez contre la décadence des lettres : vous êtes à la tête
 „ des gens éclairés ; vous savez philosopher dans les plus
 „ hautes places, joindre l'étude au pouvoir, & les dignités
 „ à la science.

(i) Il est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut ! La saint Barthélemy, l'assassinat de Henry III. le massacre des templiers, &c, en sont la preuve.

la dévotion s'attiédit & la police se perfectionne ?

C'est donc uniquement par de bonnes loix (*k*) qu'on peut former des hommes vertueux. Tout l'art du législateur consiste donc à forcer les hommes, par le sentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. Or, pour composer de pareilles loix, il faut connoître le cœur humain; & préliminairement

(*k*) Eusebe, *Préparation évangélique*, livre VI, ch. 10, rapporte ce fragment remarquable d'un philosophe Syrien, nommé Bardezanes: *Apud Seras, lex est quæ cædes, sortatio, furtum & simulachrorum cultus omnis prohibetur; quare in amplissimâ regione, non templum videas, non leuam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* „ Chez les Seres, la loi défend le „ meurtre, la fornication, le vol & toute espece de culte „ religieux; de sorte que, dans cette vaste région, on ne „ voit ni temple, ni adultere, ni maquerelle, ni fille de „ joie, ni voleur, ni assassin, ni empoisonneur”. Preuve que les loix suffisent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société, & plus ou moins heureusement, selon l'habileté plus ou moins grande de leur législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers, s'offriront à ma mémoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'évangile, n'avoient, dit le pere Jobien Jésuite, ni autels, ni temples, ni sacrifices, ni prêtres: ils avoient seulement chez eux quelque fourbes, nommés *matanas*, qui prédisoient l'avenir. Ils croient cependant un enfer & un paradis: l'enfer est une fournaise où le diable bat les ames avec un marteau, comme le fer dans la forge: le paradis est un lieu plein de coco, de sucre, & de femmes. Ce n'est ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis; ceux qui meurent d'une mort violente ont l'enfer pour partage, & les autres le paradis. Le pere Jobien ajoute qu'au sud des isles Mariannes, sont trente-deux isles habitées par des peuples qui n'ont absolument ni religion, ni connoissance de la divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde, employé à leur con-

rement favoir que les hommes, sensibles pour eux seuls, indifférents pour les autres, ne sont nés ni bons ni méchants, mais prêts à être l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt commun les réunit ou les divise; que le sentiment de préférence que chacun éprouve pour soi, sentiment auquel est attaché la conversation de l'espece, est gravé par la Nature d'une manière ineffaçable (D); que la sensibilité physique

a

conversion, n'ont ni prêtres, ni autels, ni sacrifices, ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombrii d'où sortirent les hommes. Ce *Longuo* est le premier agent; il avoit fait la terre sans montagnes, qui, selon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'Envie fut une des premières créatures; elle répandit beaucoup de maux sur la terre: elle se croyoit très-belle; mais, ayant vu le soleil, elle alla se cacher & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoissent aucune divinité. *Lett. édif. recueil* 24

Les Giagues, selon le pere Cavassy, ne reconnoissent aucun être distinct de la matiere, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée: leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivants: ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le pere Pons Jésuite, il est une secte de brachmanes, qui pense que l'esprit s'unit à la matiere & s'y embarrasse; que la sagesse, qui purifie l'ame, & qui n'est autre chose que la science de la vérité, produit la délivrance de l'esprit, par le moyen de l'analyse. Or l'esprit, selon ces brachmanes, se dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités: *Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est en moi, le moi n'est point.* Lorsque l'esprit sera délivré de toutes ses formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'esprit à se dégager de ses formes, les religions ne font que ferrer les liens dans lesquels il s'embarrasse.

(1) Le soldat & le corsaire desirent la guerre, & personne ne leur en fait un crime. On sent qu'à cet égard leur intérêt n'est point assez lié à l'intérêt général.

a produit en nous l'amour du plaisir & la haine de la douleur; que le plaisir & la douleur ont ensuite déposé & fait éclore dans tous les cœurs le germe de l'amour de soi, dont le développement a donné naissance aux passions, d'où sont sortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'est par la médiation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les passions, dont l'arbre défendu n'est, selon quelques rabbins qu'une ingénieuse image, portent également sur leur tige les fruits du bien & du mal; qu'on apperçoit le mécanisme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus; & qu'enfin un législateur découvre le moyen de nécessiter les hommes à la probité, en forçant les passions à ne porter que des fruits de vertu & de sagesse.

Or si l'examen de ces idées propres à rendre les hommes vertueux, nous est interdit par les deux especes d'hommes puissants, cités ci-dessus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale seroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la stupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité; de leur arracher le sceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils se servent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'observerai que ce moyen simple & facile dans la spéculation, est très-difficile dans l'exécution: non qu'il ne naisse des hommes qui, à des esprits vastes & lumineux, unissent des âmes fortes & vertueuses. Il est des hom-
mes

mes qui, persuadés qu'un citoyen sans courage est un citoyen sans vertu, sentent que les biens & la vie même d'un particulier ne sont, pour ainsi dire, entre ses mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de restituer, lorsque le salut du public l'exige : mais de pareils hommes sont toujours en trop petit nombre pour éclairer le public ; d'ailleurs, la vertu est toujours sans force, lorsque les mœurs d'un siècle y attachent la rouille du ridicule. Aussi la morale & la législation, que je regarde comme une seule & même science, ne feront-elles que des progrès insensibles.

C'est uniquement le laps du temps qui pourra rappeler ces siècles heureux, désignés par les noms d'Astrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux emblème de la perfection de ces deux sciences.

CHAPITRE XXV.

De la probité, par rapport à l'univers.

S'IL existoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne seroit que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or il n'est point d'action qui puisse immédiatement influencer sur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuse, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus sensible que la pierre, jetée dans l'océan, n'en produit sur les mers, dont elle éleve nécessairement la surface.

Il n'est donc point de probité pratique ; par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui se réduiroit au desir constant & habituel du bonheur des hommes, & par conséquent au vœu simple & vague de la félicité universelle, je dis que cette espece de probité n'est encore qu'une chimere platonicienne. En effet, si l'opposition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle ; si les paix conclues entre les nations ne font proprement que des treves comparables au temps qu'après un long combat deux vaisseaux prennent pour se ragréer & recommencer l'attaque ; si les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voisins ; enfin si la félicité & l'agrandissement d'un peuple est presque toujours attaché au malheur & à l'assoiblissement d'un autre ; il est évident que la passion du patriotisme, passion si desirable, si vertueuse & si estimable dans un citoyen, est, comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains, absolument exclusive de l'amour universel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette espece de probité, que les nations, par des loix & des conventions réciproques,

s'u-

(a) Aussi l'esprit est-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un particulier. C'est à l'esprit qu'il est réservé d'établir la meilleure législation, de rendre par conséquent les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que même le roman de cette législation n'est pas encore fait, & qu'il s'écoulera bien des siècles avant qu'on en réa-
lise

s'unissent entr'elles, comme les familles qui composent un état; que l'intérêt particulier des nations fût soumis à un intérêt plus général; & qu'enfin l'amour de la patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour universel: supposition qui ne se réalisera de long-temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers; & c'est en ce point que l'esprit differe de la probité.

En effet, si les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur universel, & si les influences de sa vertu ne peuvent sensiblement s'étendre au-delà des limites d'un empire, il n'en est pas ainsi de ses idées: qu'un homme découvre un spécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productions de son esprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (a).

D'ailleurs, en matiere d'esprit, comme en matiere de probité, l'amour de la patrie n'est point exclusif de l'amour universel. Ce n'est point aux dépens de ses voisins qu'un peuple acquiert des lumieres: au contraire, plus les nations sont éclairées, plus elles se réfléchissent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de

lise la fiction: mais enfin, en s'armant de la patience de Mr. l'Abbé de Saint Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable existera.

Il faut bien que les hommes sentent confusément que l'esprit est le premier des dons, puisque l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité, & non de son esprit.

de l'esprit universel s'augmente. D'où je conclus que, s'il n'est point de probité relative à l'univers, il est du moins certains genres d'esprit qu'on peut considérer sous cet aspect. *

CHAPITRE XXVI.

De l'esprit, par rapport à l'univers.

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers; & que les idées de cette espece sont les seules qui puissent nous faire obtenir l'estime des nations.

L'ESPRIT, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est, sans contredit, le plus desirable. Il n'est aucun temps où l'espece d'idées réputée *esprit* par tous les peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées, auquel une nation donne quelquefois le nom d'esprit. Il est, pour chaque nation, un temps de stupidité & d'aviilissement, pendant

(a) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cause étrangère à leur grandeur. C'est, le plus souvent, parce que ces tableaux se trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet désagréable. Sur quoi j'observerai qu'il est très-rare, à la lecture d'une description poétique, de recevoir uniquement l'impression pure que doit faire sur nous

dant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit ; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la postérité : ces siècles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un poëte, Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les miseres & le supplice de la servitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en est d'instructives ; ce sont celles qui appartiennent à certains genres de science & d'art : mais il en est aussi d'agréables ; telles sont, premièrement, les idées & les sentimens admirés dans certains morceaux d'Homere, de Virgile, de Corneille, du Tasse, de Milton ; dans lesquels, comme je l'ai déjà dit, ces illustres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un siècle en particulier, mais à celle de l'humanité ; telles sont, en second lieu, les grandes images dont ces poëtes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce soit, il est des beautés propres à plaire universellement, je choisis ces mêmes images pour exemple : & je dis que la grandeur est, dans les tableaux poëtiques, une cause universelle de plaisir (a) ; non que
 tous

la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainsi qu'à la beauté des objets auxquels ils sont le plus communément unis ; c'est à cette cause qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts & de nos enthousiasmes injustes. Un proverbe usité dans les places publiques, fût-il d'ailleurs excellent, nous paroît toujours bas ; parce qu'il

tous les hommes en soient également frappés : il en est même d'insensibles aux beautés de description comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il seroit, à cet égard, aussi injuste qu'inutile de vouloir désabuser : ils ont, par leur insensibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaisir qu'ils n'éprouvent pas : mais ces hommes sont en petit nombre.

En effet, soit que le desir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait souhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation semble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élevation à nos idées ; soit que par eux-mêmes les grands objets fassent sur nos sens une impression plus forte, plus continue & plus agréable ; soit enfin quelque autre cause, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la resserre ; qu'elle se trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur ; qu'elle aime au contraire à parcourir une vaste plaine, à s'étendre sur la surface des mers, à se perdre dans un horizon reculé.

Tout

se lie nécessairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en servent.

Peut-on douter que, par la même raison, les contes d'esprits & de revenants ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les honneurs d'une forêt ? que, sur les pyrénées, au milieu des déserts, des abymes & des rochers, l'imagination frappée de l'estampe du combat des Titans, ne croie y reconnoître les montagnes d'Ossa & de Pélion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géants ? Qui doute que le souvenir de ce bôca-

Tout ce qui est grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes : cette espece de beautés l'emporte , dans les descriptions, infiniment sur toutes les autres beautés , qui , dépendantes , par exemple , de la justesse des proportions, ne peuvent être ni aussi vivement ni aussi généralement senties , puisque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet , si l'on oppose aux cascades que l'art proportionne , aux fouterreins qu'il creuse , aux terrasses qu'il élève , les cataractes du fleuve Saint-Laurent , les cavernes creusées dans l'Ethna , les masses énormes de rochers entassés sans ordre sur les Alpes ; ne sent-on pas que le plaisir produit par cette prodigalité , cette magnificence rude & grossiere que la Nature met dans tous ses ouvrages , est infiniment supérieur au plaisir qui résulte de la justesse des proportions ?

Pour s'en convaincre , qu'un homme monte la nuit sur une montagne , pour y contempler le firmament : quel est le charme qui l'y attire ? est-ce la symétrie a-

gréa-
ge , décrit par le Camoëns , où les nymphes , nues , fugitives & poursuivies par les desirs ardents , tombent aux pieds des Portugais , où l'amour étincelle en leurs yeux , circule en leurs veines , où les paroles se confondent , où l'on n'entend enfin que le murmure des soupirs de l'amour heureux ; qui doute , dis-je , que le souvenir d'une description si voluptueuse n'embellisse à jamais tous les bûches ?

Voilà la raison pour laquelle il est si difficile de séparer du plaisir total que nous recevons , à la présence d'un objet , tous les plaisirs particuliers qui sont , pour ainsi dire , zélés de la part des objets auxquels ils se trouvent unis.

gréable dans laquelle les astres sont rangés? Mais ici, dans la voie lactée, ce sont des soleils sans nombre amoncelés, sans ordre, les uns sur les autres; là, ce sont de vastes déserts. Quelle est donc la source de ses plaisirs? l'immensité même du ciel. En effet, quelle idée se former de cette immensité, lorsque des mondes enflammés ne paroissent que des points lumineux semés çà & là dans les plaines de l'éther, lorsque des soleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y sont aperçus qu'avec peine? L'imagination qui s'élançe de ces dernières sphères, pour parcourir tous les mondes possibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vastes & immesurables concavités des cieus; se plonger dans le ravissement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entière, sans cependant la fatiguer? C'est aussi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'Art étoit si inférieur à la Nature; ce qui, en termes intelligibles, ne signifie rien autre chose, sinon que les grands tableaux nous paroissent préférables aux petits.

Dans les arts susceptibles de ce genre de beautés, tels que la sculpture, l'architecture & la poésie, c'est l'énormité des masses qui place le colosse des Rhodes & les pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'est la grandeur des descriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus sublime. Aussi son sujet, peu
fer.

fertile en beautés d'une autre espece, l'étoit-il infiniment en beautés de descriptions. Devenu, par ce sujet, l'architecte du paradis terrestre, il avoit à rassembler, dans le court espace du jardin d'Éden, toutes les beautés que la Nature a dispersées sur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même sujet, sur les bords de l'abyme informe du cahos, il avoit à en tirer cette matiere premiere propre à former l'univers, à creuser le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les soleils, à les allumer, à déployer autour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printaniere dont sa vive imagination embellit la Nature nouvellement éclosé. Il avoit donc non seulement à nous présenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes sont, encore deux causes universelles de plaisir.

Il en est de l'imagination comme de l'esprit : c'est par la contemplation & la combinaison, soit des tableaux de la Nature, soit des idées philosophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur esprit, les poëtes & les philosophes parviennent également à exceller dans des genres très-différents, & dans lesquels il est également rare, & peut-être également difficile de réussir.

Quel homme, en effet, ne sent pas que
la

la marche de l'esprit humain doit être uniforme, à quelque science ou à quelque art qu'on l'applique? Si, pour plaire à l'esprit, dit Mr. de Fontenelle, il faut l'occuper sans le fatiguer; si l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premières, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement son attention; si l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui présentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le sujet soit un, simple, & par conséquent facile à embrasser, & où la variété se trouve identifiée à la simplicité (*b*); c'est pareillement à la triple combinaison, de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la simplicité dans les tableaux, qu'est attaché le plus grand plaisir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la description d'un grand lac nous est agréable, celle d'une mer calme & sans bornes nous est sans-doute plus agréable encore; son immensité est pour nous la source d'un plus grand plaisir. Cependant, quelque beau que soit ce spectacle, son uniformité devient bien-tôt ennuyeuse. C'est pourquoi, si, enveloppée de nuages noirs, & portée par les aquilons, la tempête, personifiée par l'imagination du poëte, se détache du midi en roulant devant elle les

mo-

(*b*) Il est bon de remarquer que la simplicité, dans un sujet & dans une image, est une perfection relative à la faiblesse de notre esprit.

mobiles montagnes des eaux ; qui doute que la succession rapide, simple & variée des tableaux effrayants que présente le bouleversement des mers, ne fasse, à chaque instant, sur notre imagination, des impressions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe sans nous fatiguer, & ne nous plaise par conséquent davantage ? Mais, si la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête ; & que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, soient à l'instant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres ; qui doute que cette mer obscure, changée tout-à-coup en une mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination ? Aussi l'art du poëte, considéré purement comme descripteur, est de n'offrir à la vue que des objets en mouvement ; & même de frapper, s'il peut, dans ses descriptions, plusieurs sens à la fois. La peinture du mugissement des eaux, du sifflement des vents & des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur secrète, & , par conséquent, au plaisir que nous fait éprouver le spectacle d'une mer en furie ? Au retour du printemps, lorsque l'aurore descend dans les jardins de Marly, pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet instant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiseaux, le murmure des cascades, n'aug-

men.

mentent-ils pas encore le charme de ces bosquets enchantés? Tous les sens sont autant de portes par lesquelles les impressions agréables peuvent entrer dans nos âmes: plus on en ouvre à la fois, plus il y pénétre de plaisir.

On voit donc que, s'il est des idées généralement utiles aux nations comme instructives (telles sont celles qui appartiennent directement aux sciences,) il en est aussi d'universellement utiles comme agréables; & que, différent, en ce point, de la probité, l'esprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

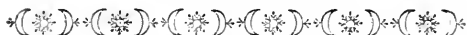
La conclusion de ce discours c'est que, tant en matière d'esprit qu'en matière de morale, c'est toujours, de la part des hommes, l'amour ou la reconnaissance qui loue, la haine ou la vengeance qui méprise. L'intérêt est donc le seul dispensateur de leur estime: l'esprit, sous quelque point de vue qu'on le considère, n'est donc jamais qu'un assemblage d'idées neuves, intéressantes, & par conséquent utiles aux hommes, soit comme instructives, soit comme agréables.



DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ETRE CON-
SIDERE' COMME UN DON
DE LA NATURE, OU COM-
ME UN EFFET DE
L'EDUCATION.



CHAPITRE PREMIER.

On fait voir, dans ce chapitre, que, si la Nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, c'est en douant les uns, préférablement aux autres, d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La question réduite à ce point simple, on examine, dans les chapitres suivants, quelle influence a sur l'esprit des hommes la différence qu'à cet égard la Nature a pu mettre entr'eux.

JE vais examiner, dans ce discours, ce que peuvent sur l'esprit, la Nature & l'Education : pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuse d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos sens : or les sens sont les sources de toutes nos idées ; privés d'un sens, nous sommes privés de toutes
les

les idées que y font relatives ; un aveugle né n'a, par cette raison , aucune idée des couleurs : il est donc évident que , dans cette signification , l'esprit doit être en entier considéré comme un don de la Nature.

Mais , si l'on prend ce mot dans une acception différente ; & si l'on suppose qu'entre les hommes bien conformés , doués de tous leurs sens , & dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut , la Nature cependant ait mis de si grandes différences , & des dispositions si inégales à l'esprit , que les uns soient organisés pour être stupides , & les autres pour être spirituels , la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes , sans admettre entre les esprits la même différence qu'entre les corps , dont les uns sont foibles & délicats , lorsque les autres sont forts & robustes. Qui pourroit , dira-t-on , à cet égard , occasionner des différences dans la maniere uniforme dont la Nature opere ?

Ce raisonnement , il est vrai , n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des astronomes , qui concluroient que le globe de la lune est habité , parce qu'il est composé d'une matiere à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raisonnement soit en lui-même , il doit cependant paroître démonstratif ; car enfin , dira-t-on , à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes
qui

qui semblent avoir eu la même éducation ?

Pour répondre à cette objection , il faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent , à la rigueur , avoir eu la même éducation ; & , pour cet effet , fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si , par *éducation* , on entend simplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux , & par les mêmes maîtres , en ce sens l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais , si l'on donne à ce mot une signification plus vraie & plus étendue , & qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à notre instruction ; alors je dis que personne ne reçoit la même éducation ; parce que chacun a , si je l'ose dire , pour précepteurs , & la forme du gouvernement sous lequel il vit , & ses amis , & ses maîtresses , & les gens dont il est entouré , & ses lectures , & enfin le hazard , c'est-à-dire , une infinité d'événements dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les causes. Or , ce hazard a plus de part qu'on ne pense à notre éducation. C'est lui qui met certains objets sous nos yeux , nous occasionne en conséquence , les idées les plus heureuses , & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hazard , pour en donner quelques exemples , qui guida Galilée dans les jardins de Florence , lorsque les jardiniers en faisoient jouer les pompes : ce fut lui qui inspira ces jardiniers , lorsque , ne pouvant élever les eaux au-dessus de
la

la hauteur de trente-deux pieds, ils en demandèrent la cause à Galilée, & piquèrent, par cette question, l'esprit & la vanité de ce philosophe: ce fut ensuite sa vanité, mise en action par ce coup du hazard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ses méditations, jusqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la pesanteur de l'air, trouvé la solution de ce problème.

Dans un moment où l'ame paisible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune passion, c'est pareillement le hazard qui, l'attirant sous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, & donna à ce philosophe la première idée de son système: c'est réellement de ce fait dont il partit, pour examiner si la lune ne gravitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent sur sa surface. C'est donc au hazard que les grands génies ont dû souvent les idées les plus heureuses. Combien de gens d'esprit restent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tran-

(a) On lit, dans l'Année Littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chute, sa jaquette se retroussa; un dindon lui donna plusieurs coups de bec sur une partie très-délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé: & de-là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette difette de sentiment qu'on remarque dans tous ses ouvrages; de-là, sa satire contre les femmes; contre Lulli, Quinault, & contre toutes les poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons occasionna-t-elle l'aversion secrète qu'il eut toujours pour les Jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui étoit arrivé qu'on doit peut-être sa satire sur l'équivoque, son

tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chute d'une pomme!

Je sens qu'on ne peut d'abord, sans quelque peine, attribuer de si grands effets à des causes si éloignées & si petites en apparence (a). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le physique comme dans le moral, les plus grands événements sont souvent l'effet de causes presque imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perse, à l'instituteur de la phalange Macédonienne? que le chantre d'Achille animant ce prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la destruction de l'empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII? que les pleurs de Véturie n'aient désarmé Coriolan, n'aient affermi la puissance de Rome prête à succomber sous les efforts des Volscques, n'aient occasionné ce long enchaînement de victoires qui changerent la face du monde; & que ce ne soit, par conséquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit sa situation présente? Que de faits pareils (b) ne pourroit-

son admiration pour Mr. Arnaud, & son épître sur l'amour de Dieu; tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la suite de nos idées.

(b) Dans la minorité de Louis XIV, lorsque ce prince étoit prêt de se retirer en Bourgogne, ce fut, dit St. Evremont, le conseil de Mr. de Turenne qui le retint à Paris & qui sauva la France. Cependant, un conseil si important, ajoute cet illustre auteur, fut moins d'honneur à ce général que la défaite de cinq cents cavaliers. Tant il est vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des causes qui paroissent éloignées & petites.

roit-on pas citer ? Gustave , dit Mr. l'abbé de Vertot , parcouroit vainement les provinces de la Suede ; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les montagnards , quoique prévenus par sa bonne mine , par la grandeur de sa taille & la force apparente de son corps , ne se fussent cependant pas déterminés à le suivre , si , le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens , les anciens de la contrée n'eussent remarqué que le vent du nord avoit toujours soufflé. Ce coup de vent leur parut un signe certain de la protection du ciel , & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'est donc le vent du nord qui mit la couronne de Suede sur la tête de Gustave.

La plupart des événements ont des causes aussi petites : nous les ignorons , parce que la plupart des historiens les ont ignorés eux-mêmes , ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il est vrai qu'à cet égard l'esprit peut réparer leurs omissions ; la connoissance de certains principes supplée facilement à la connoissance de certains faits. Ainsi , sans m'arrêter davantage à prouver que le hazard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne pense , je conclurai de ce que je viens de dire , que , si l'on comprend sous le mot d'éducation généralement tout ce qui sert à notre instruction , ce même hazard doit nécessairement y avoir la plus grande part ; & que personne n'étant exactement placé dans le même concours de circonstances ,
per.

personne ne reçoit précisément la même éducation.

Ce fait posé, qui peut assurer que la différence de l'éducation ne produise la différence qu'on remarque entre les esprits; que les hommes ne soient semblables à ces arbres de la même espèce, dont le germe, indestructible & absolument le même, n'étant jamais semé exactement dans la même terre, ni précisément exposé aux mêmes vents, au même soleil, aux mêmes pluies, doit, en se développant, prendre nécessairement une infinité de formes différentes? Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la Nature ou de l'Éducation. Mais, quelque vraie que fût cette conclusion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle se réduiroit, pour ainsi dire, à un *peut-être*, je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la question à des points simples; remonter jusqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'esprit; & se rappeler que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir, & observer les ressemblances & les différences, c'est-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que sa mémoire lui présente; qu'ainsi la Nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit, qu'en douant les uns préférablement aux

autres d'un peu plus de finesse, de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention.

C H A P I T R E II.

De la finesse des sens.

LA plus ou moins grande perfection des organes des sens, dans laquelle se trouve nécessairement comprise celle de l'organisation intérieure, puitque je ne juge ici de la finesse des sens que par leurs effets, seroit-elle la cause de l'inégalité d'esprit des hommes?

Pour raisonner avec quelque justesse sur ce sujet, il faut examiner si le plus ou le moins de finesse des sens donne à l'esprit ou plus d'étendue, ou plus de cette justesse, qui, prise dans sa vraie signification, renferme toutes les qualités de l'esprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des sens n'influe en rien sur la justesse de l'esprit, si les hommes, quelque impression qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choisis le sens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées: & je dis qu'à des yeux différents, si les mêmes objets paroissent plus ou moins grands ou petits, brillants ou obscurs; si la toise, par exemple, est aux yeux de tel homme plus pe-
tite,

tite , la neige moins blanche , & l'ébene moins noire qu'aux yeux de tel autre ; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets : la toise , en conséquence , paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied ; la neige , le plus blanc de tous les corps ; & l'ébene , le plus noir de tous les bois.

Or , comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entr'eux ; & qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue , on arrivera toujours au même résultat ; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation , tant extérieure qu'intérieure , ne peut en rien influencer sur la justesse de nos jugements.

Je dirai de plus que , si l'on distingue l'étendue de la justesse de l'esprit , le plus ou le moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet , en prenant toujours le sens de la vue pour exemple , n'est-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'esprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'exclusion des autres , un homme , doué d'une vue très-fine , pourroit placer dans sa mémoire. Or il est très-pen de ces objets imperceptibles par leur petitesse , qui , considérés , précisément avec la même attention , par des yeux aussi jeunes & aussi exercés , soient aperçus des uns & échappent aux autres : mais la différence que la Nature met , à cet égard , entre les hommes que j'appelle bien organisés , c'est-à-

dire, dans l'organisation desquels on n'aperçoit aucun défaut (a), fût-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est; je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune sur l'étendue de l'esprit.

Supposons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue, enfin deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens: dans cette hypothèse, celui qui sera doué de la vue la plus fine pourra, sans contredit, placer dans sa mémoire & comparer entr'eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est, à cet égard, moins parfaite: mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire également étendue, & capable, si l'on veut, de contenir deux mille objets, il est encore certain que le second pourra remplacer, par des faits historiques, les objets qu'un moindre degré de finesse dans la vue ne lui aura pas permis d'apercevoir; & qu'il pourra compléter, si l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or, de ces deux hommes, si celui dont le sens de la vue est le moins fin peut cependant déposer dans le magasin de sa mémoire un aussi grand nombre d'objets que l'autre, & si d'ailleurs ces deux hommes sont égaux en tout, ils doivent, par conséquent, faire autant de combinaisons; &, par ma sup-
posi-

(a) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens; & qui, d'ailleurs, ne sont attaqués ni de la malá-
die

position , avoir autant d'esprit , puisque l'étendue de l'esprit se mesure par le nombre des idées & des combinaisons. Le plus ou le moins de perfections dans l'organe de la vue ne peut , en conséquence , qu'influer sur le genre de leur esprit , faire de l'un un peintre , un botaniste , & de l'autre un historien & un politique ; mais elle ne peut en rien influencer sur l'étendue de leur esprit. Aussi ne remarque-t-on pas une constante supériorité d'esprit & dans ceux qui ont le plus de finesse dans le sens de la vue & de l'ouïe , & dans ceux qui , par l'usage habituel des lunettes & des cornets , mettroient par ce moyen , entr'eux & les autres hommes , plus de différence que n'en met à cet égard la Nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés , ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes , tant extérieurs qu'intérieurs , des sens , qu'est attachée la supériorité de lumière ; & que c'est nécessairement d'une autre cause que dépend la grande inégalité des esprits.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la mémoire.

LA conclusion du chapitre précédent fera , sans-doute , chercher dans l'inégale

die de la folie , ni de celle de la stupidité , ordinairement produites , l'une , par le défaut de la mémoire , & l'autre , par le défaut total de cette faculté.

gale étendue de la mémoire des hommes la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magasin où se déposent les sensations, les faits & les idées, dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle *esprit*.

Les sensations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matière première de l'esprit. Or, plus le magasin de la mémoire est spacieux, plus il contient de cette matière première; & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'esprit.

Quelque fondé que paroisse ce raisonnement, peut-être, en l'approfondissant, ne le trouvera-t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premièrement examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence: &, supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne seroient sur nous que des impressions insensibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un ouvrage. Il est donc certain que, pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'ex-
périen-

périence. Elle nous apprend que, parmi les hommes, il en est beaucoup, comme saint Augustin & Montaigne le disent d'eux-mêmes, qui, ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible, sont, par le desir de savoir, parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits & d'idées dans leur souvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le desir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire est presque entièrement factice: aussi l'étendue de la mémoire dépend, 1. de l'usage journalier qu'on en fait; 2. de l'attention avec laquelle on considère les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus sans attention, comme je viens de le dire, n'y laisseroient qu'une trace légère & prompte à s'effacer; & 3. de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; & cet ordre consiste à lier ensemble toutes les idées, à ne charger par conséquent sa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la manière dont on les considère, conservent entr'eux assez de rapport pour se rappeler l'un l'autre.

Les fréquentes représentations des mêmes objets à la mémoire sont, pour ainsi dite, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondément qu'ils s'y représentent plus souvent (a). D'ail-

leurs,

(a) La mémoire, dit Mr. Locke, est une table d'airain remplie de caractères que le temps efface insensiblement; si l'on n'y repasse quelquefois le burin.

leurs, cet ordre si propre à rappeler les mêmes objets à notre souvenir nous donne l'explication de tous les phénomènes de la mémoire ; nous apprend que la sagacité d'esprit de l'un, c'est-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme est frappé d'une vérité, dépend souvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement présents à la mémoire ; que la lenteur d'esprit d'un autre à cet égard, est, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la faillir, en appercevoir tous les rapports, sans rejeter toutes les premières idées qui se présentent à son souvenir, sans bouleverser tout le magasin de sa mémoire, pour y chercher les idées qui se lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens sont insensibles à l'exposition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent tout la chaîne de leurs pensées, en réveillent un grand nombre dans leur esprit : c'est un éclair qui jette un jour rapide sur tout l'horizon de leurs idées. C'est donc à l'ordre qu'on doit souvent la sagacité de son esprit, & toujours l'étendue de sa mémoire : c'est aussi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive absolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le savant dans les
lan.

langues & l'histoire, qui, par le secours de l'ordre chronologique, imprime & conserve facilement dans sa mémoire des mots, des dates & des faits historiques, ne peut souvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonstration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un paysage qu'il aura long-temps considéré: en effet, ces sortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reste des faits ou des idées dont il a rempli sa mémoire, ils ne peuvent s'y représenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conséquent, s'y conserver long-temps.

Telle est la cause productrice de toutes les différentes especes de mémoire, & la raison pour laquelle ceux qui savent le moins dans un genre, sont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire est, pour ainsi dire, un phénomène de l'ordre; qu'elle est presque entièrement factice; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, cette grande inégalité de mémoire est moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en supposant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes fût entièrement l'ouvrage de la Nature, & fût aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence; je dis qu'elle ne pourroit en rien influencer sur l'étendue de leur esprit, 1. parce que le grand esprit,

comme je vais le montrer, ne suppose pas la très-grande mémoire, & , 2. parce que tout homme est doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut degré d'esprit.

Avant de prouver la première de ces propositions, il faut observer, que, si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'esprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire, que parcequ'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en restreint la signification au seul souvenir des noms, des dates, des lieux & des personnes pour lesquels les gens d'esprit sont sans curiosité, & se trouvent souvent sans mémoire. Mais, en comprenant dans la signification de ce mot le souvenir ou des idées, ou des images, ou des raisonnements, aucun d'eux n'en est privé: d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire.

Cette observation faite, il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différents, tels que Locke & Milton; examinons si la grandeur de leur esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke; & si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse, ou par la lecture d'Aristote, de Gassendi, ou de Montaigne, ce philosophe ait apperçu dans les sens l'origine commune de toutes nos idées; on sentira que, pour
dé-

déduire tout son système de cette première idée , il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation ; que la mémoire la moins étendue fuffisoit pour contenir tous les objets , de la comparaison desquels devoit résulter la certitude de ses principes , pour lui en développer l'enchaînement , & lui faire , par conséquent , mériter & obtenir le titre de grand esprit.

A l'égard de Milton , si je le regarde sous le point de vue où , de l'aveu général , il est infiniment supérieur aux autres poètes ; si je considère uniquement la force , la grandeur , la vérité , & enfin la nouveauté de ses images poétiques ; je suis obligé d'avouer que la supériorité de son esprit en ce genre ne suppose point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes , en effet , que soient les compositions de ses tableaux (telle est celle où , réunissant l'éclat du feu à la solidité de la matière terrestre , il peint le terrain de l'enfer brûlant d'un feu solide , comme le lac brûloit d'un feu liquide) ; quelque grandes , dis-je , que soient ses compositions , il est évident que le nombre des images hardies , & propres à former de pareils tableaux , doit être extrêmement borné ; que , par conséquent , la grandeur de l'imagination de ce poète est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui , lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination , la lui a fait appercevoir

& dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & dans le choix constant de ces expressions fortes qui sont, pour ainsi dire, les couleurs de la poésie, & par lesquelles il a rendu ses descriptions visibles aux yeux de l'imagination.

Pour

(1) C'est une jeune fille que l'amour éveille & conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend son amant, chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux dieux. Son ame, dans la situation douce où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en l'attendant, au plaisir de contempler les beautés de la Nature, & du lever de l'astre qui doit ramener près d'elle l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi :

„ Déjà le soleil dore la cime de ces chênes antiques, &
 „ les flots de ces torrents précipités, qui mugissent entre
 „ les rochers, sont brillantes par sa lumière. J'aperçois
 „ déjà le sommet de ces montagnes *véues* d'où s'élancent
 „ ces voûtes, qui, à demi jettées dans les airs, offrent un
 „ abri formidable au solitaire qui s'y retire. Nuit, achève
 „ de replier tes voiles. Feux follets, qui égarez le voyageur
 „ incertain, retirez-vous dans les fondrières & les fanges
 „ marécageuses : & toi, soleil, dieu des cieux, qui remplis
 „ l'air d'une chaleur vivifiante, qui sèmes les perles de la
 „ rosée sur les fleurs de ces prairies, & qui rends la cou-
 „ leur aux beautés variées de la Nature, reçois mon pre-
 „ mier hommage ; hâte ta course : ton retour m'annonce
 „ celui de mon amant. Libre des soins pieux qui le re-
 „ tiennent encore aux pieds des autels, l'amour va bientôt
 „ le ramener aux miens. Que tout se ressente de ma joie !
 „ que tout bénisse le lever de l'astre qui nous éclaire ! Fleurs,
 „ qui renfermez dans votre sein les odeurs que la froide
 „ nuit y condense, ouvrez vos calices, exhalez dans les airs
 „ vos vapeurs embaumées. Je ne fais si la voluptueuse
 „ ivresse qui remplit mon ame embellit tout ce que mes
 „ yeux aperçoivent ; mais le ruisseau qui serpente dans
 „ les contours de ces vallées, m'enchanté par son murmu-
 „ re. Le zéphir me caresse de son souffle. Les plantes
 „ *ambrosées*, pressées sous mes pas, portent à mon odorat des
 „ bouffées de parfums. Ah ! si le bonheur daigne quelque-
 „ fois visiter le séjour des mortels, c'est sans doute en ces
 „ lieux qu'il se retire... Mais quel trouble secret m'agi-
 „ te ? Déjà l'impatience mêle son poison aux douceurs de
 „ mon

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de poésie angloise (a). Cette traduction, & les exemples précédents, prouveront, je crois, à ceux qui décomposent les ouvrages des hommes illustres, que

„ mon attente, déjà ce vallon a perdu de ses beautés. La
 „ joie est-elle donc si passagère? Nous est-elle aussi faci-
 „ lement enlevée que le duvet léger de ces plantes l'est par
 „ le souffle du zéphir? C'est en vain que j'ai recours à l'es-
 „ pérance flatteuse: chaque instant accroît mon trouble...
 „ Il ne vient point!... Qui le retient loin de moi? Quel
 „ devoir plus sacré que celui de calmer les inquiétudes d'u-
 „ ne amante?... Mais, que dis-je? Fuyez, soupçons ja-
 „ loux, injurieux à sa fidélité, & faits pour éteindre sa
 „ tendresse. Si la jalousie croît près de l'amour, elle l'é-
 „ touffe, si on ne l'en détache: c'est le lierre qui, d'une
 „ chaîne verte, embrasse, mais dessèche le tronc qui lui
 „ sert d'appui. Je connois trop mon amant pour douter
 „ de sa tendresse. Il a, comme moi, loin de la pompe
 „ des cours, cherché l'asyle tranquille des campagnes: la
 „ simplicité de mon cœur & de ma beauté l'ont touché;
 „ mes voluptueuses rivales le rappelleroient vainement dans
 „ leurs bras. Serait-il séduit par les avances d'une coquet-
 „ terie qui ternit, sur les joues d'une jeune fille, la neige
 „ de l'innocence & l'incarnat de la pudeur, & qui les peint
 „ du blanc de l'art & du fard de l'effronterie? Que fais-je?
 „ Son mépris pour elles n'est, peut-être, qu'un piège pour
 „ moi. Puis-je ignorer les préjugés des hommes, & l'art
 „ qu'ils emploient pour nous séduire. Nourris dans le mé-
 „ pris de notre sexe, ce n'est point nous, c'est leurs plai-
 „ sirs qu'ils aiment. Les cruels qu'ils font! ils ont mis au
 „ rang des vertus & les fureurs barbares de la vengeance,
 „ & l'amour forcené de la patrie; & jamais, parmi les
 „ vertus, ils n'ont compté la fidélité! C'est sans remords
 „ qu'ils abusent l'innocence. Souvent leur vanité contem-
 „ ple, avec délices, le spectacle de nos douleurs. Mais,
 „ non; éloignez-vous de moi, odieuses pensées; mon a-
 „ mant va se rendre en ces lieux. Je l'ai mille fois éprou-
 „ vé: dès que je l'apperçois, mon ame agitée se calme;
 „ j'oublie souvent de trop justes sujets de plainte; près de
 „ lui, je ne fais qu'être heureuse... Cependant, s'il me
 „ trahissoit; si, dans le moment que mon amour l'excuse,
 „ il

que le grand esprit ne suppose point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un est absolument exclusif de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'esprit faute de nourriture, la vaste érudition, par une surabondance d'aliment, l'a souvent étouffé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'usage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent se rendre supérieurs aux autres, l'un en esprit, & l'autre en mémoire.

Si l'esprit n'est qu'un assemblage d'idées neuves; & si toute idée neuve n'est qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets; celui qui veut se distinguer par son esprit doit nécessairement employer la plus grande partie de son temps à l'observation des rapports divers que les objets ont entr'eux, & n'en consommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans sa mémoire. Au contraire, celui qui veut surpasser les autres en étendue de mémoire doit, sans perdre son temps à méditer & à comparer les objets entr'eux, employer les journées entières à sans cesse emmagaziner de nouveaux objets dans sa mémoire. Or, par un usage si différent de leur temps, il est évident que le premier de ces deux hommes doit être aussi

„ il consommoit, entre les bras d'une autre, le crime de
 „ l'infidélité : que toute la Nature s'arme pour ma ven-
 „ geance ! qu'il périsse ! ... Que dis-je ? Eléments, soyez
 „ sourds à mes cris ; terre, n'ouvrez point vos gouffres pro-
 „ fonds ; laissez ce monstre marcher le temps prescrit sur sa
 „ bril-

aussi inférieur en mémoire au second, qu'il lui sera supérieur en esprit : vérité qu'avoit vraisemblablement apperçu Descartes, lorsqu'il dit que, pour perfectionner son esprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non seulement le très-grand esprit ne suppose pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un est toujours exclusive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, & prouver que ce n'est point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des esprits, il ne me reste plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organisés, sont tous doués d'une étendue de mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, est, à cet égard, assez favorisé de la Nature, si le magasin de sa mémoire est capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant sans cesse entr'eux, il puisse toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ses idées, & , par conséquent, donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent se comparer entr'eux de tant de manières, que, dans le cours d'une longue

vie,

„ brillante surface. Qu'il commette encore de nouveaux
 „ crimes, qu'il fasse couler encore les larmes des amantes
 „ trop crédules : & , si le ciel les venge & le punit, que ce
 „ soit du moins à la prière d'une autre infortunée, &c.

vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; & si, parmi les hommes que j'appelle bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non seulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de personnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son esprit; & qu'ainsi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit, cette dernière inégalité est uniquement l'effet ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entr'eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur souvenir. Il est, en effet, des objets stériles, & qui, tels que les dates, le noms des lieux, des personnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, sans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéressante pour le public. L'inégalité des esprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les succès ont été les plus brillants dans les colleges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'est que

la comparaison & l'application heureuse des regles du Despautere, qui font les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la suite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue sur des objets de la comparaison desquels résultent des idées intéressantes pour le public: & c'est pourquoi l'on est rarement grand homme, si l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choses inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

On prouve, dans ce chapitre, que la Nature a doué tous les hommes, communément bien organisés, du degré d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées: on observe ensuite que l'attention est une fatigue & une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir; qu'ainsi la question se réduit à savoir, si tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit. C'est pour parvenir à cette connoissance, qu'on examine, dans le chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.

J'AI fait voir que ce n'est point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des sens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des
 et

esprits. On n'en peut donc chercher la cause que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'est l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugements vrais ou faux; & que c'est enfin à cette attention que nous devons presque toutes nos idées; il est, dira-t-on, évident que c'est de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur esprit.

En effet, si le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indisposition, suffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention suivie, c'est, sans-doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainsi dire, insensibles, & par conséquent à l'inégalité de force que la Nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entr'eux, & leur inégale disposition à l'esprit: d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la Nature.

Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement, il n'est cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit,
ni,

ni, par conséquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paroissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la Nature.

Dans les gens sains & robustes qui s'appliquent aux arts & aux sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude & de la méditation, que la foiblesse du tempérament, par de légères & fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit paroît entièrement dépendre & des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin, des objets que le hazard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours des accidents nécessaires pour former un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du

tem-

tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente constitution des hommes, est-elle insensible. Aussi n'a-t-on, par aucune observation exacte, pu jusqu'à présent déterminer l'espece de tempérament le plus propre à former des gens de génie; & ne peut-on encore savoir lesquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste, quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances; cependant, comme cette question est fort importante, il faut, pour la résoudre avec précision, examiner si le défaut d'attention est dans les hommes, ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer, ou d'un desir trop foible de s'instruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premières propositions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces premières propositions, a la puissance physique de les entendre toutes: en effet, en géométrie comme en toutes les autres sciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on saisit une vérité dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé

vé dans le chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige la démonstration de quelque proposition de géométrie que ce soit; & si, par le secours de l'ordre & par la représentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, se les rendre assez familières & assez habituellement présentes pour se les rappeler sans peine; il s'ensuit que chacun a la puissance physique de suivre la démonstration de toute vérité géométrique; & qu'après s'être élevé, de propositions en propositions & d'idées analogues en idées analogues jusqu'à la connoissance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propositions, tout homme peut concevoir la centième avec la même facilité que la deuxième, qui est aussi distante de la première que la centième l'est de la quatre-vingt-dix-neuvième.

Maintenant, il faut examiner si le degré d'attention nécessaire pour concevoir la démonstration d'une vérité géométrique ne suffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illustres. C'est à ce dessein que je prie le lecteur d'observer avec moi la marche qui tient l'esprit humain, soit qu'il découvre une vérité, soit qu'il en suive simplement la démonstration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoissance est étrangère à la plupart des hommes; je le prends dans la morale, & je me propose ce problème: *pourquoi les conquêtes*

tes injustes ne deshonorent-elles point autant les nations que les vols deshonorent les particuliers?

Pour résoudre ce problème moral, les idées qui se présenteront les premières à mon esprit, sont les idées de justice qui me sont les plus familières: je la considérerai donc entre particuliers; & je sentirai que des vols, qui troublent & renversent l'ordre de la société, sont, avec justice, regardés comme infames.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la justice entre citoyens; cependant, à la vue de tant de guerres injustes, entreprises de tous les temps par des peuples qui sont l'admiration de la terre, je soupçonnerai bientôt que les idées de la justice considérée par rapport à un particulier ne sont point applicables aux nations: ce soupçon fera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il se propose. Pour éclaircir ce soupçon, j'écarterai d'abord les idées de justice qui me sont les plus familières: je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai successivement une infinité d'idées, jusqu'au moment où j'apercevrai que, pour résoudre cette question, il faut d'abord se former des idées nettes & générales de la justice, & pour cet effet, remonter jusqu'à l'établissement des sociétés, jusqu'à ces temps reculés où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice considérée par rapport

AUX

aux citoyens ne feroient pas applicables aux nations.

Tel fera, si je l'ose dire, le second pas de mon esprit. Je me représenterai, en conséquence, les hommes absolument privés de la connoissance des loix, des arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois que, trop foibles avant l'invention des armes pour résister aux bêtes féroces, ces premiers hommes, instruits par le danger, le besoin ou la crainte, ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, & de former une ligue contre les animaux leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes, ainsi rassemblés & devenus bien-tôt ennemis par le desir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, dûrent s'armer pour se les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes & lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force & l'adresse furent par conséquent les premiers titres de propriété; que la terre appartient premièrement au plus fort, & ensuite au plus fin; que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout: mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes sentirent que leur réunion ne leur seroit point avantageuse, & que les sociétés ne pourroient subsister, si, à leurs premières con-

ventions, ils n'en ajoutaient de nouvelles; par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adresse, & tous, en général, se garantissent réciproquement la conservation de leur vie & de leurs biens, & s'engageaient à s'armer contre l'infracteur de ces conventions; que ce fut ainsi que, de tous les intérêts des particuliers, se forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de justes, de permises & d'injustes, selon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuisibles aux sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines: je vois que, sans la sensibilité à la douleur & au plaisir physique, les hommes, sans desirs, sans passions, également indifférents à tout, n'eussent point connu d'intérêt personnel; que, sans intérêt personnel, ils ne se fussent point rassemblés en société, n'eussent point fait entr'eux de conventions, qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conséquent point d'actions justes ou injustes; & qu'ainsi la sensibilité physique & l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice (a).

Cette vérité, appuyée sur cet axiome de Jurisprudence, *l'intérêt est la mesure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que, vertueux ou vicieux, selon que nos passions ou nos goûts

(a) On ne peut nier cette proposition, sans admettre les idées innées.

goûts particuliers font conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le législateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaisirs temporels qu'ils font quelquefois obligés d'y sacrifier.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences; & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, si les législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent sans celle opposé la digue du deshonneur & du supplice: je vois donc que la peine & la récompense font les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général: & j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous ne seroient observées par aucun, si les magistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les loix, violées par le plus grand nombre, seroient, avec justice, enfreintes par chaque particulier; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, si-tôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès lors elles sont nulles & cessent d'être des loix; chacun rentre en ses premiers droits; chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier,

lier, qui lui défend avec raison d'observer des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en feroit l'observateur unique. Et c'est pourquoi, si, pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes; & que, faute de maréchauffée, les grands chemins fussent infestés de voleurs; que cette loi, par conséquent, n'eût point rempli son objet; je dis qu'un homme pourroit non seulement y voyager avec des armes & violer cette convention ou cette loi sans injustice, mais qu'il ne pourroit même l'observer sans folie.

Après que mon esprit est ainsi, de degrés en degrés, parvenu à se former des idées nettes & générales de la justice; après avoir reconnu qu'elle consiste dans l'observation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'est-à-dire, l'assemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reste à mon esprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la justice. Eclairé par les principes ci-dessus établis, j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait entr'elles de convention par lesquelles elles se garantissent réciproquement la possession des pays qu'elles occupent & des biens qu'elles possèdent. Si j'en veux découvrir la cause, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entr'eux de ces sortes de conventions; parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt aussi pressant que les particuliers; parce que les nations peu-
vent

vent subsister fans conventions entr'elles, & que les sociétés ne peuvent se maintenir fans loix. D'où je conclus que les idées de la justice, considérée de nation à nation ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'église & les rois permettent la traite des negres; si le chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la dissension dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte-d'or ou le Sénégal, pour échanger contre des negres les marchandises dont les Africains sont avides; si, par ce commerce, les Européens entretiennent fans remords des guerres éternelles entre ces peuples; c'est que, sans les traités particuliers & des usages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'église & les rois pensent que les peuples sont, les uns à l'égard des autres, précisément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils eussent formé des sociétés, qu'ils connussent d'autres droits que la force & l'adresse, qu'il y eût entr'eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conséquent, y avoir aucun vol & aucune injustice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entr'elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un assez grand nombre de nations, je vois qu'ils n'ont presque jamais pu se maintenir par la force; & qu'ils ont par conséquent, comme des loix sans force, dû souvent rester sans exécution.

Lorsqu'en appliquant aux nations les idées générales de la justice, mon esprit aura réduit la question à ce point, pour découvrir ensuite pourquoi le peuple, qui enfreint les traités avec un autre peuple, est moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la société; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes deshonnorent moins une nation que les vols n'avilissent un particulier; il suffit de rappeler à ma mémoire la liste de tous les traités violés de tous les temps & par tous les peuples: alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, sans égard à ses traités, toute nation profitera des temps de trouble & de calamité pour attaquer ses voisins à son avantage, les conquérir, ou du moins les mettre hors d'état de lui nuire. Or chaque nation, instruite par l'histoire, peut considérer cette probabilité comme assez grande, pour se persuader que l'infraction d'un traité, qu'il est avantageux de violer, est une clause tacite de tous les traités qui ne sont proprement que des trêves; & qu'en saisissant, par conséquent, l'occasion favorable d'abaisser ses voisins, elle ne fait que les prévenir; puisque tous les peuples, forcés de s'exposer au reproche d'injustice ou au joug de la servitude, sont réduits à l'alternative d'être esclaves ou souverains.

D'ailleurs, si, dans toute nation, l'état de conservation est un état dans lequel il est presque impossible de se maintenir; & si

le terme de l'aggrandissement d'un empire doit, ainsi que le prouve l'histoire des Romains, être regardé comme un présage presque certain de sa décadence; il est évident que chaque nation peut même se croire d'autant plus autorisée à ces conquêtes qu'on appelle injustes, que, ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troisième, autant de sûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de sa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins sacré que l'exécution en est plus incertaine.

C'est lorsque mon esprit a percé jusqu'à cette dernière idée, que je découvre la solution du problème de morale que je m'étois proposé. Alors je sens que l'infraction des traités, & cette espèce de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le passé, garantir en ceci de l'avenir, subsister jusqu'à ce que tous les peuples, ou du moins le plus grand nombre d'entr'eux, aient fait des conventions générales; jusqu'à ce que les nations, conformément au projet de Henri IV. ou de l'Abbé de Saint-Pierre, se soient réciproquement garanti leurs possessions, se soient engagées à s'armer contre le peuple qui voudroit en assujettir un autre, & qu'enfin le hazard ait mis une telle disproportion entre la puissance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puissent se maintenir par la force, que les peuples puissent établir entr'eux la même police qu'un sage législateur met en-

tre les citoyens , lorsque , par la récompense attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaises, il nécessite les citoyens à la vertu en donnant à leur probité l'intérêt personnel pour appui.

Il est donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes, moins contraires aux loix de l'équité, & par conséquent moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant deshonorer une nation que les vols deshonnorent un citoyen.

Ce problème moral résolu, si l'on observe la marche que mon esprit a tenu pour le résoudre, on verra que je me suis d'abord rappelé les idées qui m'étoient les plus familières; que je les ai comparées entr'elles; observé leurs convenances & leurs disconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai ensuite rejeté ces idées, que je m'en suis rappelé d'autres; & que j'ai répété ce même procédé jusqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait présenté les objets de la comparaison desquels devoit résulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même, ce que je dis sur la manière de découvrir une vérité doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que, pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner,

ner, & qu'en conséquence on veuille favoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'esprit, lorsqu'il fait la découverte, ou qu'il suit simplement la démonstration d'une vérité; & examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie, il est inutile de rappeler beaucoup d'objets à son esprit; c'est au maître à présenter aux yeux de son élève les objets propres à donner la solution du problème qu'il lui propose. Mais, soit qu'un homme découvre une vérité, soit qu'il en suive la démonstration, il doit, dans l'un & l'autre cas, observer également les rapports qu'ont entr'eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent: Or, comme on ne peut, sans un hazard singulier, se représenter uniquement les idées nécessaires à la découverte d'une vérité, & n'en considérer précisément que les faces sous lesquelles on doit les comparer entr'elles; il est évident que pour faire une découverte, il faut rappeler à son esprit une multitude d'idées étrangères à l'objet de la recherche, & en faire une infinité de comparaisons inutiles; comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc consommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité que pour en suivre la démonstration: mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort

d'attention que n'en suppose la suite d'une démonstration.

Si, pour s'en assurer, l'on observe l'étudiant en géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous les yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenteroit sa mémoire, son esprit est à la fois occupé du double soin, & de considérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entr'elles : d'où il suit que l'attention nécessaire pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie, suffit pour découvrir une vérité. Il est vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'est proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, si tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, sont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue, ils sont tous capables non seulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue, qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître ses lettres, les assembler, en former des syllabes, en composer des mots; ou pour unir dans sa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entr'eux que des rapports arbitraires, comme les mots, *chêne*, *grandeur*, *amour* qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le sentiment qu'ils expriment? Il est donc certain que, si,
par

par la continuité d'attention, c'est-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver successivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils sont tous doués de la force & de la continuité d'attention nécessaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illustres.

Mais, dira-t-on, si tous les hommes sont doués de l'attention nécessaire pour exceller dans un genre, lorsque l'inhabitude ne les en a point rendu incapables, il est encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres: or, à quelle autre cause, si ce n'est à la perfection plus ou moins grande de l'organisation, attribuer cette attention plus ou moins facile?

Avant de répondre directement à cette objection, j'observerai que l'attention n'est pas étrangère à la nature de l'homme; qu'en général, lorsque nous croyons l'attention difficile à supporter, c'est que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'est point d'homme sans desirs, il n'est point d'homme sans attention. Lorsque l'habitude en est prise, l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin, l'indigence ou la crainte? l'attention est alors une peine. Est-ce l'espoir du plaisir? l'attention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux é-

crits difficiles à déchiffrer ; l'un est un procès verbal , l'autre est la lettre d'une maîtresse : qui doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas , qu'agréable dans le second ? Conséquemment à cette observation , on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire , pour cet effet , de supposer en eux aucune différence d'organisation : il suffit de remarquer qu'en ce genre , la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande proportionnellement au degré plus ou moins grand de plaisir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or , si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents , il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense , on ne leur propose pas réellement la même récompense ; & que , s'ils sont forcés de faire les mêmes efforts d'attention , ces efforts doivent être , en conséquence , plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problème d'une attention plus ou moins facile , sans avoir recours au mystère d'une inégale perfection dans les organes qui la produisent. Mais , en admettant même , à cet égard , une certaine différence dans l'organisation des hommes , je dis qu'en supposant en eux un desir vif de s'instruire , desir dont tous les hommes sont susceptibles , il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet ,

effet, si le desir du bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire: or, tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention, lorsque, par la législation de son pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il fera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, sur-tout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres: ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poèmes, les plus singulieres situations de leurs romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hazard, ou met sous leurs yeux, ou présente à leur mémoire, & de la comparaison desquels ont résulté ces beaux vers, ces situations frappantes & ces grandes idées philosophiques: idées que l'esprit conçoit toujours avec d'autant plus de promptitude & de facilité, qu'elles sont plus

vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, si ces belles idées, de quelque genre qu'elles soient, sont, pour ainsi dire, le trait de génie; si l'art de les employer n'est que l'œuvre du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manoeuvre; il est donc certain que le génie est moins le prix de l'attention qu'un don du hazard, qui présente à tous les hommes de ces idées heureuses dont celui-là seul profite, qui, sensible à la gloire, est attentif à les saisir. Si le hazard est, dans presque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes; & si, dans les sciences spéculatives, sa puissance est moins sensiblement aperçue, elle n'en est peut-être pas moins réelle; il n'en préside pas moins à la découverte des plus belles idées. Aussi ne sont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention; & peut-on assurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la manière de les exprimer, & l'art de passer d'un sujet à l'autre (b) est, sans contredit, beaucoup plus fatigante; & qu'enfin la plus pénible de toutes est celle que suppose la comparaison des objets qui ne nous sont point familiers. C'est pourquoi le philosophe, capable de six ou sept heures des plus hautes méditations, ne pourra, sans une fatigue extrême d'attention, passer ces six à sept heures, soit à l'examen d'une procédure,

soit

(1) *Tantum series juncturaque pollet.*

soit à copier fidèlement & correctement un manuscrit ; & c'est pourquoi les commencements de chaque science sont toujours épineux. Aussi n'est-ce qu'à l'habitude que nous avons de considérer certains objets que nous devons non seulement la facilité avec laquelle nous les comparons , mais encore la comparaison juste & rapide que nous faisons de ces objets entr'eux. Voilà pourquoi , du premier coup-d'œil , le peintre apperçoit dans un tableau des défauts de dessin ou de coloris , invisibles aux yeux ordinaires ; pourquoi le berger , accoutumé à considérer ses moutons , découvre entr'eux des ressemblances & des différences qui les lui font distinguer ; & pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matieres que l'on a long-temps méditées. C'est à l'application , plus ou moins constante , avec laquelle nous examinons un sujet , que nous devons les idées superficielles ou profondes que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages long-temps médités & longs à composer , en soient plus forts de choses ; & que , dans les ouvrages d'esprit , comme dans la mécanique , on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais , pour ne pas m'écarter de mon sujet , je répéterai donc que , si l'attention la plus pénible est celle que suppose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers , & si cette attention est précisément de l'espece de celle qu'exige l'étude des langues , tous les hommes étant capa-
bles

bles d'apprendre leur langue, tous, par conséquent, sont doués d'une force & d'une continuité d'attention suffisante pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste, pour dernière preuve de cette vérité, qu'à rappeler ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier discours, toujours accidentelle, n'est point inhérente à la nature particulière de certains esprits; que tous nos faux jugements sont l'effet, ou de nos passions, ou de notre ignorance: d'où il suit que tous les hommes sont, par la Nature, doués d'un esprit également juste; & qu'en leur présentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*esprit juste*, pris dans sa signification étendue, renferme toutes sortes d'esprits, le résultat de ce que j'ai dit ci-dessus, c'est que tous les hommes que j'appelle bien organisés étant nés avec l'esprit juste, ils ont tous en eux la puissance de s'élever aux plus hautes idées.

Mais, repliquera-t-on, pourquoi donc voit-on si peu d'hommes illustres? C'est que l'étude est une petite peine; c'est que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déjà insinué, être animé d'une passion.

Dans la première jeunesse, la crainte des

(c) Il faut toujours se ressouvenir, comme je l'ai dit dans mon second discours, que les idées ne sont, en soi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que souvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne suppose pas moins d'esprit que la découverte d'une grande, qu'il en faut quelque-fois

des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais , dans un âge plus avancé où l'on n'éprouve pas les mêmes traitemens, il faut alors , pour s'exposer à la fatigue de l'application , être échauffé d'une passion telle , par exemple , que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Considérons les enfans : s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangere , c'est qu'ils y sont excités par des besoins à peu près pareils ; c'est-à-dire , & par la gourmandise , & par l'amour du jeu , & par le desir de faire connoître les objets de leur amour & de leur aversion : or , des besoins à peu près pareils , doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire , comme les progrès dans une langue étrangere dépendent & de la méthode dont se servent les maîtres , & de la crainte qu'ils inspirent à leurs écoliers , & de l'intérêt que les parents prennent aux études [de leurs enfans ; on sent que des progrès , dépendants de causes si variées qui agissent & se combinent si diversement , doivent , par cette raison , être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend , peut-être , du

de-
fois autant pour saisir finement le ridicule d'un homme , que pour appercevoir le vice d'un gouvernement ; & que , si l'on donne par préférence le nom de grandes aux découvertes du dernier genre , c'est qu'on ne désigne jamais , par les épithetes de *hautes* , de *grandes* & de *petites* , que des idées plus ou moins généralement intéressantes.

desir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais, dira-t-on, ce desir est l'effet d'une passion : or, si nous ne devons qu'à la Nature la force plus ou moins grande de nos passions, il s'en suit que l'esprit doit, en conséquence, être considéré comme un don de la Nature.

C'est à ce point, véritablement délicat & décisif, que se réduit toute cette question. Pour la résoudre, il faut connoître & les passions & leurs effets, & entrer, à ce sujet, dans un examen profond & détaillé.

C H A P I T R E V.

Des forces qui agissent sur notre ame.

Ces forces se réduisent à deux : l'une, qui nous est communiquée par les passions fortes ; & l'autre, par la haine de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre.

L'EXPERIENCE seule peut nous découvrir quelles sont ces forces. Elle nous apprend que la paresse est naturelle à l'homme ; que l'attention le fatigue & le peine (a) ; qu'il gravite sans cesse vers le repos, comme les corps vers un centre ; qu'attiré sans cesse vers ce centre, il s'y tiendrait fixe.

(a) Les Hottentots ne veulent ni raisonner, ni penser : *Penser*, disent-ils, est le fléau de la vie. Que de Hottentots parmi nous !

Ces peuples sont entièrement livrés à la paresse : pour se soustraire à toute sorte de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent absolument se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser & pour travailler ;

fixement attaché, s'il n'en étoit à chaque instant repoussé par deux sortes de forces qui contrebalaient en lui celles de la paresse & de l'inertie, & qui lui sont communiquées l'une par les passions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui est, dans l'univers, un ressort plus général & plus puissant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'est sans contredit la moindre; mais enfin, c'en est une. Le desir du bonheur nous fera toujours regarder l'absence du plaisir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle nécessaire qui sépare les plaisirs, toujours attachés à la satisfaction des besoins physiques, fut rempli par quelques-unes de ces sensations qui sont toujours agréables lorsqu'elles ne sont pas douloureuses. Nous souhaiterions donc, par des impressions toujours nouvelles, être à chaque instant avertis de notre existence; parce que chacun de ces avertissements est pour nous un plaisir. Voilà pourquoi le sauvage, dès qu'il a satisfait ses besoins, court au bord d'un ruisseau, où la succession rapide des flots, qui se poussent l'un l'autre, font à chaque instant sur lui des impressions nouvelles: voilà pourquoi nous préférons la vue des objets

Jer; ils se laisseroient plutôt mourir de faim, que de faire la cassive, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout: ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre; ils passent le reste du temps à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit? ils le vendent le matin à bon marché, ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

jets en mouvement à celle des objets en repos ; voilà pourquoi l'on dit proverbialement, *Le feu fait compagnie*, c'est-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'est ce besoin d'être remué, & l'espece d'inquiétude que produit dans l'ame l'absence d'impression, qui contient, en partie, le principe de l'inconstance & de la perfectibilité de l'esprit humain ; & qui, le forçant à s'agiter en tout sens, doit, après la révolution d'une infinité de siècles, inventer, perfectionner les arts & les sciences, & enfin amener la décadence du goût (b).

En effet, si les impressions nous sont d'autant plus agréables qu'elles sont plus vives, & si la durée d'une même impression en émouffe la vivacité, nous devons donc être avides de ces impressions neuves, qui produisent dans notre ame le plaisir de la surprise : les artistes, jaloux de nous plaire & d'exciter en nous ces fortes d'impressions, doivent donc, après avoir en partie épuisé les combinaisons du beau, y substituer le singulier, que nous préférons

au

(b) C'est, peut-être, en comparant la marche lente de l'esprit humain avec l'état de perfection où se trouvent maintenant les arts & les sciences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit, sur ce plan, un nouveau système de chronologie, du moins aussi ingénieux que ceux qu'on a jusqu'à présent donnés : mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de finesse & de sagacité d'esprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

(c) L'ennui, il est vrai, n'est pas ordinairement fort inventif ; son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire exécuter de grandes entreprises, & sur-tout pour nous faire acquérir de grands talents. L'ennui ne produit point de Lyncurge ; de Pélopidas, d'Homere, d'Archimede,

au beau, parce qu'il fait sur nous une impression plus neuve, & par conséquent plus vive. Voilà, dans les nations policées, la cause de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut sur nous la haine de l'ennui, & quelle est quelquefois l'activité de ce principe (c), qu'on jette sur les hommes un œil observateur; & l'on sentira que c'est la crainte de l'ennui, qui fait agir & penser la plupart d'entr'eux: que c'est pour s'arracher à l'ennui qu'au risque de recevoir des impressions trop fortes & par conséquent désagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empressement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'est ce desir qui fait courir le peuple à la greve & les gens du monde au théâtre; que c'est ce même motif qui, dans une dévotion triste & jusques dans les exercices austères de la pénitence, fait souvent chercher aux vieilles femmes un remede à l'ennui: car Dieu, qui, par toutes sortes de moyens, cherche

de, de Milton; & l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce ressort opere souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les princes, les entraîner dans les combats; & quand le succès favorise leurs premières entreprises, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII. le seul des héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour & de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, si l'ennui peut faire un héros de cette espece, il ne fera jamais de César, ni de Cromwel: il falloit une grande passion pour leur faire faire les efforts d'esprit & de talent nécessaires pour franchir l'espace qui les séparoit du trône.

che à ramener le pécheur à lui, se sert ordinairement, avec elles, de celui de l'ennui.

Mais c'est sur-tout dans les siècles où les grandes passions sont mises à la chaîne, soit par les mœurs, soit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile universel.

Dans les cours, autour du trône, c'est la crainte de l'ennui jointe au plus foible degré d'ambition qui fait, des courtisans oisifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits desirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petitesse de leurs passions; qui fait des Séjan, & jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, suffit pour s'élever jusqu'à ces postes où l'on jouit,
à-

(*) La crédulité dans les hommes est, en partie, l'effet de leur paresse. On a l'habitude de croire une chose absurde: on en soupçonne la fausseté; mais, pour s'en assurer pleinement, il faudroit s'exposer à la fatigue de l'examen; on veut se l'épargner, & l'on aime mieux croire que l'examiner. Or, dans cette situation de l'ame, des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion nous paroissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnemens ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple tiré de la relation du Tonquin par Marini, Romain. „ On vouloit, dit cet auteur, donner une reli-
„ gion aux Tonquinois; on choisit celle du philosophe Ri-
„ ma, nommé Thic-ca, au Tonquin. Voici l'origine ridi-
„ cule qu'on lui donne & qu'ils croient.

„ Un jour la mere du dieu Thic-ca vit en songe un élé-
„ phant blanc qui s'engendroit mystérieusement dans sa
„ bouche, & lui sortoit par le côté gauche. Le songe fait,
„ il se réalise, elle accouche de Thic-ca. Aussi-tôt qu'il
„ voit le jour, il fait mourir sa mere; fait sept pas, mar-
„ quant le ciel avec un doigt & la terre avec l'autre. Il se
„ glorifie d'être l'unique saint tant dans le ciel que sur la
„ terre. A dix-sept ans, il se marie à trois femmes; à
„ dix-

à-la-vérité, du privilege d'être insolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles sont, si je l'ose dire, & les forces actives & les forces d'inertie qui agissent sur notre ame. C'est pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général nous souhaitons d'être remués, sans nous donner la peine de nous remuer : c'est par cette raison que nous voudrions tout savoir sans nous donner la peine d'apprendre : c'est pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raison, qui, dans tous les cas, nous imposeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fausses qu'on leur présente (*d*) ; & pour-quoi enfin porté, par le flux & reflux des pré-

„ dix-neuf, il abandonne ses femmes & son fils, se retire
 „ sur une montagne où deux démons, nommés A-la-la &
 „ Ca-la-la, lui servent de maîtres. Il se présente ensuite
 „ au peuple, en est reçu, non comme docteur, mais en
 „ qualité de pagode ou d'idole. Il a quatre-vingt mille dis-
 „ ciples, entre lesquels il en choisit cinq cent, nombre qu'il
 „ réduit ensuite à cent, puis à dix qui sont appelés les
 „ dix grands. Voilà ce qu'on raconte aux Tonquinois & ce
 „ qu'ils croient, quoiqu'avertis, par une tradition sourde,
 „ que ces dix grands étoient ses amis, ses confidens, &
 „ les seuls qu'il ne trompât point ; qu'après avoir prêché
 „ sa doctrine pendant quarante-neuf ans, se sentent près
 „ de sa fin, il assembla tous ses disciples, & leur dit : *Je*
 „ *vous ai trompés jusqu'à ce jour, je ne vous ai débité que*
 „ *des fables : la seule vérité que je puisse vous enseigner,*
 „ *c'est que tout est sorti du néant, & que tout y doit ren-*
 „ *trer. Je vous conseille cependant de me garder le secret,*
 „ *de vous soumettre extérieurement à ma religion : c'est l'u-*
 „ *nique moyen de tenir les peuples dans votre dépendance*”.
 Cette confession de foi de Thic-ca, au lit de la mort, est assez généralement sue au Tonquin, & cependant le culte de cet imposteur subsiste, parce qu'on croit volontiers ce qu'on

préjugés, tantôt vers la sagesse & tantôt vers la folie, raisonnable ou fou par hazard, l'esclave de l'opinion est également insensé aux yeux du sage, soit qu'il soutienne une vérité, soit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme par hazard la couleur qu'on lui présente.

On voit donc que ce sont les passions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame son mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font surmonter cette force d'inertie à laquelle elle est toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroisse cette proposition, comme en morale, ainsi qu'en physique, c'est toujours sur des faits qu'il faut

qu'on est dans l'habitude de croire. Quelques subtilités scholastiques, auxquelles la paresse donne toujours force de preuve, ont suffi aux disciples de Thic-ca pour jeter des nuages sur cette confession, & entretenir les Tonquinois dans leur croyance. Ces mêmes disciples ont écrit cinq mille volumes sur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y soutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après sa naissance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, & que sa dernière transmigration fut en éléphant blanc: & c'est à cette origine qu'on doit rapporter le respect qu'on a, dans l'Inde, pour cet animal. De tous les titres, celui de roi de l'éléphant blanc est le plus estimé des rois; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les disciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a six mondes; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre; que le juste passe ainsi d'un monde à l'autre, & qu'après cette caravane, la roue retourne à son point, & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il sort pour la septième fois très-pur, très-parfait: & qu'alors, parvenu au dernier période de l'immutabilité, il se trouve en possession de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer, dont on se tire, comme dans la plupart des fausses religions, en respectant les bonzes, en leur fai-

faut établir ses opinions, je vais, dans les chapitres suivans, prouver, par des exemples, que ce sont uniquement les passions fortes qui font exécuter ces actions courageuses & concevoir ces idées grandes qui font l'étonnement & l'admiration de tous les siècles.

CHAPITRE VI.

De la puissance des passions.

On prouve que ce sont les passions qui nous portent aux actions héroïques, & nous élevent aux plus grandes idées.

LES passions sont, dans le moral, ce que, dans le physique, est le mouvement ;

faisant des charités & en bâtissant des monastères. Ils racontent, au sujet du démon, qu'il eut un jour dispute avec l'idole du Tonquin, pour savoir lequel des deux seroit le maître de la terre. Le démon convint, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit sous sa robe lui appartiendroit. L'idole fit faire une robe si grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en sorte que le démon fut obligé de se retirer sur la mer, d'où il revient quelquefois : mais il fuit, dès qu'il voit l'enseigne de l'idole.

On ne sait si ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuses de notre religion : mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'est qu'il est une idole qui sauve les hommes, & qui satisfait pleinement pour leurs péchés ; & que, pour mieux compatir aux misères de l'homme, l'idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en est qui ont la même doctrine, & croient que leur dieu s'est rendu visible à leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entr'eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vision ; & prétendent que c'est faire jouer à leur dieu un rôle indigne de sa majesté, que de le métamorphoser en homme. Au reste, ils ne lui rendent aucun culte : ils disent que Dieu est bon, & qu'il ne se soucie pas de nos prières.

ment; il crée, anéantit, conserve, anime tout, & sans lui tout est mort: ce sont elles aussi qui vivifient le monde moral. C'est l'avarice qui guide les vaisseaux à travers les déserts de l'océan; l'orgueil, qui comble les vallons, applanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, eleve les pyramides de Memphis, creuse le lac Mœris & fond le colosse de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier dessinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de son jeune époux, lui découvrit le système de l'immortalité de l'ame. C'est l'enthousiasme de la reconnoissance qui met au rang des dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fausses religions, & les superstitions, qui toutes n'ont pas pris leur source dans des passions aussi nobles que l'amour & la reconnoissance.

C'est donc aux passions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des arts: elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'esprit, & le ressort puissant

(a) Sous la mot *rouge*, par exemple, si l'on comprend depuis l'écarlate jusqu'au couleur de chair, supposons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleur de chair: le premier dira avec raison que le *rouge* est une couleur vive; lorsque l'autre, au contraire, soutiendra que c'est une couleur tendre. Par la même raison, deux hommes peuvent, sans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puisque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté jusqu'à cette volonté effranchie qui triomphe de tous les obstacles.

fant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais, avant que de passer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *passion forte*. Si la plupart des hommes parlent sans s'entendre, c'est à l'obscurité des mots qu'il faut s'en prendre; c'est à cette cause (a) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends, par ce mot de *passion forte*, une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet.

Telle est l'idée qu' Omar se formoit des passions, lorsqu'il dit : *qui que tu sois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche sans bien, puissant sans sujets, sujet sans maître, ose mépriser la mort. Les rois trembleront devant toi, toi seul ne craindras personne.*

Ce sont, en effet, les passions seules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, élève, en présence de son armée, deux autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injustice, y sacrifie & marche contre le Cyclades.

Quel-

ques. Il en est du mot de *passion*, comme de celui d'*esprit*: il change de signification selon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une société composée de gens de peu d'esprit, est sûrement un sot: il n'en est pas ainti de celui qui passe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre; le choix de sa société prouve sa supériorité sur les hommes ordinaires. C'est un rhétoricien médiocre, qui seroit le premier dans toute autre classe.

Quelques jours avant l'assassinat de César, l'amour conjugal, uni à la passion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure à son mari, lui disant : *Brutus, tu médites & tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai jusqu'à présent fait aucune question indiscrete; je savois cependant que notre sexe, faible par lui-même, se fortifioit par le commerce des hommes sages & vertueux, que j'étois fille de Caton & femme de Brutus: mais mon amour timide m'a fait désirer de ma faiblesse. Tu vois l'essai de mon courage: juge si je suis digne de ton secret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'est la passion de l'honneur & le fanatisme philosophique qui pouvoient seuls, au milieu des supplices, engager la pythagoricienne Timicha à se couper la langue avec les dents, pour ne point s'exposer à révéler les secrets de sa secte.

Lorsqu'accompagné de son gouverneur, Caton, jeune encore, monte au palais de Sylla, & qu'à l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demande le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains: c'est Sylla, lui dit-on. *Quoi Sylla les égorge, & Sylla vit encore?* Le nom seul de Sylla, lui réplique-t-on, désarme le bras de nos citoyens. *O Rome! s'écrie alors Caton, que ton destin est déplorable, si, dans la vaste enceinte de tes murs, tu ne renfermes*

(b) C'est ce même Caton qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le pressoient de consulter l'oracle de Jupiter Hammon: *laissons les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorants. L'homme de courage, indépendant des dieux,*

mes pas un homme vertueux, & si tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant ! A ces mots, se tournant vers son gouverneur, donne-moi, lui dit-il, ton épée ; je la cacherai sous ma robe, s'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit. Rome est libre encore (b).

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il point exécuté d'actions héroïques ? A la Chine, un empereur, poursuivi par les armes victorieuses d'un citoyen, veut se servir du respect superstitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mere, pour contraindre ce citoyen à desarmar. Député vers cette mere, un officier de l'empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. *Ton maître, lui répondit-elle avec un souris amer, se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir & les rois à les rendre heureux ? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprend d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie. A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'officier, elle se frappe, & lui dit : esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant ; dis-lui qu'il venge sa nation, qu'il*

fait vivre & mourir de lui-même : il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connaisse ou qu'il l'ignore.

César, enlevé par des pirates, conserve son audace, & les menaces de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager: il est maintenant libre d'être vertueux (c).

Si le noble orgueil, la passion du patriotisme & de la gloire, déterminent les citoyens à des actions si courageuses, quelle constance & quelle force les passions n'inspirent-elles point à ceux qui veulent s'illustrer dans les sciences & les arts, & que Cicéron nomme des *béros paisibles*? C'est le desir de la gloire, qui, sur la cime glacée des Cordelières, au milieu des neiges, des frumats, incline les lunettes de l'astronome; qui, pour cueillir des plantes, conduit le botaniste sur le bord des précipices; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des sciences dans l'Égypte, l'Éthiopie & jusques dans les Indes, pour y voir les philosophes les plus célèbres, & puiser dans leur conversation les principes de leur doctrine.

Quel

(c) La passion du devoir animoit pareillement la mère d'Abdalich, lorsque son fils, abandonné de ses amis, assiégé dans un château & pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla consulter sa mère sur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponse : *mon fils, lorsque tu prens les armes contre la maison d'Ommiah, cras-tu soutenir le parti de la justice & de la vertu?* Oui, lui répondit-il. *Eh bien, repliqua-t-elle, qu'y a-t-il à délibérer? Ne suis-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche? Veux-tu être le mépris des Ommiahs; & qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie & ton devoir, c'est la vie que tu as préférée?*

C'est cette même passion de la gloire qui, lorsque l'armée Romaine mal vêtue & transie de froid alloit se débânder, amena au secours de Septime Sévère le philosophe Antiochus, qui se dépouille devant l'armée, se jette dans un monceau de neige, & ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un

Quel empire cette même passion n'avoit-elle pas sur Démosthène , qui , pour perfectionner sa prononciation , s'arrêtoit sur le rivage de la mer , où , la bouche remplie de cailloux , il haranguoit tous les jours les flots mutinés ! C'est ce même desir de la gloire , qui , pour faire contracter aux jeunes pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation , leur im-
 posoit un silence de trois ans ; qui , pour soustraire Démocrite (d) aux distractions du monde , le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités précises dont la découverte , toujours si difficile , est toujours si peu estimée des hommes : c'est par elle enfin que , pour se donner tout entier à la philosophie , Héraclite se détermine à céder à son frere cadet le trône d'Ephese (e) où l'appelloit le droit d'ainesse ; que , pour conserver toutes ses
 for-

Un jour qu'on exhortoit Thraséa à faire quelques soumissions à Néron : *quoi ! dit-il , pour prolonger ma vie de quelques jours , je n'abaisserois jusques-là ? Non. La mort est une dette : je veux l'acquitter en homme libre , & non la payer en esclave.*

Dans un instant d'emportement , où Vespasien menaçoit Helvidius de la mort , il en reçut cette réponse : *vous a-t-elle dit que je fusse immortel ? Vous serez votre métier de tyran , en me donnant la mort ; moi , celui de citoyen , en la recevant sans trembler.*

(d) Démocrite étoit né riche , mais il ne se crut pas en droit de mépriser l'esprit , & de vivre dans une honorable stupidité.

(e) Mison , fils du tyran de Chenes , renonça pareillement au sceptre de son pere ; & , libre de toute charge , il se retiroit dans des lieux escarpés & solitaires , où , sans jamais parler à personne , il se nourrissoit de réflexions profondes.

forces, l'athlète se prive des plaisirs de l'amour : c'est elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens, dans l'espérance de se rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaisirs, sans avoir souvent, comme disoit plaisamment Boindin, d'autre récompense de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux résolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on se rappelle à ce sujet la célèbre & courte harangue d'Annibal à ses soldats le jour de la bataille du Tessin; & l'on sentira que sa haine pour les Romains, & sa passion pour la gloire, pouvoient seules la lui inspirer: *compagnons, leur dit-il, le ciel m'annonce la victoire. C'est aux Romains, non à vous, de trembler. Jetez les yeux sur ce champ de bataille; nulle retraite ici pour les lâches: nous périrons tous, si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe? Quel signe plus sensible de la protection des Dieux? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes passions n'animassent Sylla, lorsque, Crassus lui
ayant

ayant demandé une escorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marfes, Sylla lui répond: *si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour escorte ton pere, tes freres, tes parents, tes amis, qui, massacrés par les tyrans, crient vengeance & l'attendent de toi.*

Lorsque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'est l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fiere réponse: *allez, ingrats; fuyez, lâches; je dompterai l'univers sans vous: Alexandre trouvera des sujets & des soldats par-tout où il y aura des hommes.*

De semblables discours sont toujours prononcés par des gens passionnés. L'esprit même, en pareil cas, ne peut jamais suppléer au sentiment. On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

Au-reste, ce n'est pas seulement dans un art tel que l'éloquence, c'est en tout genre que les passions doivent être regardées comme le germe productif de l'esprit: ce sont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, stériles dans des ames froides, seroient semblables à la semence jettée sur la pierre.

Ce sont les passions, qui, fixant fortement notre attention sur l'objet de nos desirs, nous le font considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes; & qui font, en conséquence, concevoir & exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui,

jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paroissent folles & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impossibilité dans le projet le plus simple, lorsque le plus grand paroît facile à l'ame forte; devant celle-ci les montagnes s'abaissent, lorsqu'aux yeux de celle-là les buttes se métamorphosent en montagnes.

Ce sont, en effet, les fortes passions, qui, plus éclairées que le bon-sens, peuvent seules nous apprendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossible, que les gens sensés confondent presque toujours ensemble; parce que, n'étant point animés de passions fortes, ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres: proposition que je vais prouver, pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII.

De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

AVANT le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands
hom-

hommes pour opérer les grands choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisoit Darius, lui dit, *je les accepterois, si j'étois Alexandre*; qui doute, avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du prince, que l'avis de Parménion ne parût plus sage aux Macédoniens que la réponse d'Alexandre, & moi aussi, *si j'étois Parménion*? L'un est d'un homme commun & sensé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la première que de la seconde classe. Il est donc évident que, si, par de grandes actions, le fils de Philippe ne se fût pas déjà attiré le respect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif & dans le sentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la supériorité de son courage & de ses lumières, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient sur des peuples efféminés & mous, tels que les Perses, & dans la connoissance enfin qu'il avoit & du caractère des Macédoniens & de son empire sur leurs esprits, & par conséquent de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ses gestes, ses discours & ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs,

joint à la soif ardente de la gloire , qui , lui faisant , avec raison , considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paroissoit à Parménion , devoit en conséquence lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de Smyrne , contre lesquels venoient de se briser les forces de l'Empire Ottoman , il sentoit la difficulté de son entreprise ; il savoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe Chrétienne pouvoit continuellement ravitailler : mais , en l'excitant à cette entreprise , la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyssme des eaux , oppose une digue à la mer & aux flottes Européanes , arbore ses étendards victorieux sur les breches de Smyrne , & montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands hommes (a).

Lorsque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros , on ne le vit point , selon la marche lente , & dès-lors incertaine , de ce qu'on appelle la sagesse , y procéder par des changements insensibles. Ce grand homme échauffé de la passion de la vertu , sentoit que , par des harangues ou des oracles supposés , il pouvoit inspirer à ses concitoyens les sentiments
dont

(a) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée & de son artillerie , profitant du moment où l'hyver avoit consolidé la surface des eaux , ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland ; il savoit , aussi bien que ses officiers , qu'on pouvoit facilement

dont lui-même étoit enflammé ; que , profitant du premier instant de ferveur , il pourroit changer la constitution du gouvernement & faire dans les mœurs de ce peuple une révolution subite , que , par les voies ordinaires de la prudence , il ne pourroit exécuter que dans une longue suite d'années. Il sentoit que les passions sont semblables aux volcans dont l'éruption soudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creusant un nouveau lit , & par conséquent après des temps & des travaux immenses. C'est ainsi qu'il réussit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu , & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme sensé , qui , ne devant ce titre de sensé , qu'à l'incapacité où il est d'être mu par des passions fortes , ignore toujours l'art de les inspirer.

Ce sont ces passions qui , justes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthousiasme , en ont souvent employé que les gens sensés , faute de connoître à cet égard le cœur humain , ont , avant le succès , toujours regardés comme puériles & ridicules. Tel est celui dont se servit Périclès , lorsque , marchant à l'ennemi , & voulant transformer ses soldats en autant de héros , il fait cacher dans un bois sombre ,

ment s'opposer à sa descente : mais il sçait mieux qu'eux qu'une sage témérité confond presque toujours la prévoyance des hommes ordinaires ; que la hardiesse des entreprises en assure souvent le succès ; & qu'il est des cas où la suprême audace est la suprême prudence.

bre , & monter sur un char attelé de quatre chevaux blancs , un homme d'une taille extraordinaire , qui , le corps couvert d'un riche manteau , les pieds parés de brodequins brillants , la tête ornée d'une chevelure éclatante , apparôit tout-à-coup à l'armée & passe rapidement devant elle en criant au général : *Périclès , je te promets la victoire.*

Tel est le moyen dont se servit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains , lorsqu'il fit enlever de nuit les armes suspendues dans un temple , & persuada à ses soldats que les dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel est enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort , lorsqu'encore animé de la haine la plus violente contre les catholiques qui l'avoient persécuté , il commande à ceux de son parti de l'écorcher immédiatement après sa mort , & de faire un tambour de sa peau , leur promettant la victoire toutes les fois qu'au son de ce tambour ils marcheroient contre les catholiques : promesse que le succès justifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus décisifs , les plus propres à produire de grands effets , toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens sensés , ne peuvent être apperçus que par des hommes passionnés , qui , placés dans les mêmes circonstances que ce héros , eussent été affectés des mêmes sentiments.

Sans le respect dû à la réputation du grand
Con-

Condé , regarderoit - on comme un germe d'émulation pour les soldats le projet qu'a-voit formé ce prince de faire enregistrer dans chaque régiment le nom des soldats qui se feroient distingués par quelques faits ou quelques dits mémorables , L'inexécution de ce projet ne prouve - t - elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on , comme l'illustre chevalier Folard , le pouvoir des harangues sur les soldats ? Tout le monde apperçoit - il également toute la beauté de ce mot de Mr. de Vendôme , lorsque , témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de rallier , ce général se jette au milieu des fuyards , en criant aux officiers : *laissez faire les soldats ; ce n'est point ici , c'est là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont , & doivent se réformer.* Il ne laissoit , dans ce discours , entrevoir aux soldats aucun doute de leur courage ; il réveillait par ce moyen en eux les passions de la honte & de l'honneur , qu'ils se flattoient encore de conserver à ses yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards , & de les ramener au combat & à la victoire.

Or , qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractère ? & qu'en général tous les moyens dont se sont servis les grands hommes , pour échauffer les ames du feu de l'enthousiasme , ne leur aient été inspirés par les passions ? Est - il un homme sensé qui , pour imprimer plus de confiance & plus de respect aux Macédoniens , eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter

Ham-

Hammon ; eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Egérie ; à Zamolxis , à Zaleucus , à Mnévès , de se dire inspiré par Vesta , Minerve ou Mercure ; à Marius de traîner à sa suite une diseuse de bonne aventure ; à Sertorius de consulter sa biche ; & enfin au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois.

Peu de gens élevent leurs pensées au-delà des pensées communes ; moins de gens encore osent (b) exécuter & dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés vouloient faire usage de pareils moyens , faute d'un certain tact & d'une certaine connoissance des passions , ils n'en pourroient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus ; ils s'égarerent , s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractère duquel la paresse domine : il n'est point doué de cette activité d'ame , qui , dans les premiers postes , fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde , ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événements futurs. Aussi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon , Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévît la bataille de

(b) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matiere de gouvernement où les moindres fautes peuvent influencer sur le bonheur ou le malheur des peuples , & qu'il n'est question que de sciences , les erreurs même des gens de génie méritent

de Salamine, & qui fût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorsque Caton le censeur, homme plus sensé qu'éclairé, opinoit avec tout le sénat à la destruction de Carthage, pourquoi Scipion s'opposoit-il seul à la ruine de cette ville? C'est que lui seul regardoit Carthage & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit opposer au torrent des vices & de la corruption prêt à se déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'histoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la seule passion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une espèce de divination. Aussi prévoyoit-il tous les malheurs sous lesquels Rome alloit succomber, dans le moment même que cette maîtresse du monde élevoit son trône sur les débris de toutes les monarchies de l'univers; aussi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; aussi entendoit-il déjà publier les funestes tables de proscription, lorsque les Romains n'apercevoient par-tout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce peuple étoit alors comparable à ces matelots qui, voyant la mer calme, les zéphirs enfler doucement les voiles & rider

la ritent l'éloge & la reconnoissance du public; puisqu'en fait de sciences, il faut qu'une infinité d'hommes se trompent pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial:

Si non errasset, fecerat ille minus,

la surface des eaux, se livrent à une joie indiscrette, tandis que le pilote attentif voit s'élever, à l'extrémité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverser les mers.

Si le Sénat Romain n'eut point égard au conseil de Scipion, c'est qu'il est peu de gens à qui la connoissance du passé & du présent dévoile celle de l'avenir (c); c'est que, semblables au chêne, dont l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémères qui rampent sous son ombrage, les empires paroissent dans une espece d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité qu'elle flatte davantage leur paresse, qui se croit alors déchargée des soins de la prévoyance.

Il en est du moral comme du physique. Lorsque les peuples croient les mers constamment enchaînées dans leur lit, le sage les voit successivement découvrir & submerger de vastes contrées, & le vaisseau sillonner les plaines que naguere sillonnoit la charrue. Lorsque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le sage voit leurs cimes orgueilleuses, perpétuellement démolies par les siècles, s'ébouler dans les vallons & les combler de leurs ruines. Mais ce ne sont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui,

(c) Souvent un petit bien présent suffit pour enivrer une nation, qui, dans son aveuglement, traite d'ennemi de l'état le génie élevé, qui, dans ce petit bien présent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant

qui, voyant l'univers moral, ainsi que l'univers physique, dans une destruction & une reproduction successive & perpétuelle, peuvent appercevoir les causes éloignées du renversement des états. C'est l'œil d'aigle des passions qui perce dans l'abyssé ténébreux de l'avenir : l'indifférence est née aveugle & stupide. Quand le ciel est serein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'est l'œil intéressé du laboureur attentif qui voit avec effroi des vapeurs insensibles s'élever de la surface de la terre, se condenser dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moissons.

Qu'on examine chaque passion en particulier, l'on verra que toutes sont toujours très-éclairées sur l'objet de leurs recherches ; qu'elles seules peuvent quelquefois appercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hazard ; qu'elles seules, par conséquent, peuvent retrécir & peut-être un jour détruire entièrement l'empire de ce hazard dont chaque découverte resserre nécessairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour sont en général peu estimées, ce n'est pas que ces idées & ces actions n'exigent souvent beaucoup de combi-

binai-

quant le nom odieux de *frondeur*, c'est la vertu qui punit le vice ; & ce n'est, le plus souvent, que la sottise qui se moque de l'esprit.

binaisons & d'esprit ; mais c'est que les unes & les autres sont indifférentes ou même nuisibles au public , qui n'accorde , comme je l'ai prouvé dans le discours précédent , les titres de vertueuses ou de spirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui sont utiles. Or, l'amour de la gloire est , entre toutes les passions , la seule qui puisse toujours inspirer des actions & des idées de cette espèce. Elle seule enflammoit un roi d'orient , lorsqu'il s'écrioit : *malheur aux souverains qui commandent à des peuples esclaves. Hélas ! les douceurs d'une juste louange , dont les Dieux & les héros sont si avides , ne sont pas faites pour eux. O peuples , ajoutoit-il , assez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres , vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'esclave est suspect ; l'infortuné qui le régit ignore toujours s'il est digne d'estime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour une ame noble , que de vivre livrée au supplice de cette incertitude ?*

De pareils sentiments supposent toujours une passion ardente pour la gloire. Cette passion est l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre ; c'est à ce desir qu'ils doivent l'enthousiasme qu'ils ont pour leur art , qu'ils regardent quelquefois comme la seule occupation digne de l'esprit humain ; opinion qui les fait traiter de fous par les gens sensés , mais qui ne les fait jamais considérer comme tels par l'homme éclairé , qui , dans la cause de leur folie , aperçoit celle de leurs talents & de leurs succès.

La conclusion de ce chapitre , c'est que ces
gens

gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés; & que ce sont les passions fortes qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le chapitre suivant que ceux-là même qu'on place, avec raison, au rang des hommes illustres, rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.

CHAPITRE VIII.

On devient stupide, dès qu'on cesse
d'être passionné.

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, & qui nous douent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées; il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, & du degré de passion propre à nous douer de cette espece d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

CETTE proposition est une conséquence nécessaire de la précédente. En effet, si l'homme épris du desir le plus vif de l'estime, & capable, en ce genre, de la plus forte passion, n'est point à portée de
fa.

fatisfaire ce desir, ce desir cessera bientôt de l'animer; parce qu'il est de la nature de tout desir de s'éteindre, s'il n'est point nourri par l'espérance. Or la même cause, qui éteindra en lui la passion de l'estime, y doit nécessairement étouffer le germe de l'esprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes aussi passionnés pour l'estime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Descartes, les Corneille & les Richelieu: privés par leur position de tout espoir de gloire, ils seront à l'instant dépourvus de l'esprit nécessaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils seront sans talents pour un emploi qui peut les rendre odieux au public: ils n'auront que du dégoût pour une science dans laquelle l'homme qui s'est le plus profondément instruit, & qui s'est, en conséquence, couché très-savant & très-respectable à ses propres yeux, peut se réveiller très-ignorant & très-inutile, si le magistrat a cru devoir supprimer ou simplifier ces droits. Entièrement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes seront bientôt incapables de toute espèce d'application.

Voilà pourquoi, dans la gestion d'une place subalterne, les hommes nés pour le grand sont souvent inférieurs aux esprits les plus communs. Vespasien, qui sur le trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de
pré-

préteur (a). L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, rase la terre d'une aîle moins rapide que l'hirondelle. Détruisez dans un homme la passion qui l'anime, vous le privez au même instant de toutes ses lumieres; il semble que la chevelure de Samson soit, à cet égard, l'emblème des passions: cette chevelure est-elle coupée? Samson n'est plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un second exemple, qu'on jette les yeux sur ces usurpateurs d'orient, qui à beaucoup d'audace & de prudence joignoient nécessairement de grandes lumieres; qu'on se demande pourquoi la plupart d'entr'eux n'ont montré que peu d'esprit sur le trône: pourquoi, fort inférieurs en général aux usurpateurs d'occident, il n'en est presque aucun, comme le prouve la forme des gouvernements asiatiques, qu'on puisse mettre au nombre des législateurs. Ce n'est pas qu'ils fussent toujours avides du malheur de leurs sujets: mais c'est qu'en prenant la couronne, l'objet de leur desir étoit rempli: c'est qu'assurés de sa possession par la bassesse, la soumission & l'obéissance d'un peuple esclavage, la passion, qui les avoit portés à l'empire, cessoit alors de les animer: c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissants pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que suppose la découverte & l'établissement des bonnes loix, ils étoient,

com-

(a) Caligula fit remplir de boue la robe de Vespasien, pour n'avoir pas eu soin de faire nettoyer les rues.

comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés, qui, n'étant animés d'aucun desir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont sur le trône fait éclater de grands talents, si les Auguste & les Cromwel peuvent être mis au rang des législateurs, c'est qu'ayant affaire à des peuples impatients du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs desirs attisoit, si j'ose le dire, toujours en eux la passion de l'ambition. Elevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des peuples fiers, établir des loix (b) utiles pour le moment, tromper ces peuples, &, du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager, qui les dedommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

C'est donc aux dangers, auxquels ces derniers ont sans cesse été exposés sur le trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talents qui les place au dessus de la plupart des usurpateurs d'orient: ils étoient dans les cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique,

&

(b) C'est ce qui a mérité à Cromwel cette épitaphe :

*Cy gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime,*

& perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité; & que, si la sienne lui fait desirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constamment la lui refuser, si, par des ouvrages utiles & agréables, & de continuel efforts d'esprit, il ne les console de la douleur de le louer. C'est sur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'esprit dans l'état de fécondité: cette crainte est-elle ancantie? le ressort de l'esprit est détruit.

Qui doute qu'un physicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de physique, souvent peu important pour l'humanité, qu'un Sultan à l'examen d'une loi d'ou dépend le bonheur ou le malheur de plusieurs milliers d'hommes? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer, à rédiger les ordonnances & ses édits, qu'un homme d'esprit à composer un madrigal ou une épigramme, c'est que la méditation, toujours fatigante, est, pour ainsi dire, contraire à notre nature (c); & qu'à l'abri, sur le trône, & de la punition & des traits de la satire, un sultan n'a point de motif pour triompher d'une pares-

*Par quel dessein faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi!*

(c) Quelques philosophes ont, à ce sujet, avancé ce paradoxe, que les esclaves, exposés aux plus rudes travaux du

pareffe dont la jouiffance eft fi agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'efprit dépend de l'activité des paffions. C'eft auffi dans l'âge des paffions, c'eft-à-dire, depuis vingt-cinq jufqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on eft capable des plus grands efforts & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoiffances, fans que leurs paffions aient encore prefque rien perdu de leur activité: cet âge paffé, les paffions s'affoibliffent en nous, & voilà le terme de la croiffance de l'efprit; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles; & quelque fupérieurs que foient, dans la fuite, les ouvrages que l'on compofe, on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des paffions, & dont on n'avoit point encore fait ufage.

Au refte, ce n'eft point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoibliffement des paffions. On cefte d'être paffionné pour un objet, lorsque le plaifir qu'on fe promet de fa poffeffion n'eft point égal à la peine néceffaire pour l'acquérir: l'homme amoureux de la gloire n'y facrifie fes goûts qu'autant qu'il fe croit dédommagé de ce facrifice par l'eftime qui en eft le prix. C'eft pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte
des

corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'efprit dont ils jouiffoient, une compensation à leurs peines; & que ce

des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté : c'est pourquoi le grand Condé ne maîtrisoit son humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand sang-froid : c'est pourquoi, si l'on peut comparer aux grandes choses celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans sa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudissements & l'admiration des Spectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ses habitudes & de sa paresse, si l'on n'est amoureux de la gloire ; & les hommes illustres ne sont quelquefois sensibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir presque en entier l'empire de l'estime, la plupart s'abandonnent à une honteuse paresse. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produisent souvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'est jamais désirée que par une petite ame. Si les gens, si attentifs dans la maniere de s'habiller, de se présenter & de parler dans les compagnies, sont en général incapables des grandes choses, c'est non seulement parce qu'ils perdent, à l'acquisition d'une infinité de petits talents & de petites perfections, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture

de

repos de l'esprit rendoit souvent la condition de l'esclave égale en bonheur à celle du maître.

de grands talents; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire suppose en eux des desirs trop foibles & trop modérés. Aussi les grands-hommes font-ils, presque tous, incapables des petits soins & des petites attentions nécessaires pour s'attirer de la considération; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, disoit Syl-la en parlant de César, *de ce jeune-homme qui marche si inmodestement dans les rues; je vois en lui plusieurs Marius.*

J'ai fait, je crois, suffisamment sentir que l'absence totale de passions, si elle pouvoit exister, produiroit en nous le parfait abrutissement; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on est moins passionné (d). Les passions sont, en effet, le feu céleste qui vivifie le moral; c'est aux passions que les sciences & les arts doivent leurs découvertes, & l'ame son élévation. Si l'humanité leur doit aussi ses vices & la plupart de ses malheurs, ces malheurs ne donnent point aux moralistes le droit de condamner les passions & de les traiter de folie. La sublime vertu & la sagesse éclairée sont deux assez belles productions de cette folie, pour la rendre respectable à leurs yeux.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur les passions, c'est que leur force peut seule

(d) C'est le défaut de passions qui produit souvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence suppose qu'ils n'ont jamais eu le desir de s'instruire, ou qu'au moins ce desir a toujours été très-foible & très-subordonné à leur gout pour la paresse. Or quiconque

seule contrebalancer en nous la force de la paresse & de l'inertie, nous arracher au repos & à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la Nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, en allumant dans les uns des passions plus fortes que dans les autres? Je répondrai à cette question que, si, pour exceller dans un genre, il n'est pas nécessaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on est capable; il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il est bon d'observer qu'en fait de passions les hommes ne different peut-être pas entr'eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la Nature, à cet égard, a si inégalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, & pour cet effet, remonter jusqu'à leur origine.

que ne desire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs suffisants pour changer d'avis: il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux représentations de la raison; & l'opiniâtreté est, dans ce cas, l'effet nécessaire de la paresse.

Fin du premier Tome.





